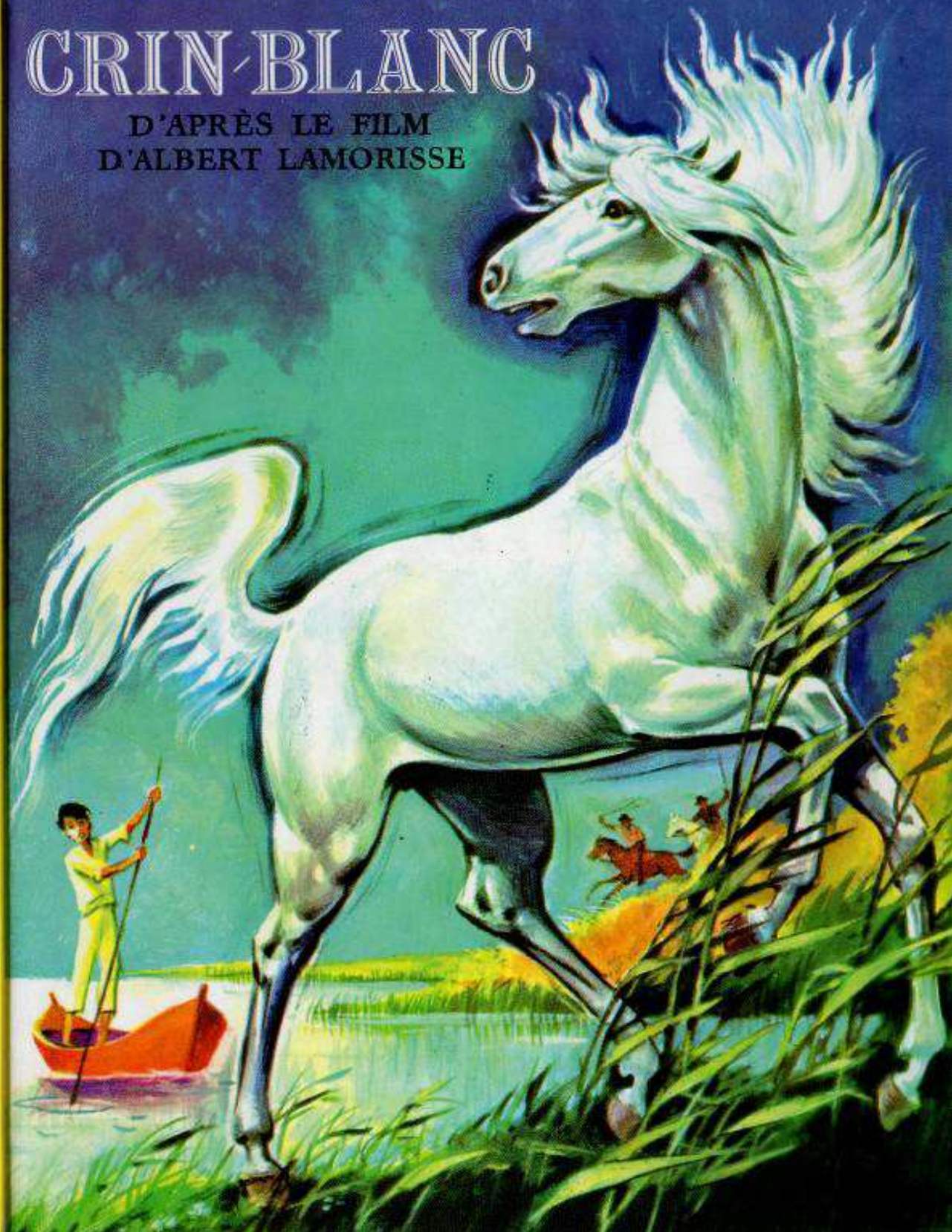


IDÉAL - BIBLIOTHÈQUE

RENÉ GUILLOT

CRIN-BLANC

D'APRÈS LE FILM
D'ALBERT LAMORISSE



CRIN BLANC

Voici l'histoire de Folco et de Crin-Blanc; Folco un petit pêcheur et Crin-Blanc un cheval des marais de Camargue, que la méchanceté des hommes a rendu plus sauvage encore que ses frères des manades. L'amitié entre l'enfant et le jeune poulain s'est nouée dans le secret du marais. Un jour, alors que Crin-Blanc est devenu un fier étalon, le manadier a décidé de le capturer. Cerné par les gardians après une lutte terrible, Crin-Blanc a désarçonné le manadier. L'homme s'est relevé, fou de rage. « Cette sale bête, crie-t-il, celui qui la veut, je la lui donne.... » Folco, qui a assisté à la scène, s'approche et doucement il dit : « Vous la donneriez... même à moi ? — Oui, même à toi, petit... Mais quand tu l'auras attrapé, tes poissons, eh bien, ils auront des ailes. »

Que valent les promesses des hommes... ? Folco, qui n'est qu'un enfant, n'a pas douté de la parole du manadier. Il a cru que, maintenant, Crin-Blanc était à lui, puisque le maître des chevaux lui en avait fait don devant tous ses gardians. Folco ... Crin-Blanc C'est la plus émouvante histoire d'une amitié qui ait jamais lié un enfant et une bête.

DU MÊME AUTEUR
dans la Bibliothèque Rosé

ISABELLE ET LA FÉE
PETITE HISTOIRE D'UN PETIT CHIEN

dans la Bibliothèque Verte

L'ÉTRANGER DU PORT
LE CHAMPION D'OLYMPIE
LE CHEVALIER SANS VISAGE
LE CHEF AU MASQUE D'OR

dans l'Idéal-Bibliothèque

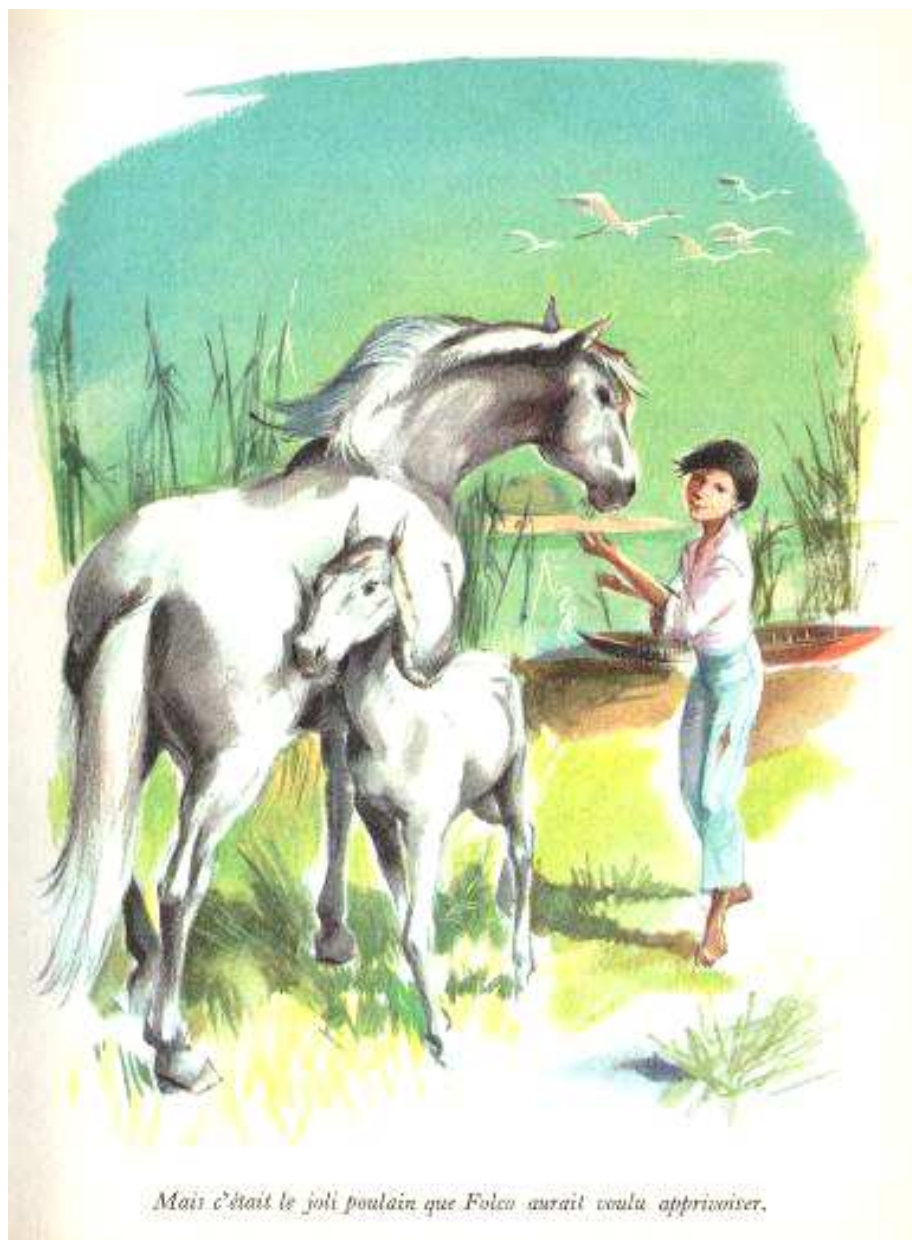
GRICHKA ET SON OURS
GRICHKA ET LES LOUPS
LA MARQUE DE GRICHKA
CRIN-BLANC
UN CHÂTEAU EN ESPAGNE
LE CLAN DES BÊTES SAUVAGES
MADemoiselle DE MORTAGNE
UN PETIT CHIEN VA DANS LA LUNE

dans la Galaxie
PRINCE DE LA JUNGLE

RENÉ GUILLOT

CRIN-BLANC

D'APRÈS LE FILM D'ALBERT LAMORISSE
ILLUSTRATIONS DE JEAN RESCHOFSKY



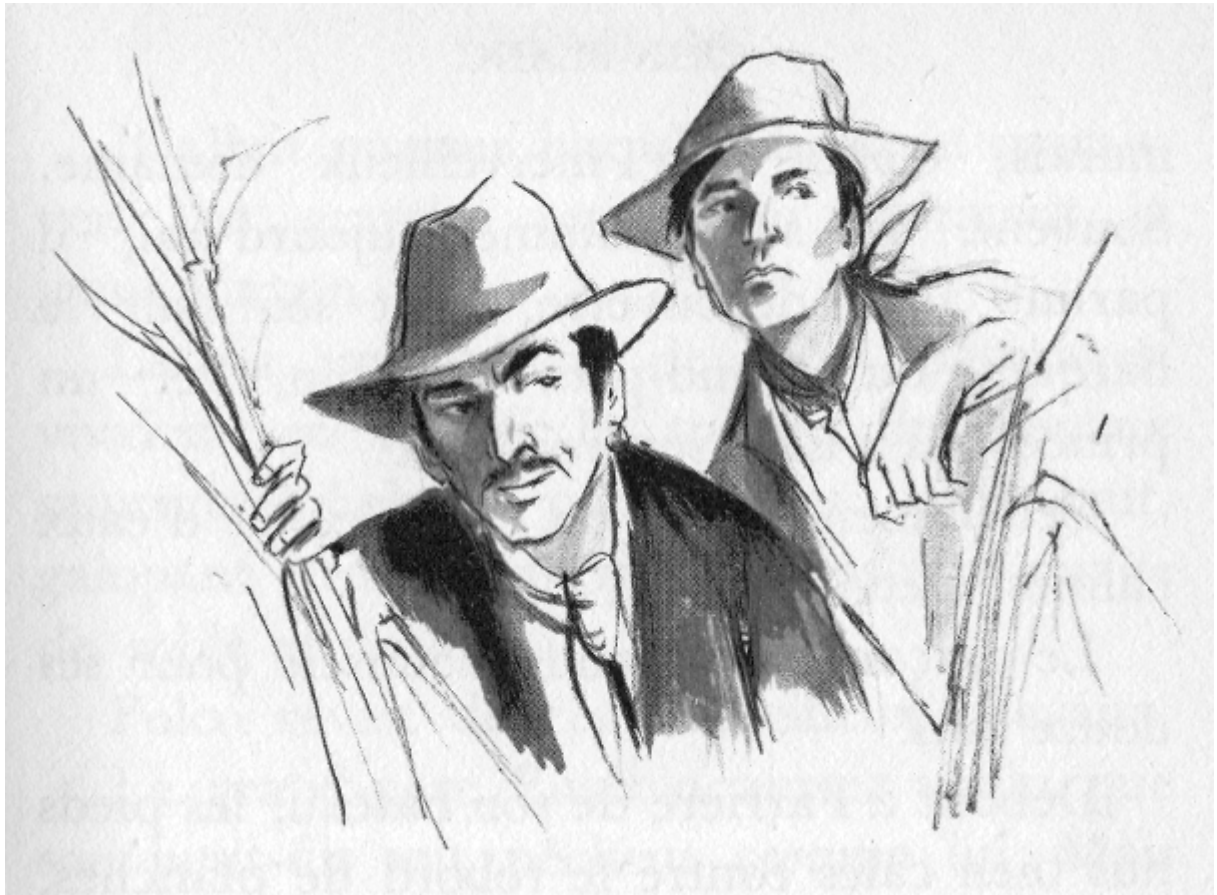
HACHETTE

TABLE

I. Les bohémiens	
II. Le rapt	

6
21

III. Antonio, le Vieux Gardian	37
IV. Le Prince Blanc	52
V. La capture	60
VI. Quand les rêves se réalisent	74
VII. Les tournois de Printemps	96
VIII. Crin-Blanc a disparu	118
IX. La Fête à Arles	128
X. Le Maître des Chevaux	143
XI. Comme dans un beau rêve	156



CHAPITRE PREMIER

LES BOHÉMIENS

« L'EAU a encore baissé », pensa Folco.

Le jeune garçon sentit sous ses pieds sa vieille barque vermoulue racler le fond de vase. C'était le mauvais passage entre les îles de boue.

Folco connaissait bien tous les chemins d'eau de son marais de Camargue. Ce

marais, c'était son merveilleux domaine. Souvent, le soir, comme aujourd'hui, il partait à la découverte, tout seul sur le barquet du grand-père Eusébio, tel un prince qui visite son royaume.

Cet immense pays de ciel bleu et d'eaux calmes, c'était à lui, Folco.

Le garçon était grand et musclé pour ses douze ans.

Debout à l'arrière de son bateau, les pieds nus bien calés contre le rebord de planches, Folco avait planté solidement sa perche dans la vase.

Il passa ses doigts dans cette broussaille de cheveux qui collaient jusqu'aux yeux à son visage tout mouillé de sueur. Puis, arc-bouté sur sa perche, il pesa de toutes ses forces pour faire avancer le bateau.

Le barquet sortit enfin de cette marée de joncs. Il glissait maintenant sans bruit sur l'onde grise.

Folco était heureux.

Il allait pousser jusqu'au fond du marais, vers les grandes terres qui attiraient le jeune garçon.

Là-bas, au milieu de leurs pâturages, vivaient en liberté les troupes de chevaux sauvages. Folco, parfois, les apercevait, galopant crinière au vent, dans un nuage de sable et de soleil.

Folco rêvait de ces merveilleux chevaux.

Le grand-père Eusébio aurait voulu que son petit-fils soit pêcheur comme lui. Mais non... Folco ne serait pas pêcheur. Plus tard, il serait gardian. Il n'y a pas de plus beau métier que celui de gardian. On est à cheval tout le jour. On galope à la recherche des manades de taureaux noirs.... On capture et on dompte les chevaux sauvages.

La lumière baissait.

Dans le ciel devenu sombre, un vol de flamants déroula lentement son écharpe rosé. Les grands oiseaux disparurent dans les nuages du couchant.

Un vent frais se leva, courbant les joncs. Avant une heure, la nuit serait tombée.

Folco s'aperçut tout à coup que son bateau ne l'avait jamais entraîné aussi loin de la maison. Il était temps de revenir.

Tout à sa rêverie, le jeune garçon avait complètement oublié qu'il n'avait pas quitté, ce soir, le petit mas, pour courir le marais à l'aventure.

Le grand-père Eusébio l'avait chargé de relever les nasses qu'ils avaient tendues ensemble, quelques jours auparavant.

« En souquant ferme, j'ai encore le temps », pensa Folco.

D'un coup de perche il fit virer sa barque. Elle était lourde. L'eau s'infiltrait à travers les planches vermoulues. Le garçon en avait jusqu'aux chevilles. Il fallait s'arrêter et écoper avec le vieux seau dans lequel on mettait le poisson.

Folco poussa donc sa barque vers la rive et planta sa perche en bout de bateau



pour le retenir au milieu des herbes.

C'était le hasard qui l'avait conduit ce soir au fond du marais et l'avait obligé à faire halte à cet endroit où d'épais buissons cachaient la plaine. Seul le hasard avait conduit Folco au-devant de son rêve.

Son seau défoncé à la main, le garçon s'agenouilla dans le barquet. C'est alors qu'il lui sembla entendre un léger bruit dans les roseaux.

Sans doute une bête qui venait boire....

Peut-être la loutre brune dont Folco avait si souvent entrevu le regard moqueur entre deux moustaches.

Plus une feuille ne bougeait.

Dans le grand silence du soir, on n'entendait plus que le clapotis menu de l'eau contre le flanc de la barque.

Et tout à coup, Folco aperçut, là, tout près de lui, l'image un peu floue qui se dessinait à la surface de l'eau ridée, brillante comme un miroir.

Une silhouette blanche se précisait, avec deux fines oreilles et deux grands yeux sombres qui s'ouvraient et se refermaient.

Retenant son souffle, le cœur battant, Folco se releva doucement. Il écarta avec précaution les roseaux.

Sur l'eau, l'image aussitôt s'effaça. Puis, elle reparut.

Folco, n'en croyant pas ses yeux, aperçut enfin, tendant son cou un peu grêle, un magnifique poulain. Il se mirait dans l'eau.

Sans doute le petit cheval découvrait-il pour la première fois son reflet dans l'onde du marais. Mais c'était sûrement la première fois que cet enfant des chevaux sauvages voyait de si près un enfant de chez les hommes.

Brusquement, le poulain releva la tête, faisant voltiger la touffe de crins blancs qui pendait sur son front. Un long frémissement courut dans les poils ras de sa robe immaculée... blanche comme la neige, de la crinière à la queue.

Inquiet, étonné, le petit cheval tremblait un peu sur ses longues jambes fines comme des fuseaux. Mais il ne fuyait pas. Il restait immobile, planté des quatre pieds dans la boue, en face du garçon.

Et alors, leurs regards se rencontrèrent.

C'était comme si le sourire ébloui de Folco eût fasciné le jeune animal tout craintif. Le poulain ouvrait larges ses yeux

immenses. Des yeux si doux et un peu tristes.

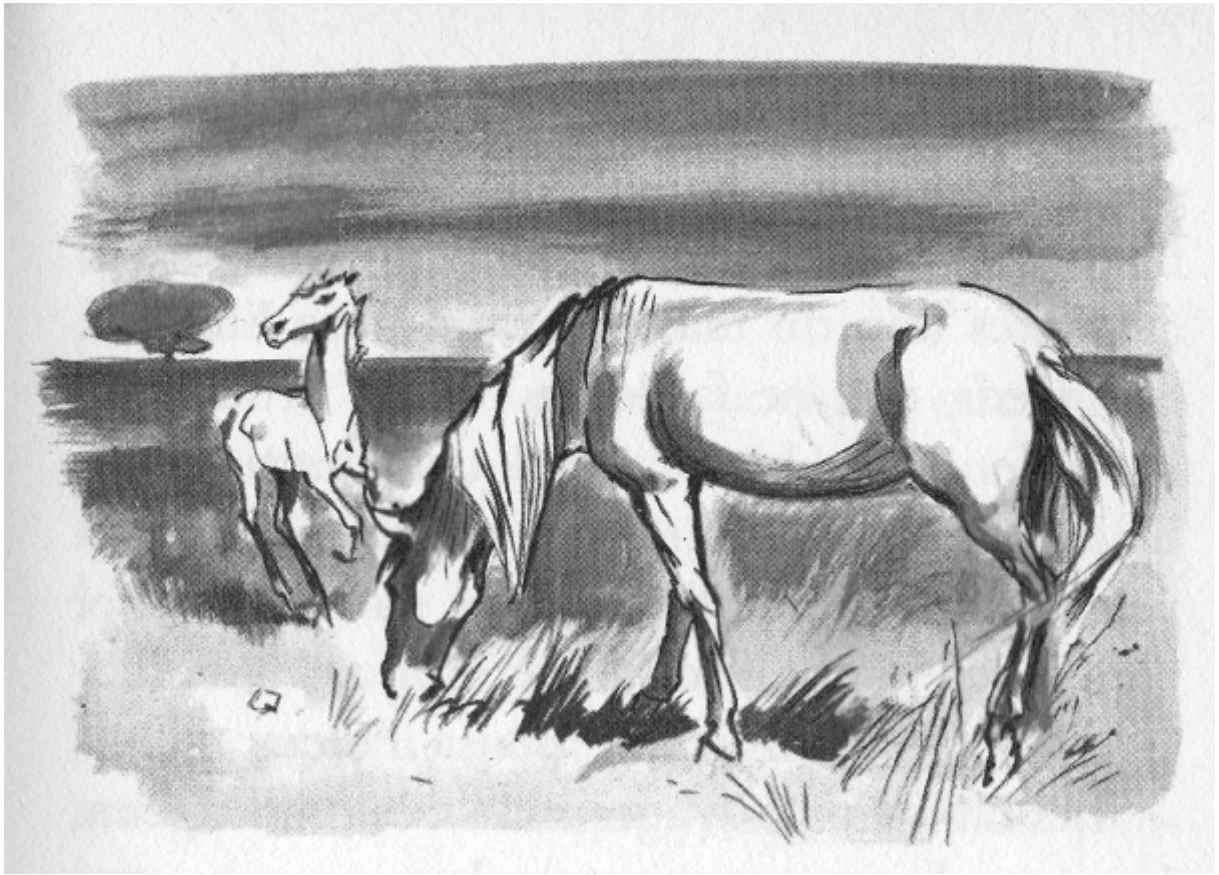
C'est ainsi que les chevaux vous regardent quand ils vous connaissent bien, quand ils sont vos amis. C'est ainsi qu'ils essaient de vous parler, dilatant leurs naseaux, tandis qu'un léger frémissement fait trembler leurs lèvres noires.

Folco tout ému n'avait qu'une seule crainte, celle d'effrayer le merveilleux petit cheval. Le garçon n'osait pas faire un geste. Enfin, il s'enhardit. Tout doucement, en se penchant, il tendit la main pour essayer timidement une caresse.

Aussitôt, une flamme s'alluma dans les yeux trop grands du poulain. Il fit un écart, à demi cabré. Puis, d'un bond, il se lança tête baissée à travers les roseaux.

C'était pour Folco, toujours sous le charme, comme s'il avait rêvé. La belle apparition s'était effacée.

Le garçon se hissa sur la berge. Dans la terre détrempée, restait marquée la trace



des minuscules sabots.

Folco se glissa à travers les buissons.

A vingt pas à peine, dans la plaine rousse, il vit une haute jument aux flancs rebondis, toute blanche aussi. Elle s'enveloppait jusqu'aux épaules dans une longue crinière d'un gris d'argent. Elle paissait, faisait un pas ou deux, et arrachait d'un coup de dents une touffe d'herbe. Autour d'elle, son poulain couleur de neige faisait mille gambades.

Folco s'approcha. Il ne pensait plus à l'heure qui passait, au soir qui tombait. Il était très loin du mas du grand-père Eusébio. Ses pieds nus ne faisaient pas de bruit dans le sable. Mais la jument l'avait senti venir. Elle hennit pour rappeler près d'elle son poulain. Aussitôt, il revint au galop se coller contre les jambes de sa mère.

« Elle va s'enfuir... », pensa Folco.

Les chevaux sauvages sont très ombrageux. Ils ne se laissent pas approcher.

A sa grande surprise, Folco vit que la jument ne semblait pas effrayée. Elle fit même quelques pas vers le garçon. Puis elle s'arrêta et le regarda venir.

« Ma belle..., dit Folco. Toi, tu n'as pas peur de moi.... »

Il arrivait tout près. La jument tendit vers lui sa longue figure blanche, reniflant comme si elle eût voulu brouter la toison de cheveux rêches du garçon.

« Là, ma belle... laisse-toi caresser.... »

Folco passa ses doigts dans la crinière soyeuse. La jument inclinait la tête jusqu'à l'épaule de l'enfant.

Mais c'était le joli poulain que Folco aurait voulu apprivoiser. Lui, il était aussi sauvage que sa mère était douce. Il ruait. Il essayait de donner des coups de dents, toujours collé aux flancs de sa mère. Et la jument, pour le rassurer, léchait à grands coups de langue les naseaux du poulain.

Pourtant ce qui semblait charmer le petit cheval, c'était la voix de Folco, plus douce qu'une caresse.

« Là, Crin-Blanc!... Là, doux.... »

Crin-Blanc!... Voilà le joli nom qui était venu tout de suite à la bouche du garçon. Un nom que le poulain saurait vite reconnaître.

« N'aie pas peur.... Je reviendrai, Crin-Blanc. Je reviendrai te voir bientôt. Et nous serons des amis, tous deux. »

Folco n'avait que le temps de rentrer au mas avant la nuit.

Prenant ses jambes à son cou, Folco courut jusqu'à la rive. Il sauta dans sa barque, planta sa perche. Puis, à pleins bras, il commença de pousser son barquet sur le chemin du retour.

*

* *

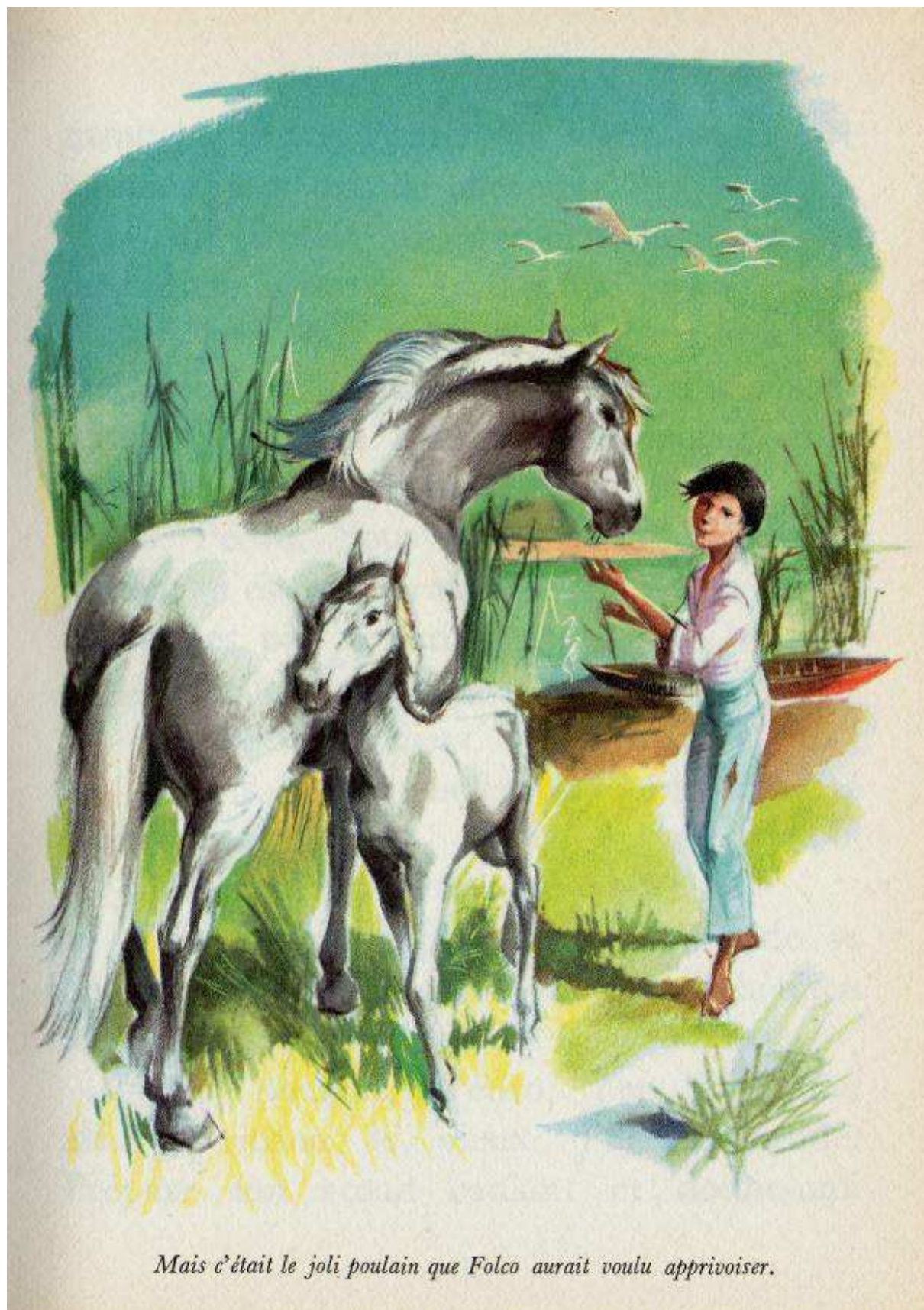
Folco ne pouvait se douter que deux hommes, de loin, avaient suivi son manège. Bien cachés derrière les fourrés, ils attendaient que Folco s'éloignât.

C'étaient deux bohémiens, des voleurs de chevaux.

La barque de Folco passa à quelques mètres d'eux.

« Tu es sûr qu'il ne nous a pas vus?... dit tout bas le plus jeune qui portait des anneaux d'or aux oreilles.

Tu as peur de tout, même d'un



Mais c'était le joli poulain que Folco aurait voulu apprivoiser.

gamin!... ricana l'autre, un vieux à la figure basanée, tout gris de cheveux.

— Si c'était un garçon de chez les manadiers!...

— Non, dit le vieux. La maison des manadiers est à plus d'une lieue d'ici. Nous sommes en plein marais. Je connais bien le pays. J'y suis déjà passé, voici un an.... Tu as vu, Pedro. Nous avons de la chance. La jument n'est pas craintive. Elle s'est laissé approcher par le petit,

— Elle le connaît peut-être.

— Non, dit le vieux.

— Alors, c'est que cette jument a été montée.

— Pour sûr, Pedro.

—» Ce qui sera plus dur, ce sera de se débarrasser du poulain, dit le bohémien aux anneaux d'oreilles.

— Le poulain, Pedro, j'en fais mon affaire, ricana le vieux. J'ai l'habitude. Prépare ton nœud coulant et donne-moi

la cordelette. Tu connais la manœuvre ?

— Oui. Mais, dis... regarde! On dirait que la bête est inquiète. Elle sent l'air. Est-ce qu'elle nous aurait éventés?...

— Pas de danger, Pedro. Nous sommes à bon vent. Il souffle vers le marais. La nuit tombera vite. La jument va vouloir rejoindre son troupeau. Plus de temps à perdre.

— Moi, je vais contourner les buissons, dit le plus jeune.

— Oui. Tu passes au large. Tu te caches, prêt à couper la route à la jument. Moi, je rampe jusqu'à ce bouquet d'arbres. Tu le vois.... Alors, compris? Tu m'attends ici. Moi, j'effraie la jument. Elle prend peur. Je me serai rendu maître du poulain avant que la mère s'aperçoive que le petit ne peut plus la rejoindre. Avec ton nœud coulant, tu accroches une jambe de devant. La jument boule.... Et elle est à nous. Allez, Pedro, va.... Le gosse est loin, maintenant. »



CHAPITRE II

LE RAPT

NON, Folco n'était pas loin. Il retrouvait le fond de vase du mauvais passage entre les îles de boue.

Pour gagner du temps, le garçon sauta sur la berge. En suivant la rive, pieds nus dans la vase, il s'attela à la cordelle pour

haler sa barque le long du bord. Il était en sueur.

Enfin, l'eau commença à porter mieux. Le bateau flottait. Folco reprit la perche. C'est alors qu'il entendit, venant du fond de la plaine, les bruits de la lutte et les jurons étouffés des voleurs de chevaux. Puis, un long hennissement sauvage!...

D'un bond, Folco sauta hors de la barque. Il ouvrit à pleins bras les buissons, se déchirant le visage aux ronces.

Sur la plaine sans fin et vide, s'étendait déjà un léger voile de brume doré par les derniers feux du couchant.

Avec ce soleil rouge dans les yeux, Folco, de loin, allait être le seul témoin de la lutte désespérée de la grande jument blanche.

Elle connaissait les hommes. Ils ne lui avaient jamais fait de mal. Elle s'était laissé approcher par ces bohémiens voleurs de chevaux. Et tout à coup, elle avait vu l'homme qui rampait se jeter sur son petit.

le terrasser et rouler avec lui sur le sol.

C'est alors que Folco avait entendu cette longue plainte déchirante de la mère qui s'élançait au secours de son petit.

Le lasso avait sifflé. En plein galop, la jument s'était abattue, une jambe prise dans le nœud coulant.

Mais où était Crin-Blanc?... Avait-il fui? Avait-il réussi à s'échapper?

Folco distinguait mal, près du bouquet d'arbres, dans un nuage de poussière que la jument faisait voler sous ses sabots, la silhouette sombre des deux hommes. Ils gesticulaient, courant autour de la jument en furie.

Folco restait cloué sur place, bouleversé par ce qu'il voyait. Il aurait voulu courir, crier, appeler. Et il n'était qu'un enfant désemparé, perdu au milieu du marais peureux. Pieds nus, il grelottait dans ses vêtements trempés.

Il ne pouvait que regarder, la rage

au cœur, sans pouvoir rien faire... rien !
Et soudain, une lueur d'espoir l'emplit de joie.

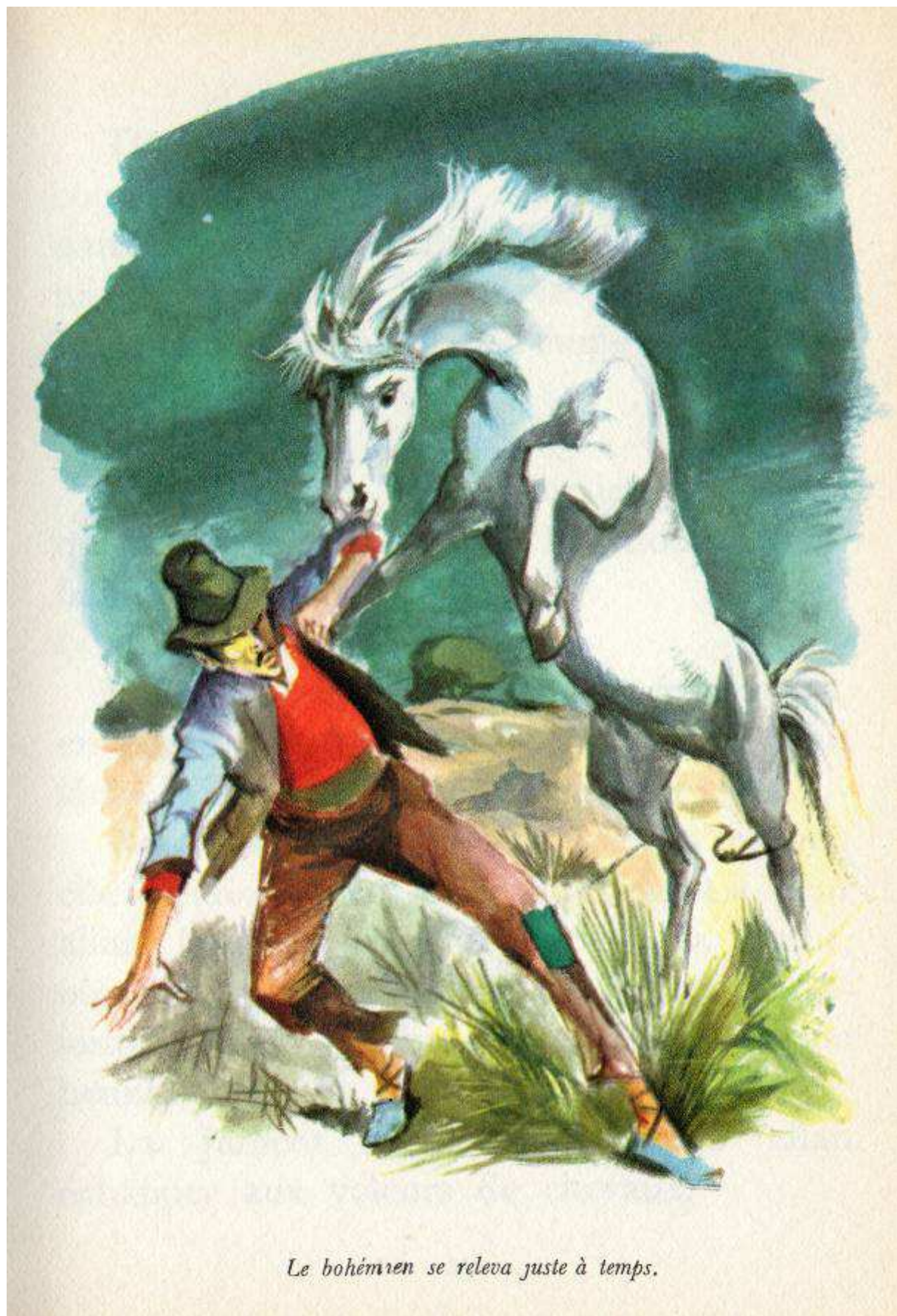
« Elle va leur échapper!... » pensa Folco.

La fière jument était déchaînée. Toujours retenue par le nœud coulant qui lui déchirait la jambe, deux fois elle s'abattit, se roulant sur le sol, ruant des quatre sabots. Deux fois elle se releva d'une puissante détente des jarrets.

En vain, le bohémien, qui n'avait pas lâché la corde, essaya-t-il de l'enrouler au tronc d'un petit arbre pour maîtriser la bête.

La jument chargea. Dressée tout debout sur ses jambes de derrière, la crinière emportée dans le vent, elle retomba, martelant le sol et se lança, la gueule menaçante, prête à déchirer ses adversaires à coups de dents.

On n'entendait qu'à peine le souffle rauque de sa poitrine et le hennissement qu'elle étouffait dans sa gorge.



Le bohémien se releva juste à temps.

Tête baissée, elle envoya, d'un terrible coup de massue, un des deux hommes rouler dans la poussière. Elle faillit s'abattre sur lui. Le bohémien se releva juste à temps. Mais la jument happant l'étoffe de sa veste, l'arracha en lambeaux.

Une ruade!... Un cri!...

C'était l'autre bohémien, le jeune, celui qui tenait à pleines mains le lasso, qui tombait à la renverse.

« La sale carne !... »

Folco vit l'homme se redresser péniblement, en portant les mains à son ventre. Il avait lâché le lasso. La jument était libre !

Ne se sentant plus retenue, d'instinct, elle s'enleva pour un galop fou. La peur allait la jeter jusqu'au fond de la plaine, où, très loin, les étalons de la troupe, invisible dans l'ombre, répondaient à son hennissement.

La jument traînant sa corde allait échapper aux voleurs de chevaux.

Avant que les deux hommes se lancent à sa poursuite, Folco, dont le cœur battait à tout rompre et qui déjà croyait la jument sauvée, la vit revenir brutalement et bousculer celui qui se jetait à sa tête. Freinant des quatre sabots, elle s'arrêta, le cou tendu, quêtant dans le vent.

Elle était revenue chercher son petit.

Et lui, Crin-Blanc, pourquoi n'appelait-il pas sa mère? Était-il blessé?...

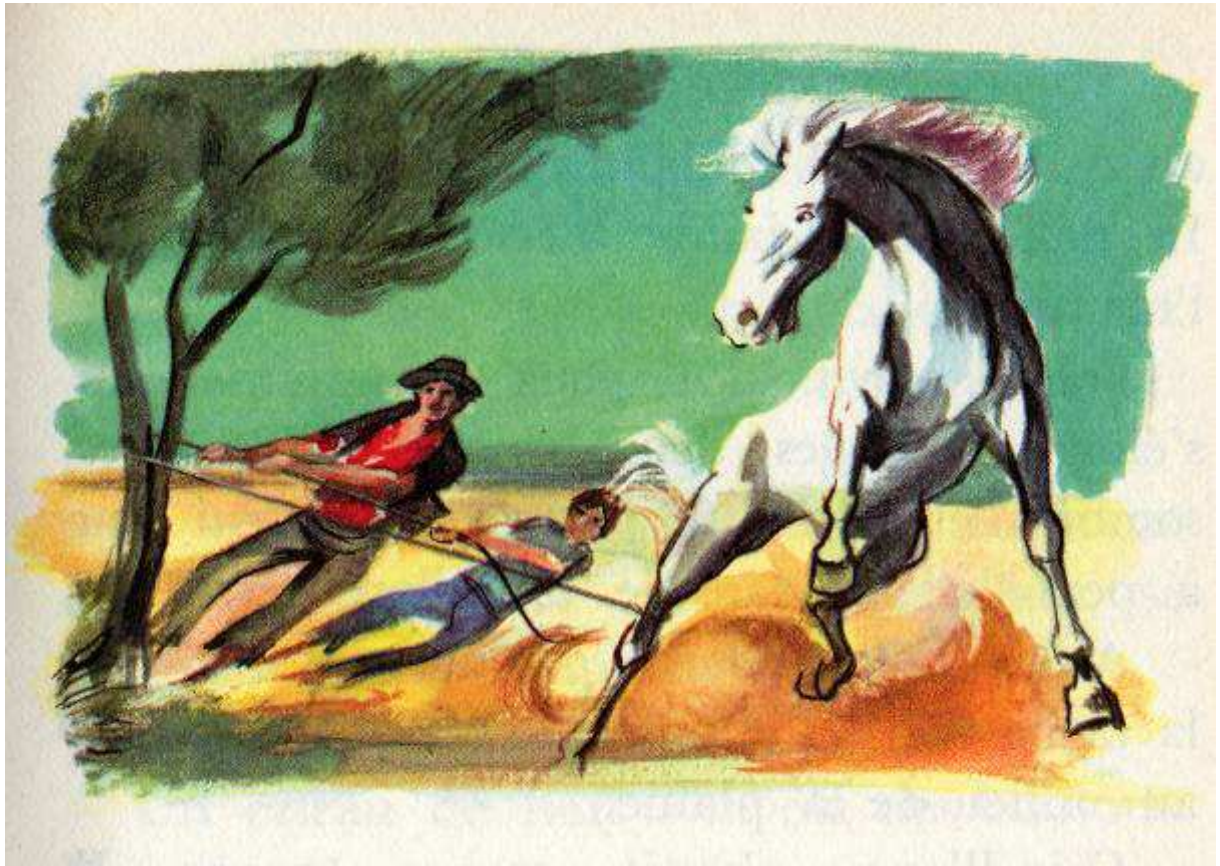
Enfin, la jument entendit la plainte de son poulain. Elle s'élança....

Trop tard ! Ensemble les deux hommes se jetèrent sur la corde. La jument n'était pas capable de les tramer sur le sol.

Cette fois, elle était maîtrisée.

Courant jusqu'au bouquet d'arbres, un des bohémiens passa rapidement le bout du lasso autour d'une branche et le noua serré.

Maintenant, la jument pouvait toujours se débattre. Elle était prise.



La fière jument avait lutté jusqu'au bout. Elle était épuisée.

On n'y voyait presque plus. La dernière frange rouge s'éteignit à l'horizon.

Folco ne distinguait que des silhouettes floues dans la brume qui s'épaississait. Il ne vit pas les bohémiens haler la corde, amener petit à petit la jument, toute blanche d'écume, aux pieds du bouquet d'arbres. Là, évitant les ruades et les coups de dents, ils réussirent enfin à lui passer

un autre nœud coulant autour des naseaux. Ils délièrent sa jambe blessée. Ils pouvaient l'emmener.

Folco suivit des yeux le groupe qui s'éloignait : les deux minces silhouettes sombres et la haute jument claire qui peu à peu s'effaça dans le brouillard gris.

Alors, Folco courut comme un fou vers la tache noire que faisait le bouquet d'arbres au milieu de la plaine.

Crin-Blanc n'avait pu se sauver. Il n'avait pas suivi sa mère. Folco l'aurait vu. Le garçon allait trouver le poulain, là, parmi les buissons. Qu'avaient fait les bohémiens pour se débarrasser du petit?...

Une mare barrait le chemin. Mais Folco était lancé. Enfonçant jusqu'aux chevilles, faisant gicler la boue, c'est à peine s'il ralentit sa course.

La nuit était là maintenant. Dans cette brume de plus en plus épaisse qui effaçait

tout, on aurait dit que les petits arbres noirs se sauvaient.

Folco arriva, les jambes fauchées, aux premiers fourrés. Il s'arrêta un moment pour reprendre son souffle.

Il écouta. Pas un bruit.... Seulement celui de son cœur qui cognait dans sa poitrine. Alors, il appela :

« Crin-Blanc !... »

Un oiseau de nuit s'envola des buissons. Puis, le silence....

« Crin-Blanc !... »

Cette fois, Folco crut entendre une petite plainte. Il courut de ce côté, se prit le pied dans les épines, roula à terre, se releva.

Il avait bien entendu. Le poulain était là. Folco l'aperçut couché parmi les fourrés et lié des quatre pieds par une fine cordelette.

La bouche noire du poulain n'était pas seulement crispée de douleur, mais surtout

de fureur et de rage. L'animal était à bout de souffle.

« C'est moi, Folco.... Je suis un ami. »

Le garçon s'approcha.

Le poulain tourna la tête vers lui. Sa robe blanche était toute souillée de poussière. En se débattant, Crin-Blanc s'était déchiré les naseaux aux épines. Il était épuisé, mais il restait hargneux. Dans ses grands yeux, on lisait en même temps la crainte et la colère.

« Crin-Blanc... n'aie pas peur de moi.... »

Le poulain sembla s'apaiser. Il était sensible à cette voix.

Un moment passa.

Crin-Blanc paraissait calmé.

Mais ce n'était plus l'innocent petit cheval tout prêt à se laisser caresser : celui qui avait rencontré le regard et le beau sourire du garçon dans le miroir d'eau du marais.

Les hommes, que le poulain n'avait jusque-là jamais vus, l'avaient malmené,



à demi assommé et garrotté dans des cordes. C'était maintenant une petite bête qui retrouvait tout d'un coup ses instincts sauvages.

Folco, qui tendait la main pour délier son ami, la retira brusquement. Il s'en était fallu de peu que Crin-Blanc ne la déchirât d'un coup de dents.

« Je ne te veux pas de mal... tu sais bien! »

Mais le poulain avait peur. Sa belle

poitrine blanche se soulevait par saccades. Folco ne pourrait pas le toucher, mais seulement lui parler.

« Doux, doux... Crin-Blanc.... »

Folco s'accroupit à quelques pas de son ami. Il le regardait. Quand cette grande colère serait apaisée, Crin-Blanc se laisserait délier. Mais pour l'heure, les deux yeux noirs pleins de feu semblaient dire :

« Ne me touche pas!... »

Il avait déjà un instinct très sûr, ce petit de Camargue. Ces cordelettes qu'avaient nouées les bohémiens étaient ses premières entraves.

Crin-Blanc acceptait la présence de ce garçon. Il s'était habitué à son odeur et à sa voix. Mais il n'avait pas besoin de son aide pour défaire ses liens.

« Tu as déjà des dents, dit Folco en riant. Et tu sais t'en servir.... »

Crin-Blanc mâchonnait patiemment sa corde, il l'arrachait par lambeaux et, d'un

coup de langue, léchait ses pieds meurtris. Un regard du côté de Folco.... Puis le poulain recommençait à scier la cordelette de chanvre.

Enfin, elle se défit.

D'un bond, Crin-Blanc se remit sur pieds. Folco s'était relevé aussi. La tête du poulain lui venait à l'épaule.

Le garçon comprit bien que c'était le moment de leur vraie rencontre, le moment d'amitié.

Le poulain était maintenant tout seul, perdu au milieu du marais, sans sa mère. La peur d'être abandonné le faisait trembler et troublait son regard.

La nuit était noire. Pas une étoile au ciel.

« Crin-Blanc!... »

Le beau petit cheval allait-il le suivre?

« Viens,... viens.... »

Le poulain sentait l'air comme avait fait la jument.

Folco fit quelques pas comme pour s'éloigner.

« Viens, Crin-Blanc... viens avec moi....»

Oh! joie!... Timidement, à pas comptés, le petit cheval suivait Folco. Il n'avait plus peur.

Le garçon marchait à reculons, appelant doucement son ami. Ils arrivèrent près du bosquet où s'était déroulée la lutte.

Brusquement, Crin-Blanc s'arrêta. Il tendit le cou, tourna la tête de droite, de gauche, et demeura planté sur ses jambes, immobile, tournant le dos au marais.

Et tout à coup, il s'élança. En trois bonds, il prit son élan.

Comment le retenir?...

Déjà le magnifique poulain ne pouvait plus entendre l'appel désespéré du garçon. Les naseaux dans le vent, ventre à terre, le petit cheval sauvage se lançait sur la piste des voleurs de chevaux, qui avaient emmené sa mère.

Une petite tache claire qui s'efface dans l'ombre....

Folco reste seul au milieu de la plaine où le vent fait crier les roseaux du marais de Camargue.

Le cœur lourd, le garçon revient à son bateau.

Au mas, on doit être inquiet de sa longue absence. Le grand-père Eusébio et le petit frère de Folco doivent l'attendre avec impatience.

Vite... vite !...

Folco court à toutes jambes. Il saute dans son barquet. Il pousse à la perche tant qu'il peut.

De très loin encore, en atteignant le tournant du chemin d'eau, il voit briller dans la nuit la petite lumière du mas.

Est-ce qu'il racontera, en arrivant chez lui, l'incroyable aventure qui lui est survenue ce soir ?..



CHAPITRE III

ANTONIO, LE VIEUX GARDIAN

FOLCO n'en parlera qu'à son petit frère, après le dîner, quand la chandelle sera éteinte, et qu'ils seront couchés côte à côte sous leurs couvertures.

Folco racontera aussi son aventure à Antonio.

Antonio c'est son ami. Folco rencontre

souvent ce vieux gardian qui a fini son temps. On lui fait encore une place chez le manadier. Antonio couche près des chevaux, dans la paille des écuries. Mais il est heureux ainsi.

Folco n'est allé qu'une seule fois jusqu'au beau mas qu'habité le manadier, le maître des chevaux sauvages.

Quand Antonio visite les manades, il fait souvent un détour pour un brin de causette avec son vieux camarade Eusébio.

Une semaine a passé depuis que Folco a rencontré Crin-Blanc, la nuit où les bohémiens ont volé la grande jument blanche.

Et un jour., au soleil levant, voici qu'on toque du piolet à la porte.

Folco, accroupi devant le foyer, soufflait sur les braises pour faire chauffer le café du matin. Il courut ouvrir.

« Bonjour. Antonio....

— Alors, on n'est pas levé dans la

maison! Tiens mon cheval, petit.... Et aide-moi à me désencrucher. Tu sais que je suis dans le fond de ma selle comme un caillou dans un sac.... »

Antonio est tout tordu de rhumatismes. Il est incapable de se mettre tout seul à cheval ou d'en descendre.

« Je vais prendre le café avec vous. »

Le cheval, Franqui, attaché à la boucle de la porte, Antonio se traîna sur sa jambe raide vers la maison.

« Allons, debout Eusébio.... Salut!... Toujours alerte, toi ! Donne-moi un escabeau. Alors, du nouveau au marais ?

— Rien que du vieux, Antonio. Et chez le manadier du diable?

— Laisse le diable, Eusébio! Il est passé chez nous, en guenilles.... Eh oui! Les bohémiens.... On nous a volé une jument et qui avait un beau poulain, ma foi....

— Crin-Blanc !... s'écria Folco.

— Qu'est-ce que tu dis, petit?

— J'ai vu les bohémiens, Antonio.

Je les ai vus, le soir où ils ont volé la jument. J'étais dans le marais.

— Si tu l'écoutes, Antonio, le gaillard t'en fera entendre, ricana le grand-père. Et c'est ta faute, aussi, Antonio....

— Ma faute?...

— Mais oui.... C'est toi qui lui as tourné la tête à ce gamin, avec tes histoires de chevaux.

— Laisse parler Folco, Eusébio... dit le vieux gardian. Je t'ai déjà dit ce que je pense. Tu as tort de contrarier le petit. Folco a les chevaux dans le sang. Un fameux gardian que cela fera, plus tard....

— Jamais... coupe le grand-père.

— Qui peut dire : jamais, Eusébio? Mais laissons cela. Je sais que la jument est perdue. On ne la reverra plus. C'était Giusèpe qui la montait autrefois. Tu te souviens de Giusèpe, Eusébio. Lui, il profite de sa retraite. Il a sa petite maison

et sa vigne dans la campagne d'Arles. La jument, Rita, avait pris une légère boiterie. Le manadier l'avait remise au troupeau. Une belle jument.... Tant pis! Il faut en faire son deuil. Mais c'est le poulain! Si lui, au moins, n'était pas perdu....

— Et c'est comme cela que- te voilà en campagne, dès potron-minet..., dit le grand-père.

— Oui. Je suis à la recherche de ce poulain. Oh! je sais.... Sans la plus petite chance de le retrouver. Tu permets que j'enlève ton gars, Eusébio?... J'aime avoir un compagnon.

— Oh! oui, grand-père? supplia Folco....

— Allez, va, mauvaise graine.... Je vous accompagne un bout de route. Je vais à ma motte. »

C'est ainsi que le vieux pêcheur appelle son petit champ, à trois cents mètres du mas.

On part. Folco aide Antonio à se mettre en selle. Puis, lestement, le garçon saute



en croupe.

Eusébio marche à côté d'eux, la bêche sur l'épaule. Et sur le fer de la bêche, perchée, le bec au vent, la petite alouette apprivoisée du grand-père. C'est sa fidèle compagne.

Les Chinois, quand il bourlinguait dans les mers lointaines, lui ont appris à dresser ainsi les petits oiseaux.

Arrivé à son champ, Eusébio prend son alouette dans sa main. Il la lance dans les airs. Elle s'envole. On ne la voit plus.

Le vieux reste plusieurs heures à bêcher son lopin de terre. Avant de rentrer à la cabane, il siffle, deux doigts entre les lèvres. Et aussitôt, sa petite alouette qui était perdue dans le ciel tombe de là-haut comme une pierre et se perche sur l'épaule du vieux bonhomme.

« Bonne route, Antonio....

Nous mangerons un morceau sur les pâturages, dit le vieux gardian. Je te ramènerai ton gars à la nuitée. »

Folco et son vieil ami s'éloignent en bordure du marais, vers la grande plaine désolée et nue.

« Tu crois que Crin-Blanc se sera perdu? demanda anxieusement Folco.

Il aura couru tant que ses jambes l'auront porté.

Et puis, Antonio?...

— Et puis, il sera tombé à bout de souffle. C'est fragile, un petit cheval, tu sais.

— Il était si beau, soupira Folco.

— Je sais, petit. Je l'avais vu. Il n'avait pas une tache à sa robe. Même sa crinière était couleur de neige. Avec un peu de chance....

— Tu crois, Antonio?...

Mais oui, mon gars. Il faut faire confiance à la chance. Tiens, regarde la troupe. Une belle manade, tu sais. Et c'est le grand jeu. Regarde cette course ! C'est pour apprendre aux jeunes poulains à allonger leurs jambes. »

La troupe des chevaux blancs passa comme un éclair. Pas un poulain n'était à la traîne. Ils suivaient le galop des étalons, derrière les juments.

« Nous les retrouverons ce soir au fleuve, dit Antonio. Quand ils iront boire. Le soleil n'est pas trop haut encore. Nous allons pousser jusqu'à la plaine. »



A midi, le vieux gardian et Folco mirent pied à terre. Ils déjeunèrent d'un morceau de fromage et de figues sèches qu'Antonio avait dans sa besace. Puis ils burent à la régálade, en pressant le ventre humide de la gourde en peau de chèvre.

« Une petite sieste, mon gars.... »

Folco aurait voulu pousser plus loin.

« Il faut se reposer, petit. Le soleil tape dur. Étends-toi dans l'herbe et ne pense à rien. »

Voilà qui est facile à dire....

Comme si Folco pouvait s'empêcher de penser à Crin-Blanc ! Depuis leur rencontre, le garçon ne cessait de rêver du merveilleux petit cheval blanc qui aurait pu être son ami.

Pourtant, fatigué par cette longue randonnée, Folco s'endormit.

*

* *

Il fut réveillé en même temps que le vieux gardian par le hennissement du cheval d'Antonio, attaché à la longe sous les arbres.

« A qui parles-tu, Franqui? dit Antonio. Ou alors, ce sont les taons qui te piquent. Allons, paix!...

— Antonio !...

— Eh bien?...

— Antonio... regarde!

— Qu'est-ce qu'il y a, petit?

— Là, là, Antonio.... »

Folco désignait du doigt, en direction du marais, un bouquet de joncs, une tache verte sur la plaine brûlée où le soleil poudroyait.

« Je ne vois rien, dit Antonio qui avait mis la main ouverte en visière devant ses yeux. Il est bien vrai que ma vue baisse. Qu'as-tu vu, Folco ?

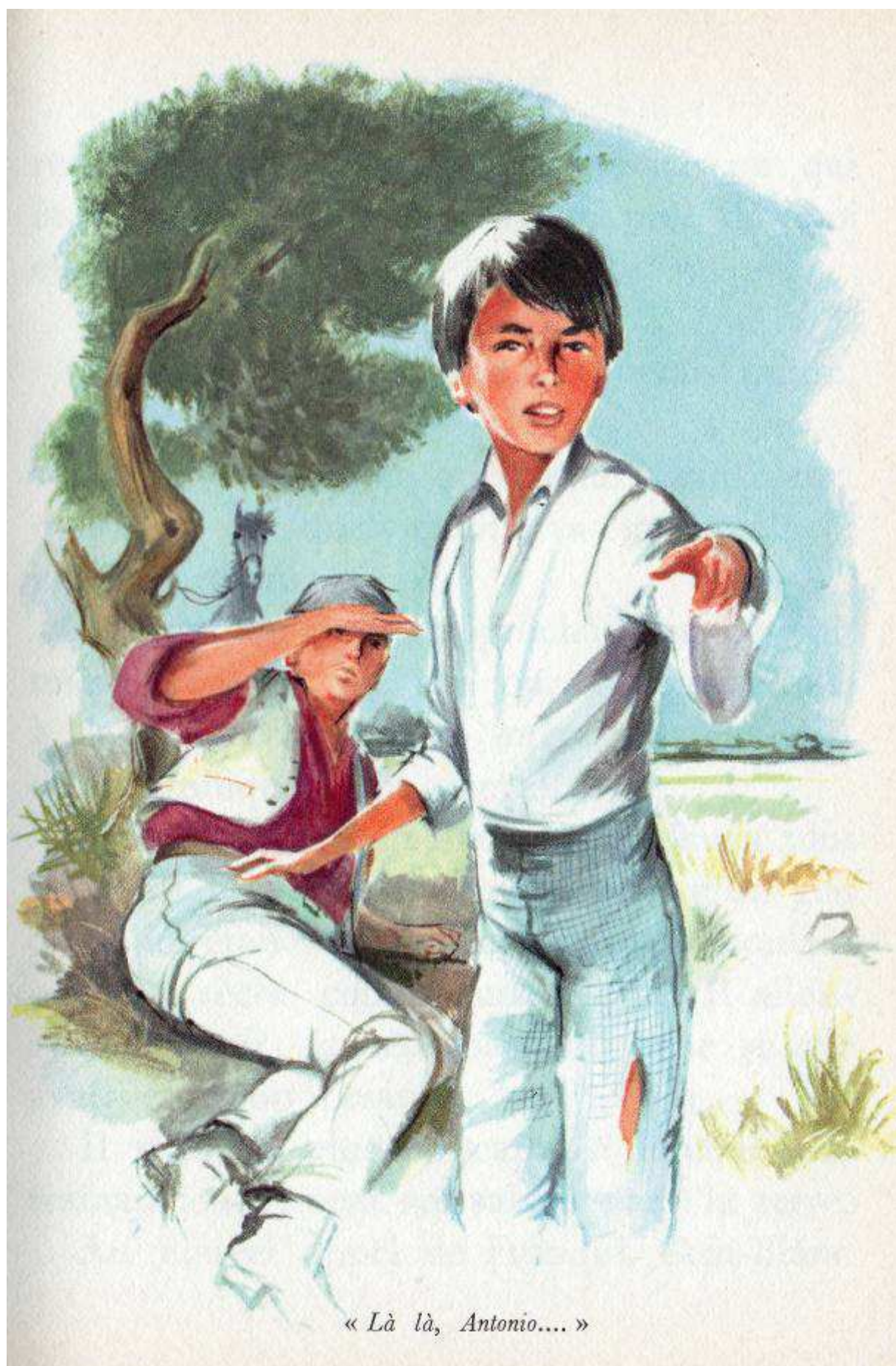
— Crin-Blanc..., murmura le garçon la gorge serrée. Le poulain de Rita.... Il descend vers le fossé. Et Franqui l'a senti de loin. Il l'a appelé.... »

Une deuxième fois, le cheval du vieux gardian lança son hennissement sonore.

« Le poulain vient vers nous, Antonio. Il a retrouvé les pâturages de sa manade. C'est lui ! Je suis sûr que c'est Crin-Blanc.... »

Une petite voix grêle, tremblotante, répondit de loin à l'appel de Franqui.

« Reste ici, Folco ! ordonna Antonio, en



« Là là, Antonio.... »

retenant par un bras le jeune garçon qui était prêt à s'élancer. Reste près de moi et ne bouge pas.

— Il boite, Antonio....

— Non. Il est fourbu. Tu avais raison, petit, c'est lui.

— Je savais bien que c'était Crin-Blanc.

— Et en quel état !... » grommela le vieux gardian.

Maintenant qu'il s'approchait, on pouvait mieux voir ce que des jours de course folle à la recherche de sa mère avaient fait du magnifique petit cheval.

C'était bien Crin-Blanc, qui n'avait plus un poil de blanc. Toute sa robe, d'un gris de boue, était souillée. La queue du poulain pendait, sèche comme une corde. Il allongeait le cou, la tête basse, comme si elle avait été trop pesante.

Il n'aurait plus été capable de courir. Il traînait lourdement ses sabots dans la terre.

Au nouvel appel de Franqui, Crin-Blanc releva la tête. Il portait encore fier en face du

grand cheval. Il hennit, s'arrêta et gratta la terre du sabot.

« Il a de qui tenir, dit orgueilleusement le vieux gardian. On a rarement connu une plus fière jument que Rita. C'était, en son temps, la reine de la manade. Regarde comme ce poulain se redresse. Et il ne tient presque plus sur ses jambes.

— Laisse-moi l'approcher, Antonio..., dit Folco.

Non!

— Lui parler, alors.... Je t'en prie, Antonio ?

— Non... laisse-le parler à son grand frère. Il revient de loin, tu sais, ton Crin-Blanc. Et s'il a quelque chose à dire, ce n'est pas à nous, les hommes ! Il est passé par une rude épreuve. Il ne l'oubliera pas de sitôt !... »

Folco devait se souvenir plus tard de cette parole du vieux gardian qui connaissait bien les chevaux de Camargue.

« Tu vois, Folco. Franqui vient de lui

parler, au jeune. Crin-Blanc, ce soir, aura retrouvé la troupe de ses frères sauvages. A la nuit, il ira boire avec eux à la rivière. Et prendre un bain.... Il a besoin de se décroasser!

Tu es sûr qu'il n'est pas blessé, Antonio ?

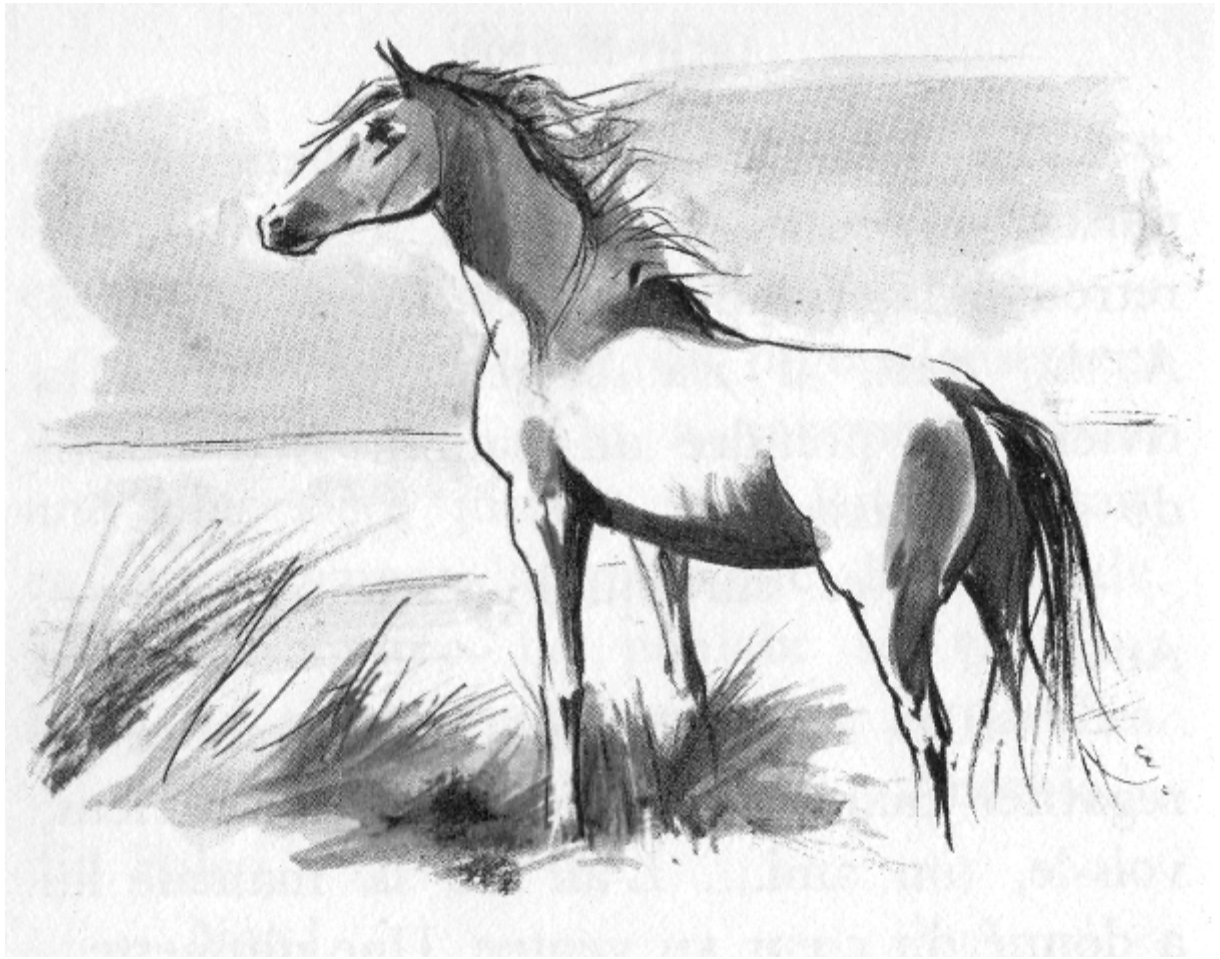
Tu ne vas pas m'apprendre à regarder marcher un cheval, petit!... Tiens, vois-le, ton ami.... L'air de sa manade lui a donné du cœur au ventre. Une pirouette... un temps de galop.... Et allez donc!

— Il est beau, Antonio.

— Très beau..., dit le vieux gardian. Ce sera un seigneur. En selle.... Nous pouvons rentrer, maintenant. Te voilà rassuré.

— Oui, Antonio. Je suis content. Et c'est vrai, ce que tu as dit?

— Si c'est vrai?... Pour sûr! Et je m'y connais, tu peux me croire. Ton Crin-Blanc, il a déjà le port d'un seigneur.... »



CHAPITRE IV

LE PRINCE BLANC

UN SEIGNEUR..., avait dit Antonio. Le vieux gardian avait vécu toute sa vie avec les chevaux de Camargue. Il savait reconnaître, dans leurs jeux, quand ils s'affrontent à la course ou quand ils luttent, celui qui a le sang fier, celui qui est de la race des chefs.

Crin-Blanc tenait toutes ses promesses. Il était plus élancé que les autres poulains. Son poitrail était large, bien ouvert. Ses jambes nerveuses n'étaient qu'un paquet de muscles.

« Un cheval de fer... », disait orgueilleusement Antonio.

Un cheval redoutable, surtout, au sang brûlant, et d'une violence terrible. Les hommes l'avaient arraché à sa mère à l'âge où l'on a peur de tout ce qui bouge sur le marais, et même de son ombre. Il n'était qu'un tout jeune poulain quand ce grand malheur lui était arrivé.

Cela, il ne pouvait pas l'oublier. Les hommes étaient ses ennemis. Comme les bêtes vraiment sauvages, les sangliers, les renards, Crin-Blanc savait reconnaître de très loin l'odeur des hommes.

Dès que la silhouette d'un gardian apparaissait dans la plaine, Crin-Blanc qui menait le jeu de la troupe des jeunes

chevaux, lançait un hennissement et donnait le signal de la fuite. Antonio lui-même n'avait jamais réussi à l'approcher.

Mais Crin-Blanc reconnaissait Folco.

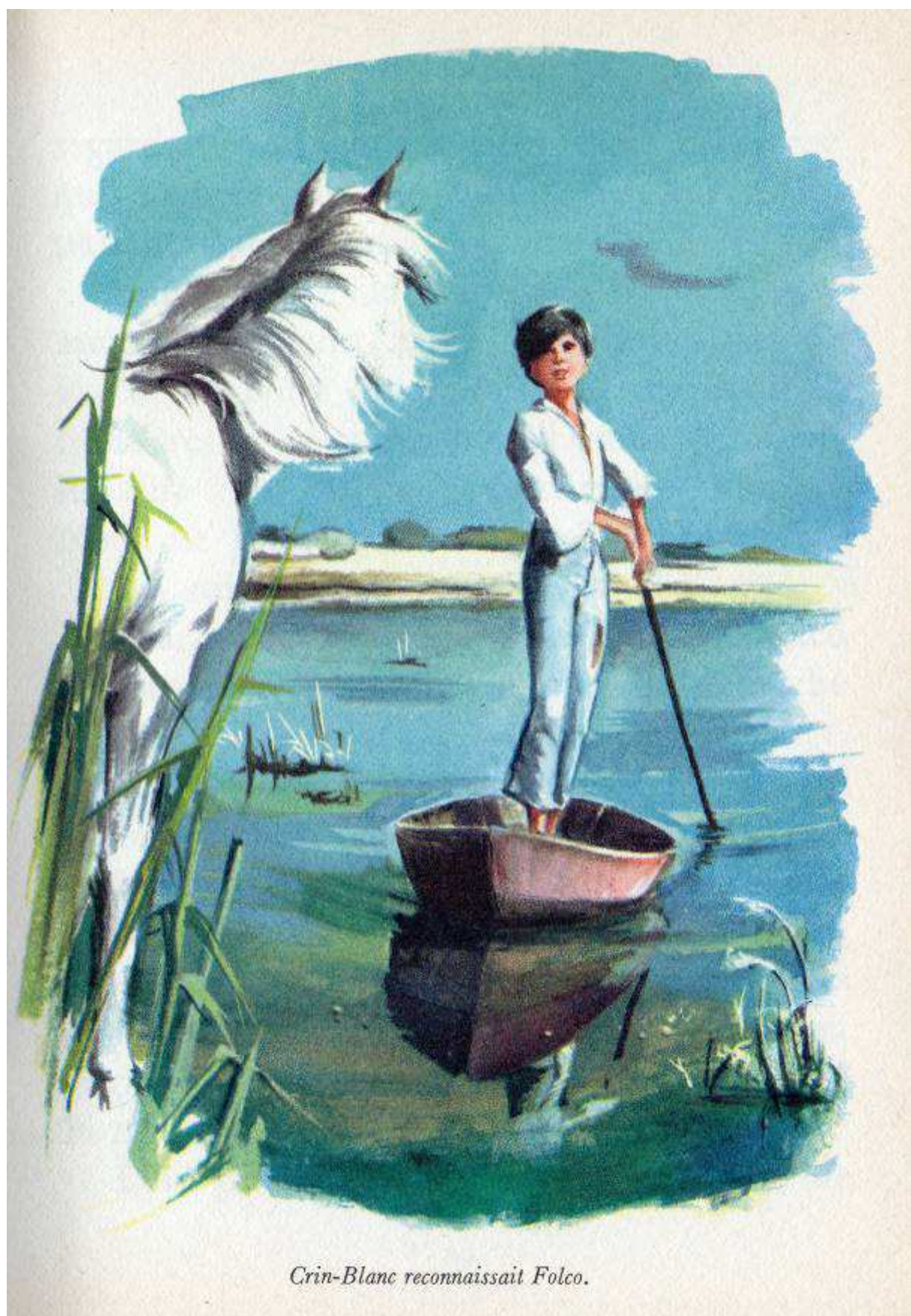
Plusieurs fois, poussant son bateau jusqu'au fond du marais, le garçon réussit à accoster aux grandes terres que parcourent les manades.

Au soir tombant, les chevaux descendent au fleuve pour boire.

Dans la troupe, le garçon distinguait tout de suite son ami. Il appelait Crin-Blanc.... Le jeune cheval répondait par un hennissement un peu rauque, mais qu'il aurait voulu très doux. Il s'approchait, humant l'air, les naseaux dilatés, attiré mais craintif.

Il se souvenait sûrement de leur première rencontre au bord de l'eau, quand ils étaient tous deux de la même taille, le jeune poulain et le garçon.

Maintenant le cheval avait grandi. Il



Crin-Blanc reconnaissait Folco.

regardait de haut ce petit bout d'homme qui l'empêchait de s'enfuir, rien qu'en lui parlant doucement.

Mais malgré la caresse de cette voix amie, Crin-Blanc, arrêté à quelques pas de Folco, au bord du marais qui marquait la frontière du royaume des chevaux, semblait lui dire : « Toi, tu es de chez les hommes. Nous ne sommes pas du même clan. »

Les saisons passèrent.

Pour obéir au grand-père Eusébio, Folco se loua pour les mois d'une saison de pêche sur le Rhône.

Jusqu'à la nuit, on jetait les filets qui vous déchirent les mains.

Le soir, on accostait à la rive bourbeuse d'une petite île pareille à toutes les autres, avec ses bouquets de tamaris et ses touffes de salicornes. Une petite île qui semblait voguer, emportée lentement à la dérive, vers la mer.

Les pêcheurs allumaient leur feu de

camp pour cuire la soupe de poisson. Puis, roulé dans une couverture, sur un lit d'herbes, on dormait à la belle étoile.

Malgré la fatigue d'une grande journée de pêche, Folco restait longtemps sans trouver le sommeil. Il rêvait de Crin-Blanc. Loin du mas, du marais, des manades, il ne cessait de penser à son ami, le prince blanc.

Un soir, en abordant un de ces îlots mouvants avec l'équipe du petit cotre, Folco aperçut dans la boue la marque fraîche de sabots. Il en parla au patron de la barque. Après la soupe, les hommes, autour du feu, fumaient une dernière pipe.

« Je ne connais pas grand-chose aux chevaux, moi, dit le patron, mais il y en a, paraît-il, qui ont leurs lunes.

— Leurs lunes?...

— Eh oui, petit.... Ils ont de drôles de caprices. Ils se battent comme des enragés. Ils sont si terribles que les autres les chassent de la troupe. Et puis, il y a les



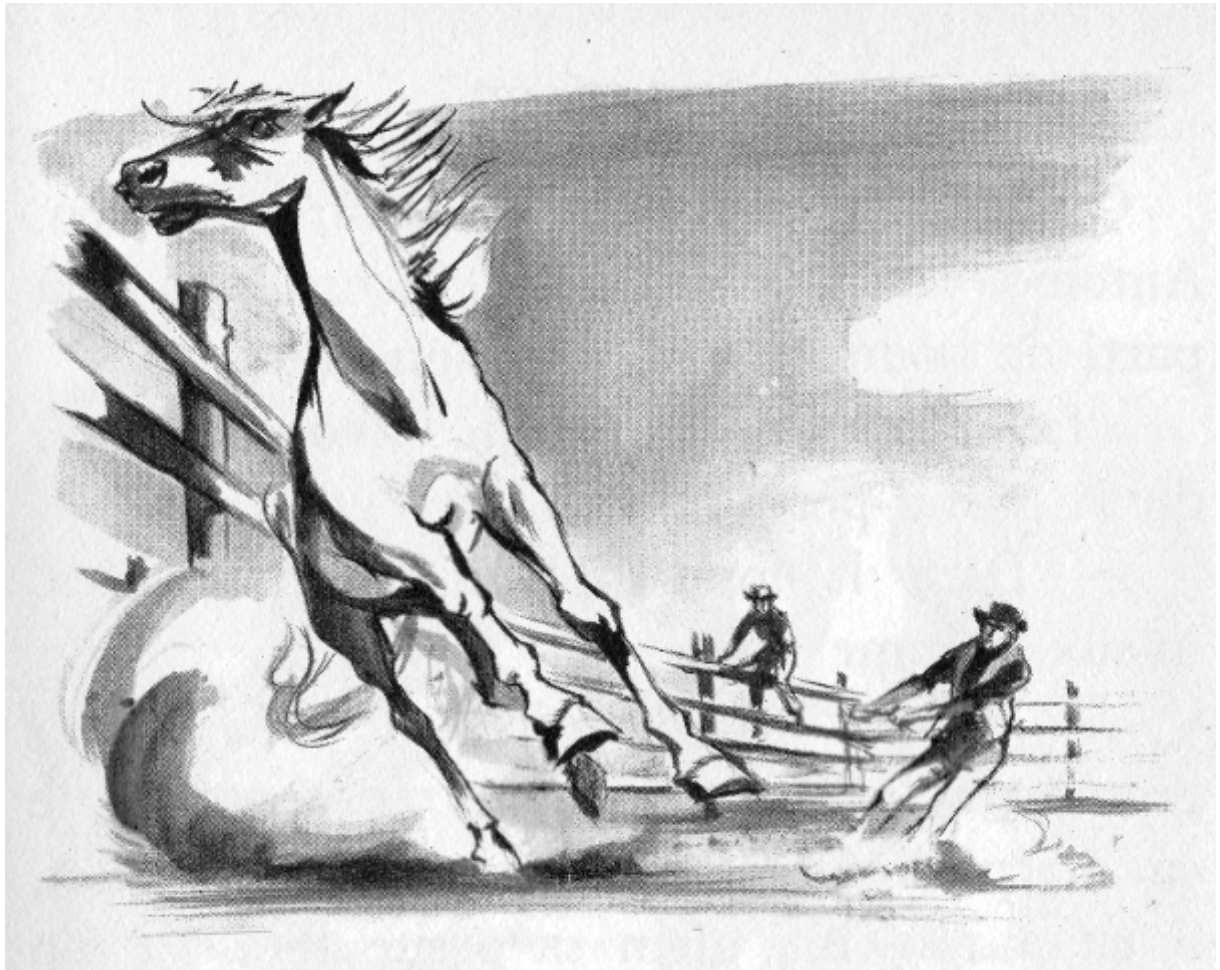
solitaires.... Ceux-là ce sont les fiers. Il leur faudrait toute la terre à eux tout seuls, pour galoper ! Un jour, ils font une fugue. Ils quittent la troupe.

Vous en avez vu, vous, patron? — Oui. Je me souviens d'un grand vieux cheval.... Il venait aux îles, comme ça.... Il se jetait à la nage dans un bras du fleuve. Cette île-là, ce devait être son royaume, à lui... et puis, il revenait à la manade. »

Folco pensait à son ami Crin-Blanc, fier, ombrageux, indomptable. Crin-Blanc qui fuyait les hommes et qui était bien capable de vouloir imposer durement sa loi aux autres chevaux.

Et en s'endormant sur la grève, le petit pêcheur aimait à se représenter l'image du prince blanc nageant dans le courant, jusqu'à l'île déserte au milieu du Rhône, qu'il était seul à fouler de ses sabots.





CHAPITRE V

LA CAPTURE

A LA FIN de la campagne de pêche, Folco revint au mas. Il était heureux de retrouver son jeune frère et le grand-père Eusébio, après une si longue absence. Et la vie recommença dans la petite cabane blanche, au bord du marais.

Quelques jours après le retour de Folco, Antonio passa au nias. Le garçon était déjà parti de bonne heure, avec son bateau.

« Le petit sera contrarié de t'avoir manqué, dit le grand-père.

— Dans le fond, vois-tu, Eusébio, c'est mieux comme ça....

— Encore vos histoires de chevaux..., grommela le vieux pêcheur. Je croyais que ça lui passerait, à mon gars. Des chevaux, il en a toujours plein sa petite tête. Et son Crin-Blanc !...

— Je sais, Eusébio.

— Tu pars déjà ?

— Oui, dit Antonio. Je vais rejoindre les autres gardians. Un vieux comme moi est encore capable de faire voir au manadier qu'il sait gagner sa paie, un jour comme aujourd'hui. Parce qu'aujourd'hui il pourrait y avoir du sport....»

Antonio avait un drôle d'air. Il n'encourageait pas à lui poser de questions. Et



Antonio passa au mas.

Eusébio, assis devant sa porte, se remit à ravauder ses filets, en regardant Antonio s'éloigner au petit trot, en direction des pâturages.

Folco, sur le marais, était loin de se douter qu'à cette heure le manadier et ses gardians allaient essayer de capturer un jeune cheval... et que ce cheval, c'était Crin-Blanc !

Antonio rejoignit les gardians au moment où ils commençaient à encercler la troupe des chevaux sauvages. Les gardians étaient de merveilleux cavaliers. Ils montaient des étalons qui « mangeaient le vent ».

Franqui, le cheval d'Antonio, n'était plus très jeune comme son maître et il avait perdu de la fougue. Mais le vieux gardian manœuvrait si finement sa monture, et avec une telle adresse, qu'il se trouvait toujours en pointe, dans cette extraordinaire course en crochets à travers la troupe des chevaux affolés, qui se débandaient.

« A toi, Antonio... cria le manadier. Tous les autres au fossé. Poussez, mais poussez donc !.. Qu'est-ce que vous avez dans les jambes?... »

Crin-Blanc allait échapper. Les gardians lancés au galop refoulaient le gros de la troupe et l'empêchaient de franchir le fossé.

Crin-Blanc, séparé de la manade, fit brutalement volte-face. Mais Antonio revenait par le travers, et pour briser l'élan de Crin-Blanc, il freina durement son cheval qui faillit être renversé.

Un saut de mouton... une ruade décochée en plein poitrail de Franqui.... Et Crin-Blanc détala ventre à terre.

Au loin, la troupe s'enfuyait. En face de lui, barrant la voie, les gardians revenaient.

« Saute, Antonio!... » hurla le manadier.

Comme si c'était utile de s'user la gorge pour crier un ordre à un vieux gardian qui savait son métier !

Antonio enleva son cheval. Le fossé était large.



Affolé par les cris des gardians qui chargeaient, retenu par Franqui que son cavalier maintenait fermement dans la ligne, Crin-Blanc, le flanc presque collé à la botte d'Antonio, passa le fossé d'un bond énorme. Il s'enfonça dans la vase, s'en arracha et reprit sa course.

Mais Crin-Blanc ne pouvait plus échapper à ses poursuivants.

Antonio arrêta son cheval pour le laisser souffler. Maintenant, c'était l'affaire des jeunes gardians. Ils encadraient de chaque côté l'étalon qui ne pouvait plus les distancer. Et c'étaient les cavaliers du manadier qui conduisaient désormais cette course effrénée.

Comme avait dit Antonio, Crin-Blanc avait un coffre de fer. Les chevaux des gardians s'essoufflaient à le suivre. L'étalon menait le train, sa magnifique crinière déployée dans le vent, la queue empanachée comme une flamme blanche.

Du poitrail, il ouvrait les buissons. Il franchissait les fondrières, se lançait à travers les mares fleuries de bouquets blancs où la mince couche d'eau ne couvrait même pas la pointe de ses sabots.

Mais les gardians ne lâchaient pas le contact. Les chevaux qu'ils montaient savaient où ils allaient. La maison et les écuries du manadier n'étaient plus très loin. Elles se cachaient derrière les arbres, après

le tournant de la longue clairière pelée où les sabots sonnaient sur la terre dure.

Encore un effort pour le dernier temps de galop....

« Holà !... les barrières ! » cria le manadier.

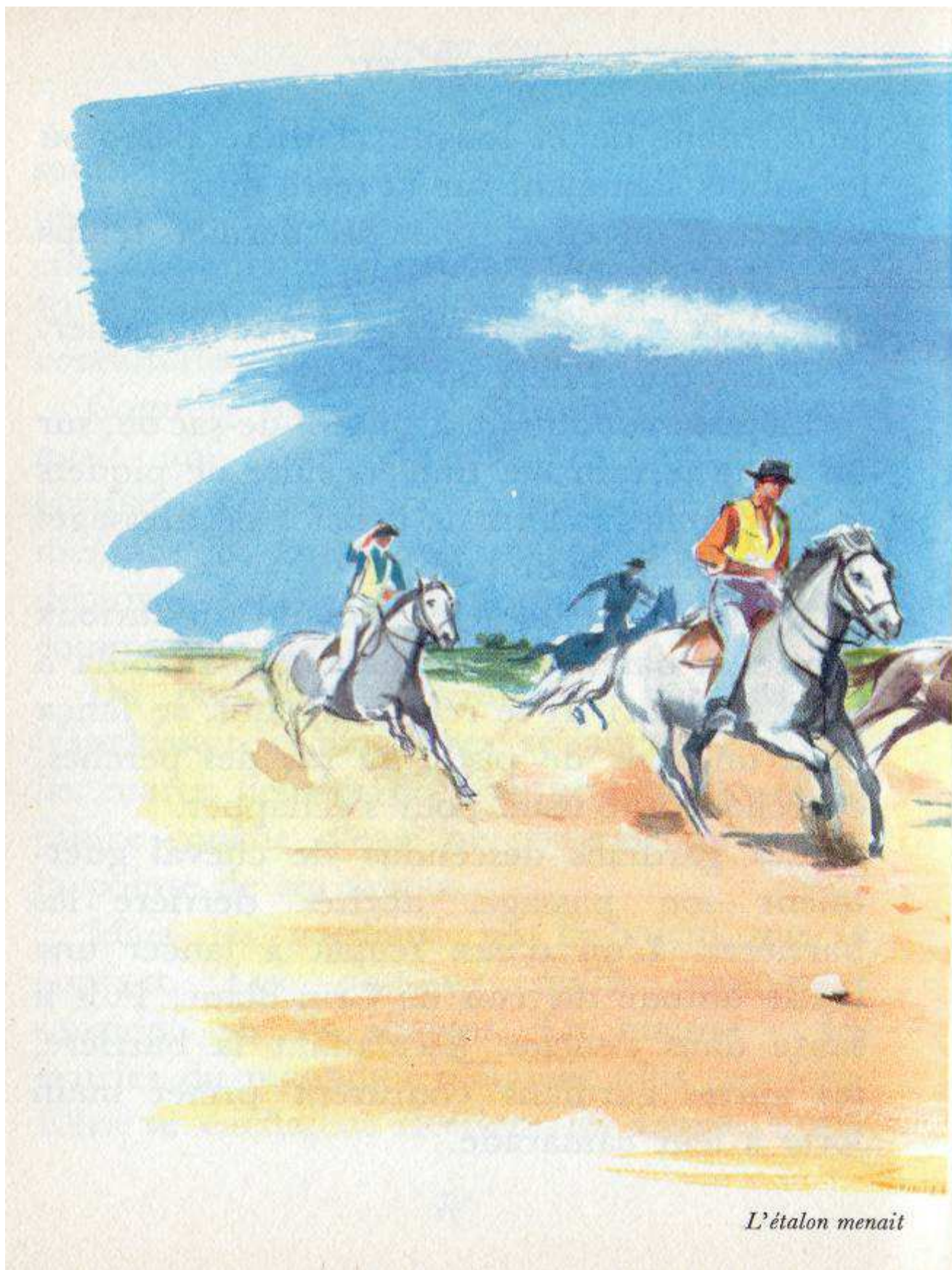
Elles étaient déjà ouvertes.

La piste conduisait à un cul-de-sac où, sur un vaste terrain nu, une enceinte de piquets et de perches enfermait l'enclos de dressage.

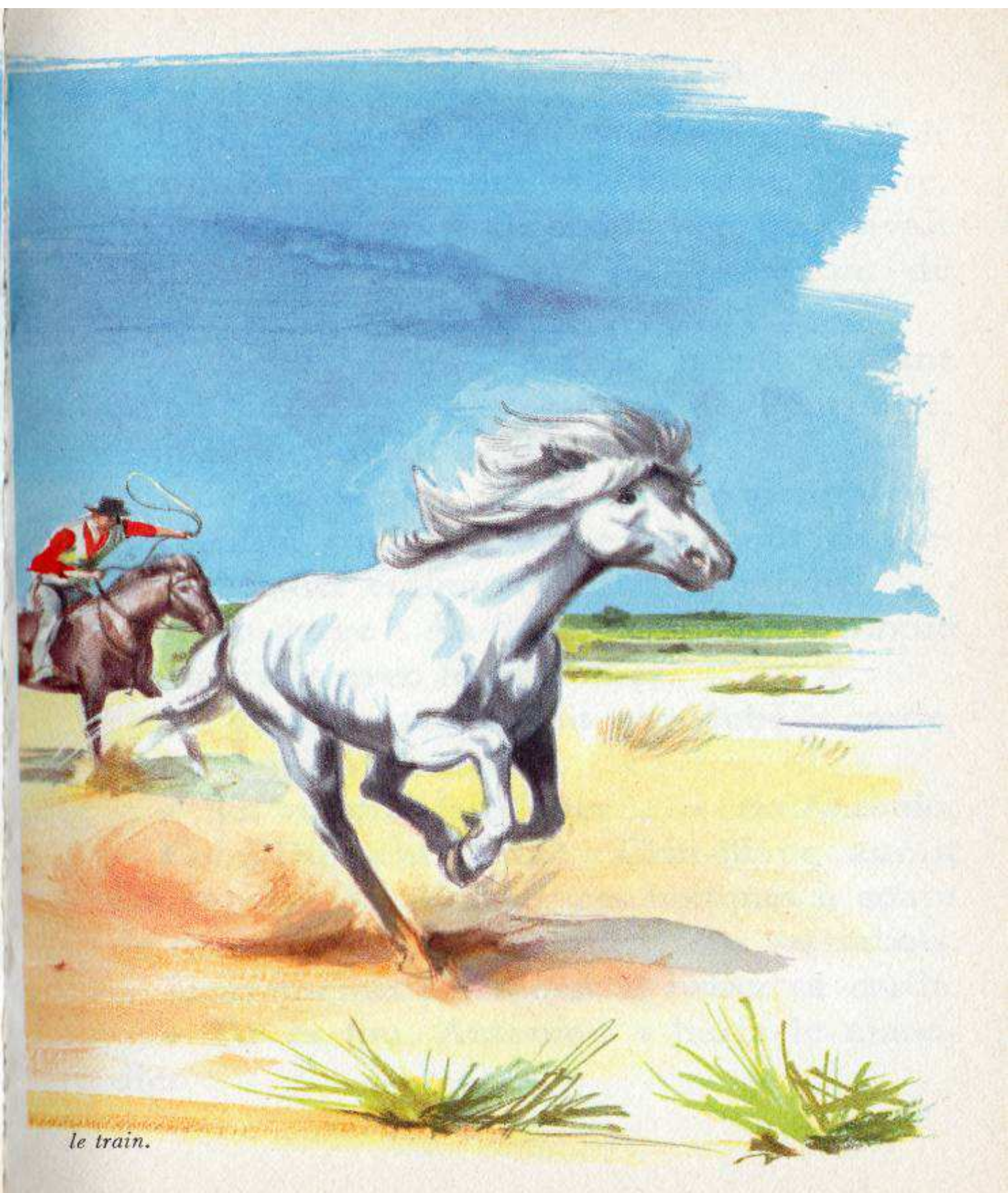
Crin-Blanc était pris.

Il essaya de se jeter comme un furieux contre la barrière qui tenait bon. Il roula à terre, meurtri. Il se releva aussitôt, se lança dans un tour de piste, au ras des perches, cherchant une issue pour s'échapper.

Les gardians descendus de cheval guettaient son passage, abrités derrière les barrières. L'un d'eux réussit à lancer une corde autour du cou de Crin-Blanc. Puis il sauta dans l'enclos. Escaladant la barrière, les autres gardians coururent prêter main forte à leur camarade.



L'étalon menait



le train.

L'homme avait beau être leste, il allait se trouver rapidement en mauvaise posture. Jamais de mémoire de manadier, on n'avait capturé un cheval qui ait eu autant de défense.

A demi étouffé par le nœud coulant qu'on lui avait passé autour de l'encolure, Crin-Blanc luttait désespérément.

Une fois de plus, les hommes le torturaient. Le souffle coupé, presque au bout de ses forces, le fier étalon se ramassa, bondit....

« Au large! Au large!... » cria Antonio qui arrivait avec le manadier.

Le gardian qui n'avait pas lâché la corde, roula dans la poussière.

« Tu veux te faire tuer !,.. » cria Antonio.

Complètement affolé, Crin-Blanc aurait été capable de déchirer ces hommes à coups de dents ou de les assommer sous ses sabots.

Heureusement il réussit à briser sa corde.

« Tu es fou, Antonio ! » hurla le manadier.

Antonio en s'agrippant à la barrière, à cause de sa mauvaise jambe, avait mis pied à terre. Il ouvrit la porte de l'enclos.

« Tu es fou !...

— Vous auriez mieux aimé que le cheval se rompe le cou, peut-être..., dit le vieux gardian. L'animal ne se connaît plus. C'est bien par chance qu'il n'est pas arrivé un malheur.... »

En trombe, Crin-Blanc qui avait aperçu cette issue, se jeta hors de l'enclos. Il passa à deux pas du manadier et reprit la piste de la clairière. Il disparut dans un nuage de poussière, au tournant, derrière les arbres.

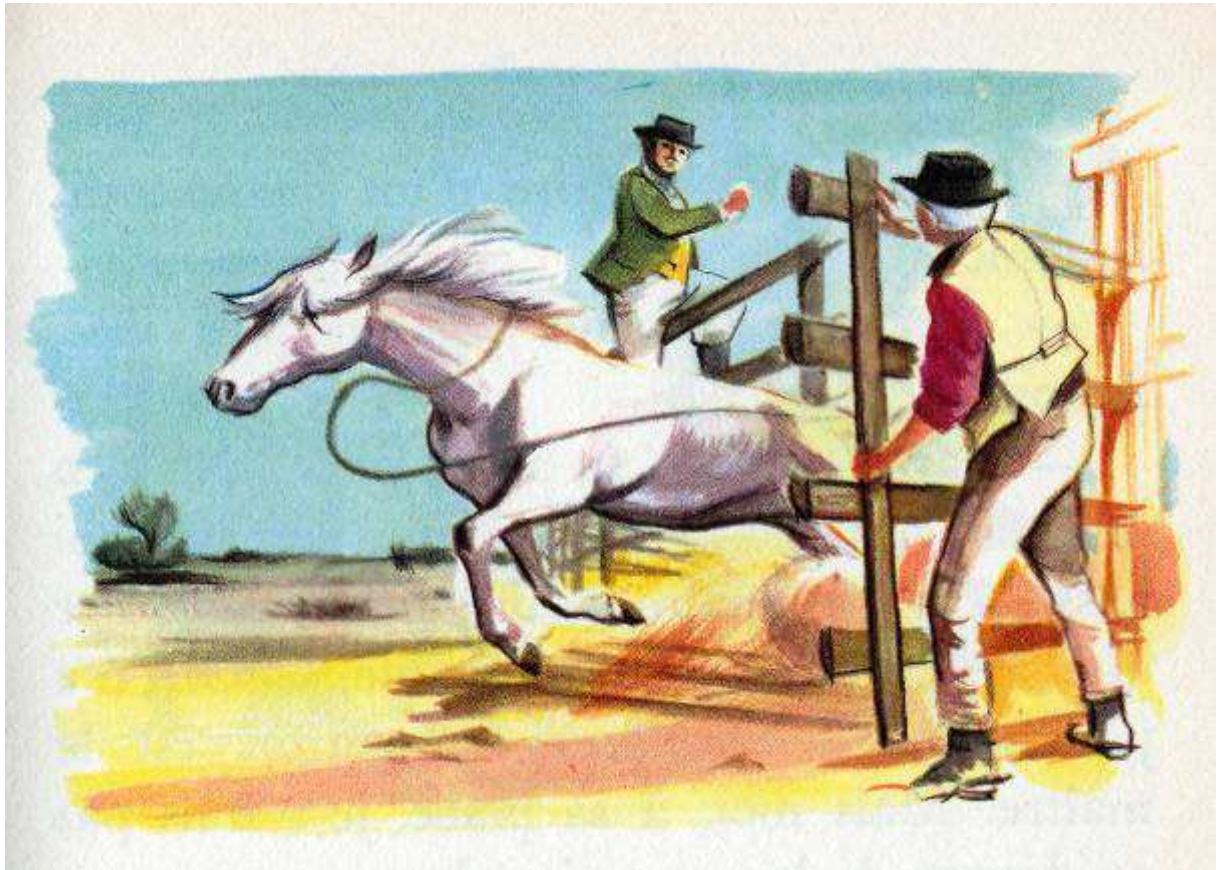
« Jolie journée !... gronda le manadier.

— Elle aurait pu finir plus mal, grommela Antonio entre ses dents.

— Qu'est-ce que tu marmonnes, vieux?...

— Rien, patron, rien.

— Alors, ne radote pas », dit le manadier. Et à ses gardians : « Vos chevaux à l'écurie. Demain on leur en demandera autant



qu'aujourd'hui et plus. Cette fois, Antonio, on l'aura le grand blanc. On en a maté de plus difficiles. Quand je l'aurai, un mors dans les dents, et avec une bonne paire d'éperons.... A moins que tu veuilles le monter le premier, Antonio!... »

Et les gardians de rire.

Le soir, dans la paille, aux écuries où ils allaient dormir tous deux, Antonio et le jeune gardian que Crin-Blanc avait failli mettre à mal :

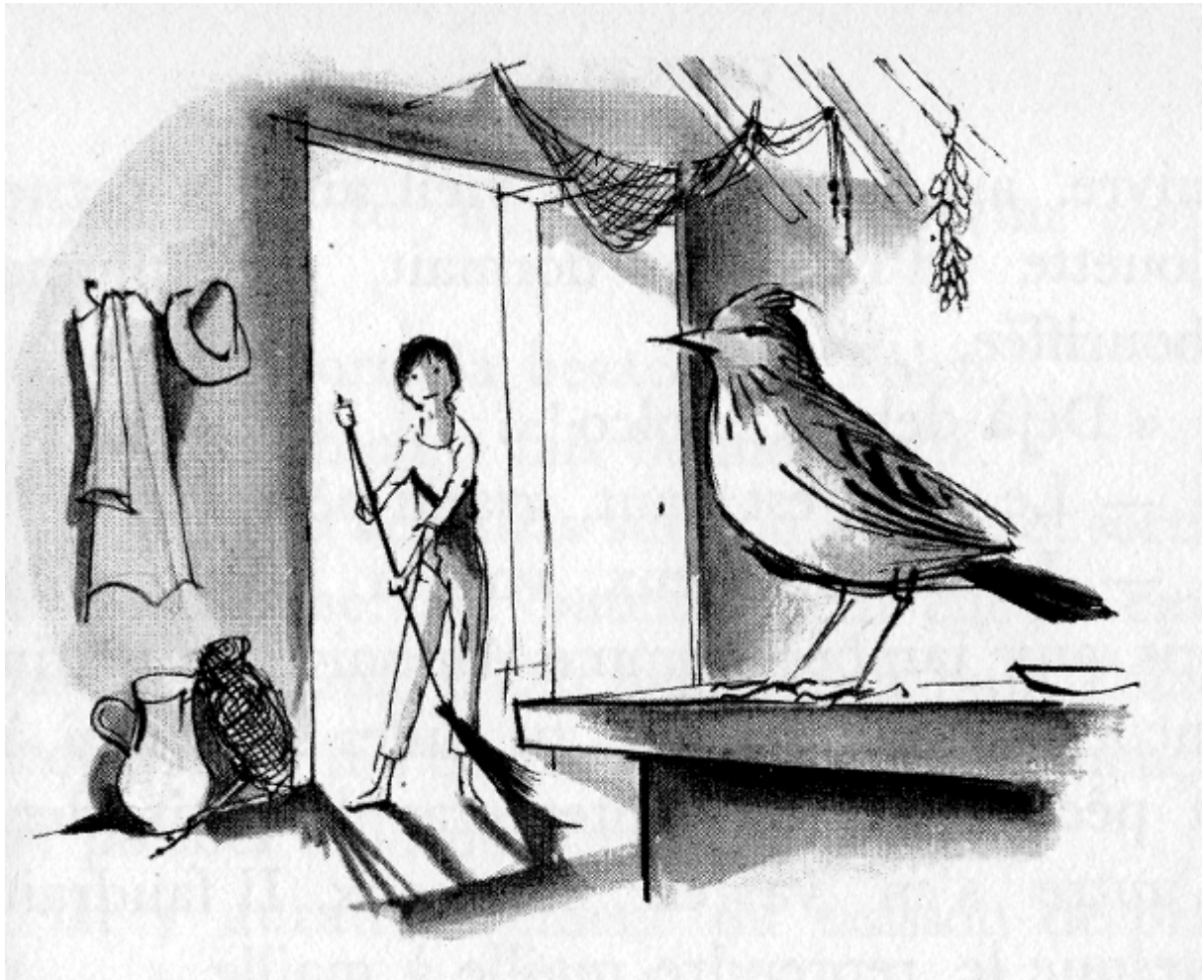
« C'est facile de rire d'un vieux..., dit Antonio.

— Je ne me suis pas moqué, moi, Antonio....

— Parce que toi, tu as eu peur? Ne t'en défends pas. Dans mon jeune temps, moi aussi, j'ai eu affaire à un cheval aussi fier que ce blanc-là. Indomptable.... On n'a jamais pu le prendre. Le patron est le maître. Mais moi, à sa place, je n'irais pas au-devant de la mauvaise chance.

— Le patron est un violent, tu sais, Antonio.

— Je sais, dit Antonio,... je sais. »



CHAPITRE VI

QUAND LES RÊVES SE RÉALISENT

LE LENDEMAIN, comme tous les jours à son lever, Folco fit chauffer le café. Puis, avant de réveiller le grand-père, il donna un rapide coup de balai au sol de terre battue.

Perchée sur un gros coffre à ferrure de

cuivre, au chevet de son vieil ami, la petite alouette d'Eusébio dormait, la plume ébouriffée.

« Déjà debout, Folco!...

— Le soleil est haut, grand-père.

— Je me fais vieux, vois-tu. Et me voilà pris aux jambes, comme Antonio. Ce matin encore, il faudra que tu ailles sans moi à la pêche. Tu te contenteras du petit filet. L'autre s'en va en morceaux. Il faudrait presque le reprendre maille à maille.

— Quand Antonio ira à Arles, dit Folco, on pourrait peut-être lui en faire apporter un neuf.

— C'est cher un filet neuf, petit. Enfin, on verra.

— Le café est servi. Je laisse dormir le petiot ?

— Oui, laisse-le.

— Je pousserai peut-être plus loin que la grande mare, dit Folco.

— Tu as raison, c'est poissonneux par là.

Mais alors tu ne seras pas revenu pour déjeuner.

— J'emporte la besace, dit Folco.

— C'est bien... fais bonne pêche. » Folco jeta les filets sur son épaule et sortit de la cabane. Le bateau avait encore embarqué pas mal d'eau pendant la nuit. Folco écopa. Puis il s'écarta du bord et commença de pousser à la perche.

Il y aurait sûrement du poisson de pris dans les nasses qu'il n'avait pas relevées la veille. En deux heures, avec un peu de chance sur la grande mare, son seau à poisson serait rempli. Alors, Folco serait libre jusqu'au soir. Et il irait accoster aux grandes terres des pâturages. Il irait voir Crin-Blanc....

Le garçon était loin de se douter que la rencontre avec son ami se ferait beaucoup moins loin du mas.

Folco avançait sans bruit, poussant son barquet au milieu des fleurs blanches qui couvrent les étangs. Il se réjouissait d'avoir toute cette grande journée devant lui.

Il arriva aux îlots de vase. Il s'arrêta pour relever deux nasses où le poisson frétilait. Une belle anguille au ventre blanc faillit lui échapper des mains. Heureusement, elle tomba au fond du bateau où elle se fourra dans le creux des planches.

Folco retendit plus loin ses nasses. En passant au-dessus de la fosse bleue, il lança deux fois son filet : deux coups heureux....

La journée commençait bien.

Folco coupa à travers la grande plaine d'eau fleurie. On eût dit que les minuscules corolles avaient été semées là comme des poignées de neige.

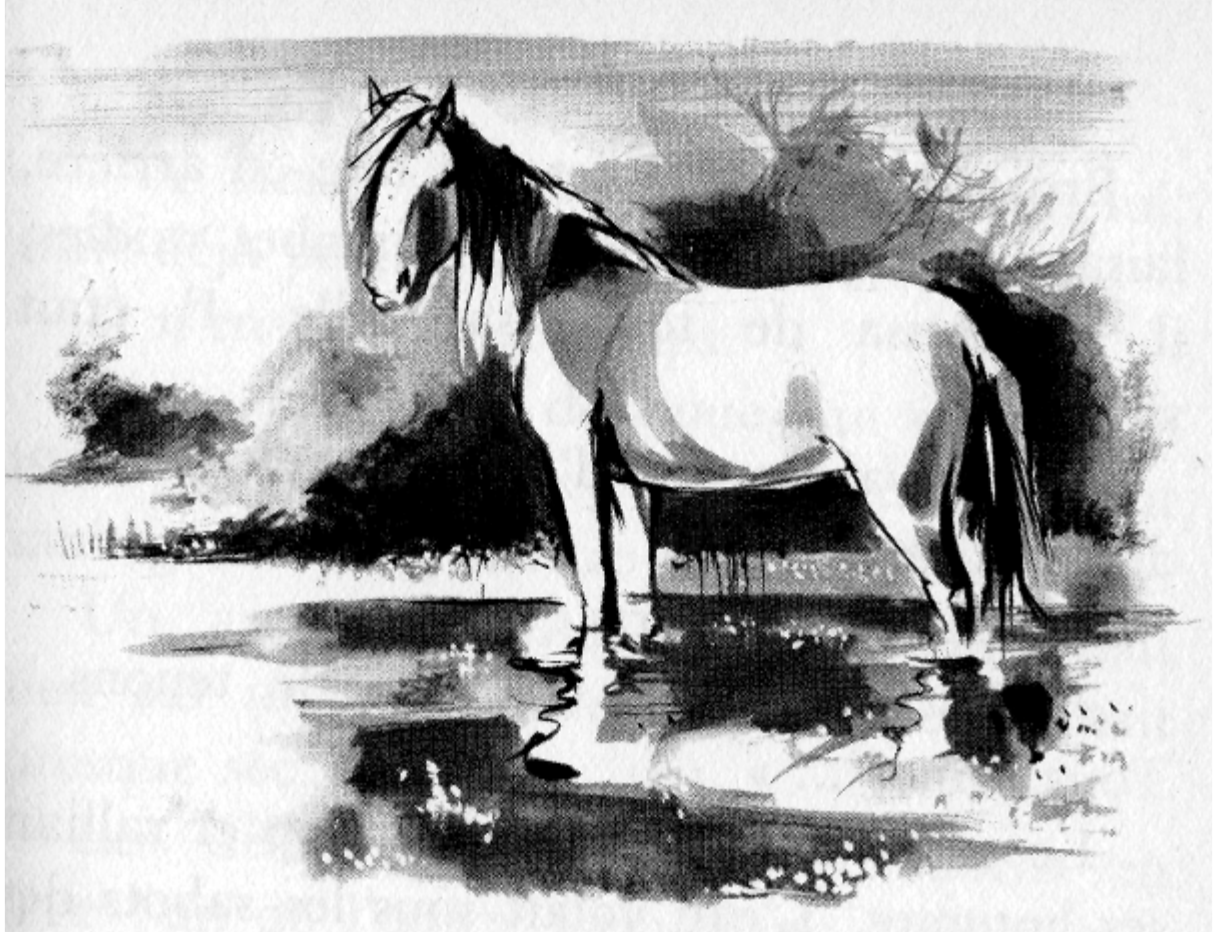
Un oiseau s'envola. En le cherchant du regard, Folco aperçut tout à coup la haute silhouette blanche qui se détachait sur le fond des buissons.

Crin-Blanc !...

C'était Crin-Blanc qui se reposait de sa course épuisante de la veille et de sa lutte

avec les hommes. Il avait dû passer la nuit à cet endroit, à l'abri des fourrés, dans

l'eau jusqu'à mi-jambes. Sa crinière était toute emmêlée. L'épaisse touffe de crins qui lui pendait du front sur les yeux lui cachait la moitié de la figure.



Crin-Blanc avait senti venir quelqu'un. Il tourna la tête du côté de Folco. Il dut bien reconnaître son ami, car il ne tenta pas de s'enfuir.

Brusquement, il rejeta la tête en arrière, faisant voler sa crinière. Les jambes raidies, il se pressa de toute sa taille. Il était

superbe !...

Le cheval venait d'entendre, et de loin, des pas dans l'eau.

Et aussitôt, des cris :

« C'est lui... cette fois, nous le tenons....
Tous à moi !... »

Le manadier arrivait au galop et ralliait ses hommes. L'eau volait sous les sabots des chevaux des gardians qui allaient encercler Crin-Blanc.

Folco arrêta son barquet. Il allait assister à la scène. Elle serait brève.

Au grand étonnement des gardians, l'étalon sauvage ne tenta même pas de se sauver. C'était son sang fier qui parlait.

Crin-Blanc fit face aux cavaliers. Ceux-ci aussitôt prirent du champ et décrochèrent leurs lassos enroulés au pommeau de leur selle.

« A moi !... » cria le manadier qui, lui, était déjà prêt à lancer sa corde.

Il n'en eut pas le temps.

Dans une volée de boue qui souillait sa belle robe, Crin-Blanc, avec un hennissement sauvage, s'élança contre le manadier.

Un assaut terrible.... La rencontre eut lieu sur un étroit terre-plein où le sol était presque sec.

Les deux chevaux restaient cabrés en face l'un de l'autre. Crin-Blanc, mordant et frappant des sabots, repoussait du poitrail la monture du maître des manades. L'homme avait abandonné ses rennes et s'accrochait à la crinière de sa jument. Elle était puissante et courageuse, cette jument. Elle soutint le choc, se dégagea et retomba lourdement sur ses pieds.

Les gardians accouraient.

Mais Crin-Blanc absolument déchaîné revenait à la charge. La jument du manadier pointa si brusquement que son cavalier désarçonné vida les étriers et roula à terre.

Il lança un juron terrible. Les gardians se précipitèrent pour relever leur maître.

« Laissez-moi !

— Rien de cassé?...

— Laissez-moi, je vous dis ! » Sa voix tremblait de colère.

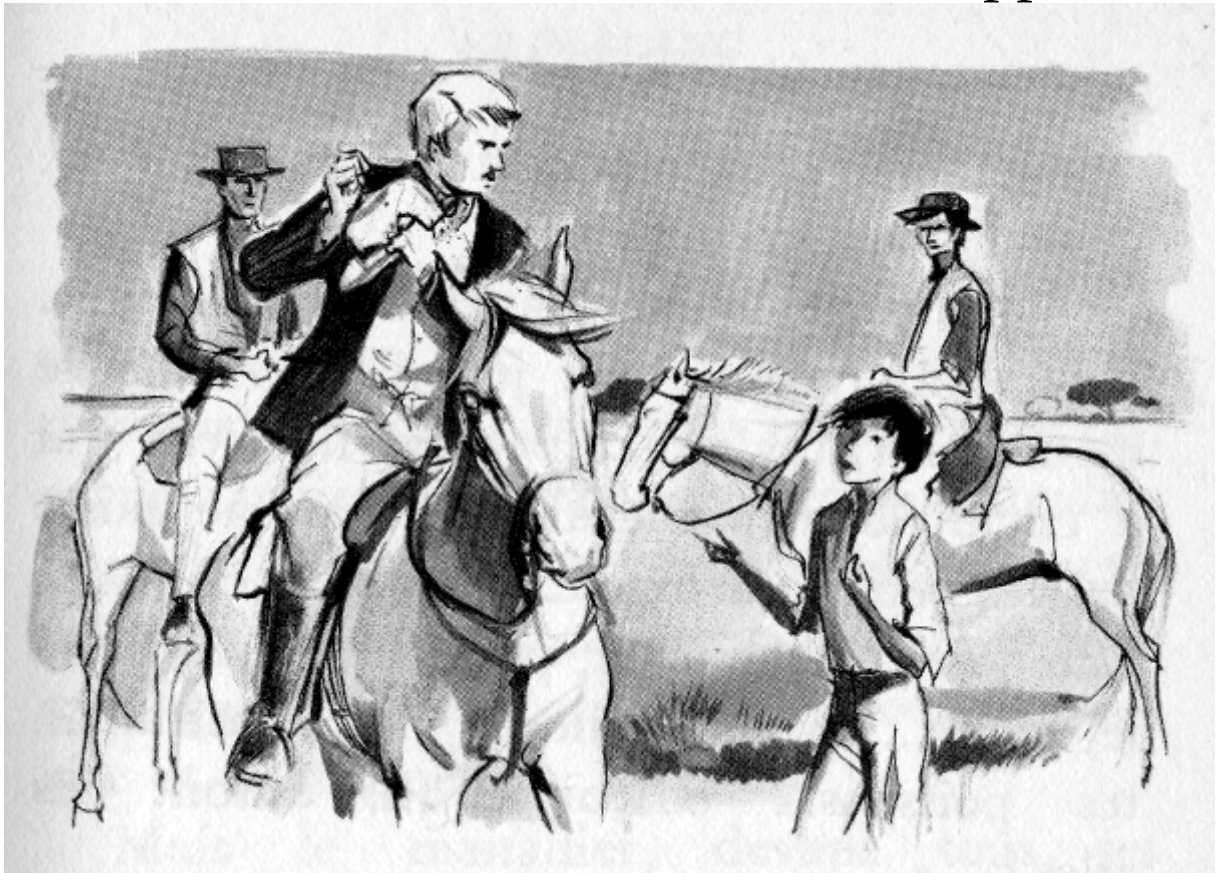
Il fallut lui tenir la jument par la figure, car elle était si affolée qu'elle n'aurait pas permis à son cavalier de se remettre en selle. Enfin, l'homme chaussa ses étriers et rassembla ses rênes.

« La sale bête !... » cria-t-il.

La rage l'étouffait. Il essuya de sa manche de chemise son front ruisselant de sueur. Alors, tendant le poing dans la direction où Crin-Blanc s'était enfui ayant assouvi sa vengeance, le manadier lança entre deux jurons :

« Cette sale bête... celui qui la veut, je la lui donne ! »

Folco avait entendu. Il s'approcha.



Il était intimidé par ces hommes. Pourtant il trouva le courage de répondre doucement au manadier que la colère aveuglait :

« Vous la donneriez... même à moi?... »
Le maître des manades regarda du haut de sa jument cet enfant, pieds nus, les cheveux fous, vêtu d'un justaucorps collant aux hanches : l'assemblage d'une culotte rapiécée et d'une méchante chemise usée.

« Qu'est-ce que c'est que ce petit sauvage? dit-il.

— C'est Folco, répondit un des gardians.

— Folco... connais pas.

— Le petit de chez Eusébio, le pêcheur....

— L'ami d'Antonio, je vois!!! ricana le manadier. Et c'est ce petit va-nu-pieds qui a envie de mon cheval!.. Le gars ne baisse pas les yeux, ma parole.... Eh bien, oui, là.... Entendu ! Même à toi, petit, le cheval, je te le donne.... Mais quand tu l'auras attrapé... tes poissons... eh bien... ils auront des ailes !... »

Les gardiens s'esclaffèrent

« Allez, vous autres, dit le manadier. On rentre.... »

Il eut encore son mauvais sourire en regardant Folco qui n'avait pas bougé, les pieds dans la boue, en face de lui. Puis faisant volter son cheval, le manadier prit la tête de sa petite troupe qui s'éloigna au trot.

*
* *

Folco demeura songeur. Le manadier s'était moqué de lui. Crin-Blanc l'avait désarçonné. Pourtant c'était un cavalier qui savait manier les chevaux. Alors, le manadier pouvait bien rire en regardant un petit pêcheur qui voulait capturer l'étalon le plus sauvage de sa manade. Oui, il pouvait bien rire et se moquer....

Mais le manadier, devant tous ses gardians, avait donné Crin-Blanc à Folco. Et l'enfant se disait : « Si je l'attrape, Crin-Blanc sera bien à moi, maintenant.... »

Voilà qui était capable d'emplir de joie le cœur d'un gamin de douze ans.

Les gardians ne poursuivaient plus Crin-Blanc. Il n'était peut-être pas allé très loin.

Folco attachait son barquet. Il savait lire les traces. Les sabots du prince blanc avaient marqué profondément la boue. Folco les

suivit entre les joncs de la rive, puis, quand elles commencèrent à s'effacer, dans la terre ferme.

Ici, le cheval s'était arrêté. Il avait piétiné le sol. Ah... il était revenu vers la plaine d'eau fleurie de corolles blanches.

Soudain, Folco aperçut son ami. Crin-Blanc était las. Il laissait pendre sa tête et la pointe de sa crinière touchait l'eau. Folco s'approcha sans bruit. Il l'approcha doucement :

« Crin-Blanc !... »

Le cheval remua les oreilles.

Cette fois encore, Crin-Blanc allait se laisser charmer un moment par la voix de son ami, puis, il s'en irait vers sa manade.

« Tu es à moi, Crin-Blanc... », se dit tout bas Folco, comme une promesse.

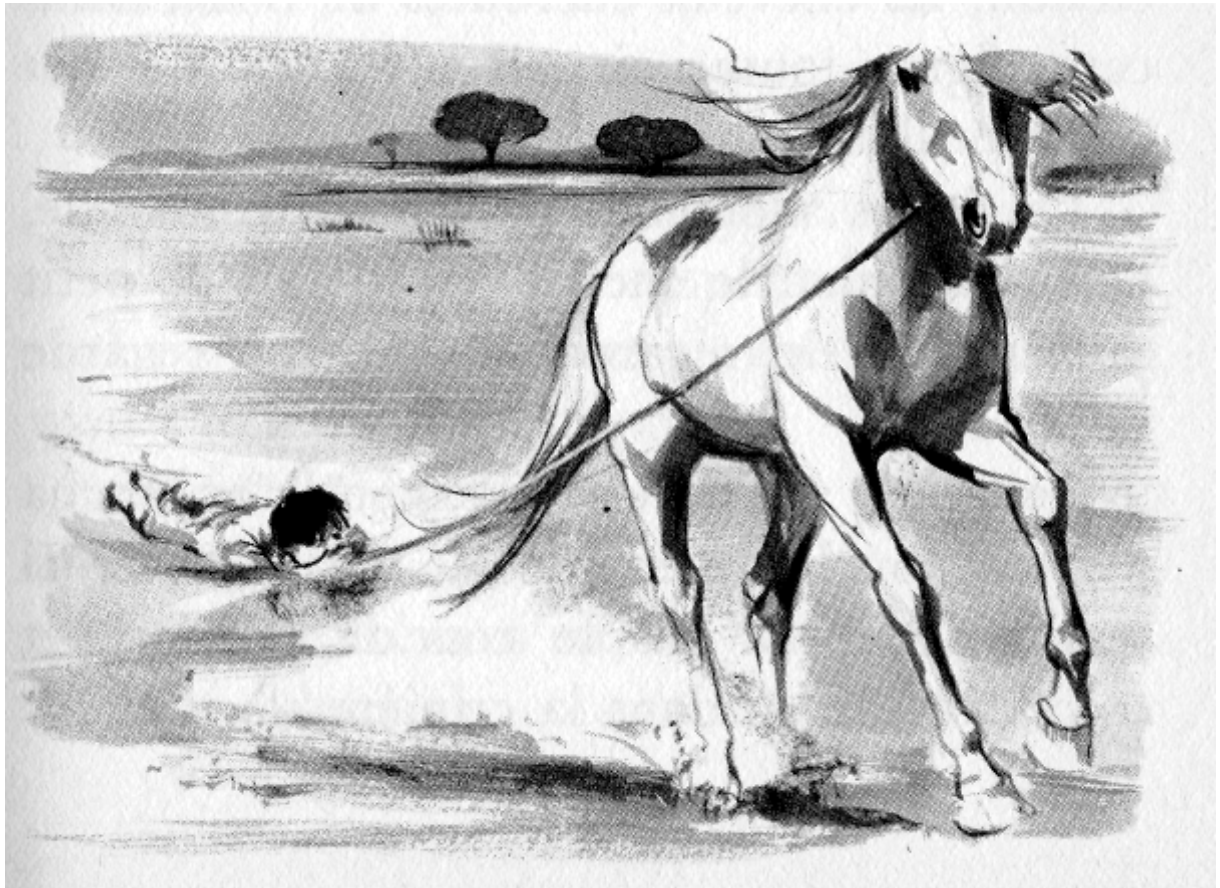
Le garçon tenait à la main, bien enroulée, la corde que le manadier avait abandonnée par terre, quand il était tombé de sa selle. D'une voix plus forte, pour que le cheval relève la tête, il appela encore une fois :

« Crin-Blanc !... »

Et aussitôt, il lança son nœud coulant.

Le cheval surpris se cabra, bondit. Il partit au grand galop, traînant derrière lui le garçon qui s'était abattu dans la vase, mais sans lâcher la corde.

Pour rien au monde, Folco n'aurait abandonné sa prise. Le cheval renâclait, soufflait, la gorge serrée par la corde. Pour se débarrasser de ce poids mort qui rebondissait derrière lui, il précipitait son galop.



La tête sous l'eau, aveuglé par la boue, Folco se cramponnait de toutes ses forces à la corde enroulée autour de son poignet. Les liens de chanvre lui sciaient la peau. Mais il ne sentait pas la douleur.

Traîné sur le ventre, déchiré aux genoux et aux coudes, la bouche et le nez pleins de vase, Folco se laissa ainsi emporter tout en travers de la plaine d'eau. Enfin, le cheval s'arrêta. Il tremblait un peu. Il allongeait le cou vers le garçon qui restait étendu, les cheveux encroûtés de boue. Dans cette figure

toute noire, il n'y avait de net et de brillant que les yeux.

Quelques moments passèrent. Immobile, encore inquiet, le cheval considérait ce petit sauvage qui le regardait comme on regarde un ami.

Folco se releva et lentement s'approcha jusqu'à toucher l'épaule de Crin-Blanc. Il tendit le bras sur le cou de l'étalon, et enfonça sa main dans la crinière soyeuse.

Un instant, la longue joue blanche du cheval frôla la joue noire du garçon.

Crin-Blanc, pour la première fois, se laissa caresser.

« Viens, Crin-Blanc... viens.... »

Folco n'avait même pas besoin de tenir la longe. Crin-Blanc le suivait. Ils marchaient épaule contre épaule, sur le petit sentier, suivant la bordure du marais, et qui conduisait au mas.

Folco emmenait Crin-Blanc vers sa maison.

*

* *

« Grand-père!... Grand-père....

— Qu'est-ce qu'il y a, petitou ? »

Le vieux pêcheur tressait une nasse d'osier, assis sur le seuil de la porte.

« Grand-père, c'est Folco... Folco et son cheval ! »

Le petit frère n'en croyait pas ses yeux.

Il était ébloui.

Folco lui avait raconté une merveilleuse histoire : sa rencontre avec un poulain couleur de neige, le rapt de la jument par les bohémiens. Chaque soir, quand ils s'étendaient tous deux, côte à côte sous leurs couvertures, Folco n'en finissait plus de parler au petiot de son ami Crin-Blanc, le cheval sauvage qu'il allait retrouver au milieu du marais.

Ce marais, pour le petit qui ne s'éloignait jamais de la cabane, c'était le pays enchanté des génies et des fées.

« Un jour, je t'emmènerai avec moi, sur mon barquet, disait Folco.... Et tu verras....

— Tu me le promets toujours... », soupirait l'enfant.

Il restait seul sur la rive regardant son grand frère partir à l'aventure vers le pays du mystère. Là-bas, Folco avait en secret ses rendez-vous avec un prince blanc qui lui apparaissait tout d'un coup sous la forme d'un immense cheval aux yeux de feu.



Un cheval qui parlait, comme les génies parlent dans les contes.

C'est ainsi que le petit frère de Folco se représentait Crin-Blanc.

Folco savait très bien raconter de jolies histoires qui font rêver. Mais celle de Crin-Blanc était la plus belle de toutes.

Et voici que, ce soir, le grand frère revenait au mas avec ce personnage de la féerie.... C'était un vrai cheval à la robe immaculée. Il était plus grand, plus magnifique encore

que le cheval de rêve dont Folco avait raconté l'extraordinaire aventure.

« N'aie pas peur..., dit Folco en riant au petiot qui n'osait pas s'approcher. Tu vois, c'est Crin-Blanc. Il est à moi, maintenant. »

C'était le conte merveilleux qui continuait.

« Dis, Folco, dis.... »

Folco se pencha à l'oreille du petit et tout bas :

« Oui, Crin-Blanc est à moi. A partir d'aujourd'hui, il est à moi, tu entends. C'est

mon cheval. Le manadier me l'a donné. Je te raconterai....

— Il te l'a donné..., ricana le grand-père Eusébio. Qu'est-ce que j'entends là? Je n'ai plus qu'une oreille de bonne, mais elle me suffit. Alors, c'est à un petit sauvage comme toi que le manadier a fait cadeau d'un de ses chevaux!...

— Ecoute, grand-père....

— Ta... ta... ta.... Assez de sornettes!

— C'est Crin-Blanc, dit Folco. Et je te le jure, grand-père, je te jure que le manadier me l'a donné. Tout à l'heure, devant tous ses gardians. Antonio te le répétera.

— C'est bon.... Toujours tes histoires de chevaux. Elles finiront bien par te tourner la tête. Je parlerai à Antonio. Et qu'est-ce que tu vas en faire de ton cheval ?

— Je vais le mettre dans l'enclos, dit Folco. Tu veux bien ?

— Je ne sais plus ce que je veux. Mais ce qui est sûr, c'est que demain, tu me feras le plaisir de pousser jusque chez le manadier.

Tu iras me chercher Antonio. J'ai à parler à ce vieux fou.

— Merci, grand-père, merci !... »
cria Folco.

Et il entraîna le petit frère encore tout éberlué vers l'enclos où, docilement, Crin-Blanc les suivit.

« Je vais l'installer ici, dit Folco. Hein, Crin-Blanc, tu seras bien... et soigné, et pansé. Tu verras. »

Le cheval restait encore un peu craintif.

« Il faut qu'il s'habitue, dit Folco au petit. Tu vois, il mange dans ma main. Donne-lui une poignée de paille, toi aussi. N'aie pas peur. Il te sent parce qu'il ne te connaît pas. Là, je le tiens par sa mèche blanche. Tu peux lui caresser doucement la joue. Attention !...

— Il a peur de moi, dit le petit.

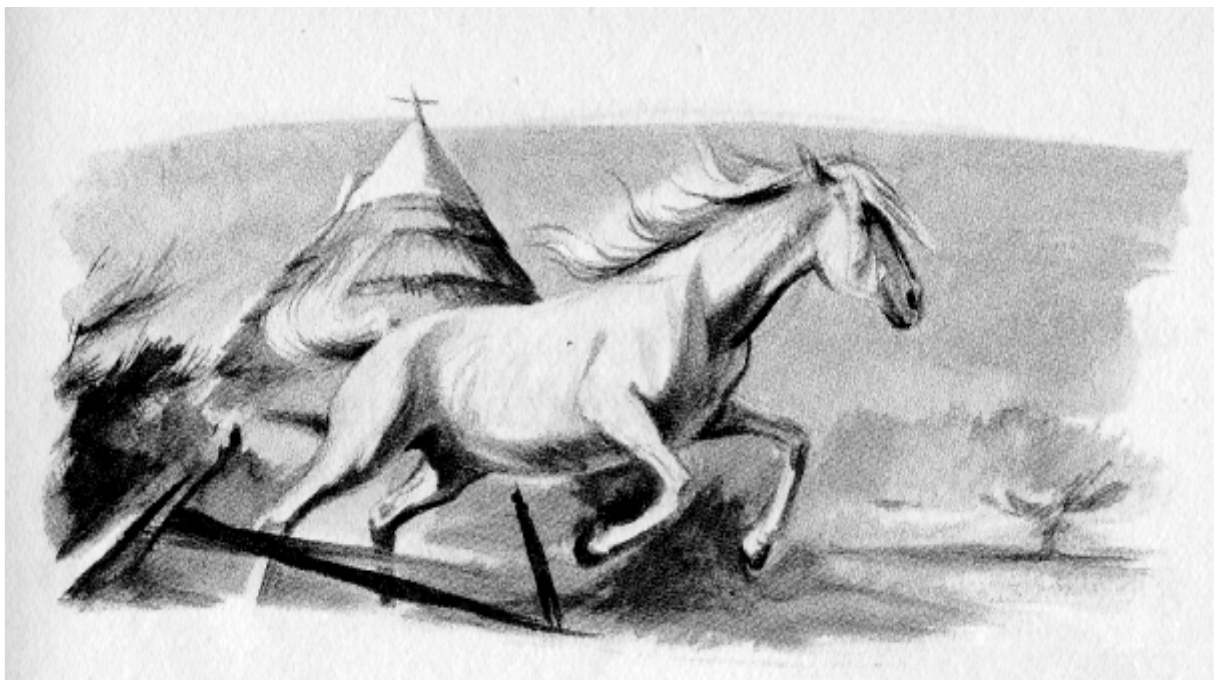
— Non. Il prend le vent. Va vite fermer la barrière. »

Folco avait tout de suite deviné la cause de cette impatience qui faisait frémir son ami. Très loin, car on entendait à peine leurs

hennissements, la troupe des chevaux sauvages galopait vers le fleuve.

Crin-Blanc laissa tomber la poignée de foin qu'il mâchonnait. Il dressa la tête, écouta, pointant les oreilles. Les naseaux dilatés, les lèvres frémissantes découvrant ses dents, l'étalon, de toute sa voix, répondit à l'appel de la manade.

Folco comprit qu'il ne pourrait plus retenir son ami.



Crin-Blanc aimait certainement, lui aussi, ce garçon, sa voix douce et ses caresses. Mais son instinct était le plus fort. Il ne

pouvait plus résister au désir de rejoindre ses frères sauvages.

Le cheval fit un écart pour éviter le tout petit qui était dans ses jambes. Folco n'eut que le temps de se jeter au-devant de lui. Il n'avait rien pour l'arrêter. En entrant dans l'enclos, tout à l'heure, il avait défait la corde passée au cou du cheval.

Crin-Blanc s'élança contre la barrière qui s'abattit. Puis, ventre à terre, coupant droit à travers la plaine, il s'enfuit en direction

des hautes terres, les pâturages des fiers chevaux sans maîtres.

Crin-Blanc revenait chez les siens qui vivent libres sous le ciel de Camargue, et se grisent de vent et de vitesse dans leurs courses sans fin.

Folco perdait son beau cheval. Il avait le cœur lourd.

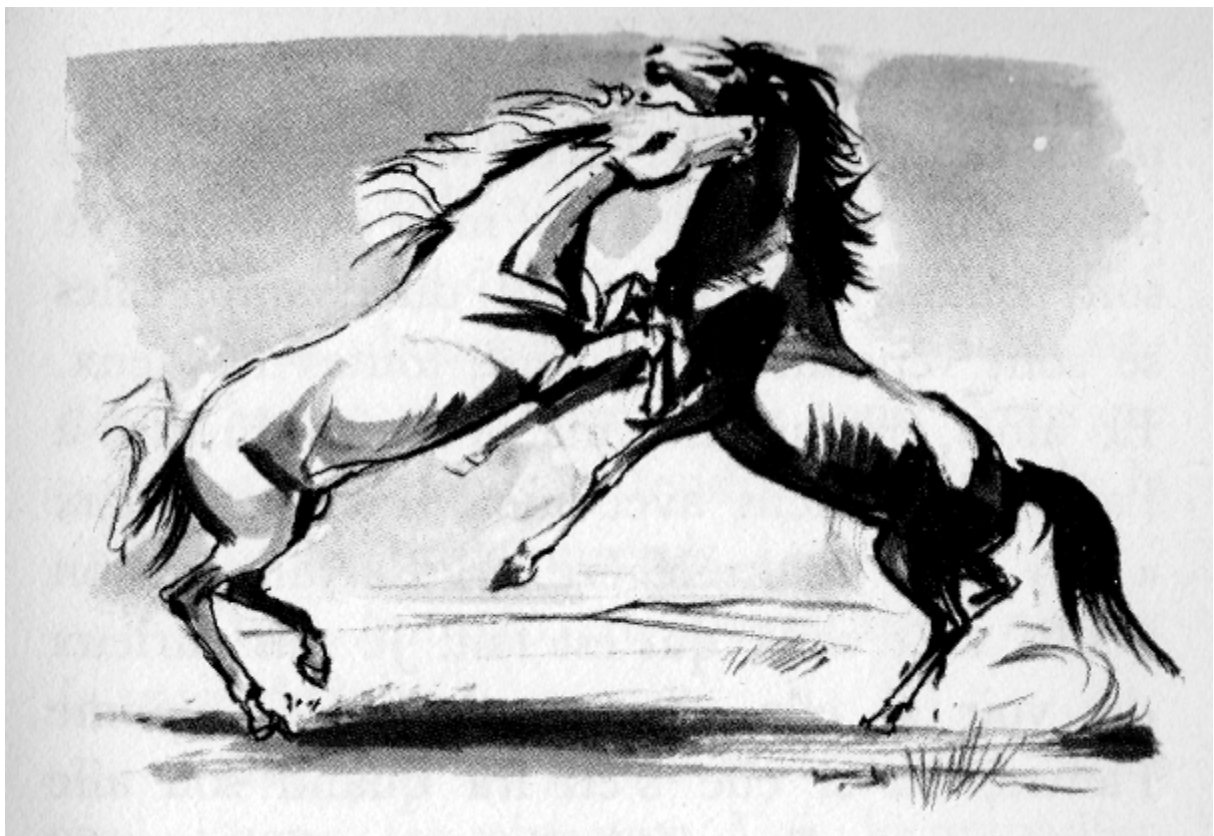
Crin-Blanc ne pouvait pas vivre chez les hommes. Pas même aux côtés du garçon qui était son ami. Il lui fallait les grands espaces.

« Il ne reviendra jamais... », pensa Folco.

Suivi du petiot qui partageait la tristesse du grand frère, Folco rentra dans la cabane pour préparer la marmite où cuirait la soupe de poisson du dîner.

« Je m'en occupe... », dit le grand-père qui tisonnait le feu.

Et il n'ajouta rien. Le vieux pêcheur avait bon cœur. Il voyait que, ce soir, son petiot et Folco avaient une grosse peine.



CHAPITRE VII

LES TOURNOIS DE PRINTEMPS

QUELQUES jours plus tard, Antonio passa au mas.

Folco était à la pêche.

Eusébio assis devant la table, sa petite alouette sur l'épaule, tenait à la main un autre oiseau tout ébouriffé.

« Il est blessé, dit Eusébio. La pauvre

petite bête. Regarde. C'est son aile. Elle est descendue du ciel, avec mon alouette, ce soir, quand je suis rentré du champ. Elles se sont rencontrées là-haut, toutes les deux. Et alors, la mienne, ma petite, a dû dire à l'autre : « Viens avec moi. Il y a un vieux « qui a la main légère. Il t'arrangera ton « aile. » Et voilà qui est fait. Je suis curieux de voir si elle me restera fidèle, comme l'autre, ou si elle s'en ira quand son aile sera guérie. Et toi, Antonio, quoi de neuf?

— Rien. J'ai fait mon tour jusqu'aux manades. Et je rentre. Il y a longtemps que je n'ai pas vu Folco.

— Dis donc, Antonio ? Qu'est-ce que c'est cette histoire, tu sais ?... Crin-Blanc... le manadier qui fait des générosités et donne un cheval à un galopin qui prend tout pour argent comptant.... Tu devrais parler à Folco, Antonio. Le gars n'en mange plus, n'en dort plus.... Depuis que son cheval s'est sauvé. Son cheval!... Tu te rends compte !...

— Oui; il faudra que je parle au garçon, dit le vieux gardian. Parce que le manadier....

— Eh bien, qu'est-ce que tu allais dire ?

— Rien, bougonna Antonio. Le manadier, c'est le manadier, voilà tout. Nous ne pouvons plus nous entendre. Je suis de la vieille école, tu comprends.

— Toi, Antonio, tu penserais à quitter la manade?

— Oui. Pas de gaieté de cœur, va. Mais moi, j'aime les chevaux. Lui, le manadier,

ce n'est pas autre chose qu'un maquignon. Et je le lui ai dit.

— Et où te retireras-tu, Antonio ?

— J'ai écrit un mot à Giusèpe. Il me fera une place chez lui. Il a, je te l'ai dit, son petit mas dans la campagne d'Arles. Je l'aiderai à bêcher sa vigne. Et tous deux on pourra parler du bon vieux temps. Allez, au revoir, Eusébio.

— A bientôt, Antonio. »

S'aidant d'un des pieux de la barrière, que Crin-Blanc avait enfoncée pour reprendre sa liberté, le vieux gardian se remit péniblement en selle. Il s'éloigna au petit trot en direction du couchant. Il ne rencontra pas Folco. Le garçon rentra très tard ce soir-là. Son barquet une fois de plus l'avait entraîné jusqu'au fond du marais. Mais, ce soir, Folco avait scruté en vain du regard les pâturages gris.

La plaine était vide. Folco ne distingua même pas, dans le lointain qui s'empourpait, ce poudrolement doré du sable enveloppant

la longue tache blanche de la manade au galop.

Le vent était mort. Pas un frémissement n'agitait les roseaux ni les touffes grêles des buissons. L'orage menaçait.

C'était la saison fiévreuse, la saison des luttes sauvages, des combats sans merci où s'affrontent les étalons de la manade.

Antonio avait souvent parlé à Folco de ces tournois où se défient en champ clos les chevaux les plus fiers de la troupe.



« Le combat pour le titre... », avait dit Antonio.

Pour le titre de meneur. Le vainqueur est l'élu. C'est lui qui devient le chef, le maître incontesté, et qui imposera sa loi.

Le tonnerre commençait à gronder sourdement sur le marais, alors que Folco, encore loin de la cabane, poussait à la perche, sur le chemin du retour,

Il entendit, venant de très loin, les hennissements étouffés et les échos de cette lutte.

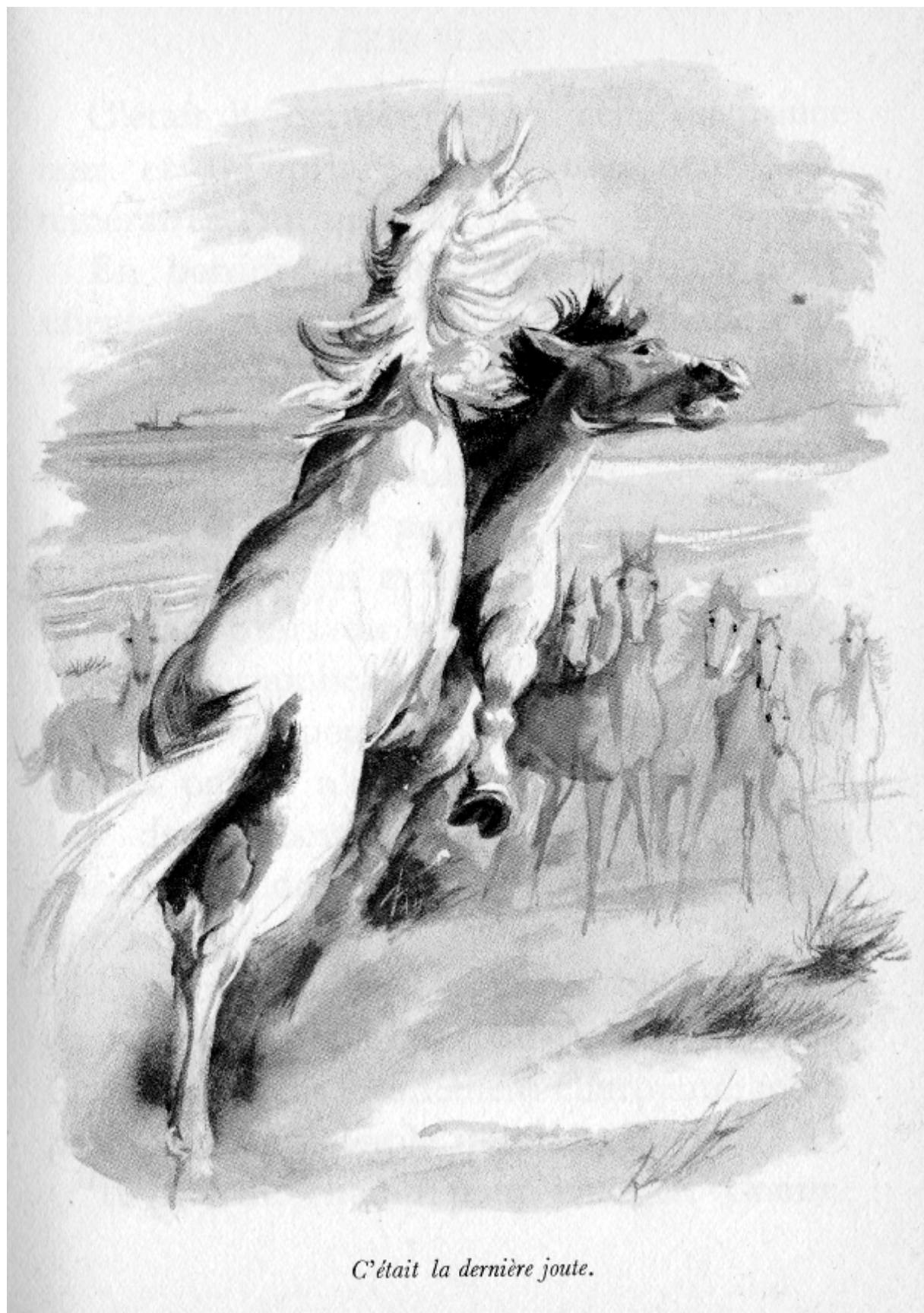
S'il avait pu assister à la scène, il aurait été fier de son ami Crin-Blanc.

« Un seigneur... », avait dit Antonio qui avait connu du premier coup d'œil que ce cheval au regard sombre avait le sang plus ardent que tous les autres.

Le combat durait depuis des heures. Crin-Blanc était venu rapidement à bout de chevaux plus âgés que lui. Ils avaient, en leur temps, commandé la manade. Ils savaient économiser leurs forces et leur

souffle. Et pour se battre ils usaient de ruses. Mais Crin-Blanc se donnait avec toute sa fougue. Il eut vite fait de se débarrasser de ces vétérans qui mordirent la poussière.

Le seul adversaire digne de Crin-Blanc était un jeune cheval à la crinière d'un noir de jais. Une étoile de crins noirs lui faisait comme un troisième œil au milieu du front. Noir, aussi, le cimier de crins qui lui pendait jusqu'aux yeux.



C'était la dernière joute.

C'était la dernière joute, celle du prince noir et du prince blanc, tous deux aussi téméraires l'un que l'autre.

En bordure d'une petite butte où poussaient de maigres buissons, la manade était rassemblée. Craintives, les juments se tenaient un peu à l'écart, grattant la terre de leurs sabots impatients. Seuls, en lice, face à face, les deux étalons se provoquaient.

Crin-Blanc qui avait déjà reçu un mauvais coup, au cours du combat précédent, était blessé. Sa jambe saignait. Il n'en était que plus enfiévré pour donner le dernier assaut.

Ces passes n'étaient encore que feintes. Les deux chevaux s'observaient, essayant une prise de dents en plein cuir, ou décochant une ruade.

Le prince noir et le prince blanc étaient de même taille. Mais l'adversaire de Crin-Blanc était plus lourdement charpenté, moins prompt, moins souple que lui.

Il prit du champ pour charger. Comme

dans les tournois, les deux étalons se précipitèrent à la rencontre l'un de l'autre en un furieux galop. Le choc fut terrible. Mêlant leurs hennissements, les deux chevaux, qui avaient ployé sur les genoux, se redressèrent, debout face à face, emmêlant leurs jambes et luttant corps à corps.

D'un coup de dents, Crin-Blanc déchira l'épaule du prince noir lui arrachant un hurlement de douleur. Le cheval s'abattit, terrassé par Crin-Blanc qui lui martelait l'échiné de ses sabots et l'écrasait sous son poitrail.

L'étalon au cimier noir se dégagea, rompit et, ramassé, s'élança de nouveau vers Crin-Blanc qui soutint l'assaut.

Et ce fut la mêlée dans le flot des crinières les sabots martelant le sol et volant tout à coup en l'air dans d'effrayantes ruades.

Crin-Blanc menait le jeu terrible. Il sautait à la gorge de son ennemi qui visiblement s'épuisait.

Il l'obligeait à reculer, la tête entre les genoux, crachant l'écume, à bout de souffle.

C'était la fin du combat. Vaincu, assommé par une dernière ruade de Crin-Blanc, le prince noi , touché en plein poitrail, roula au sol, se débattant pour ne pas être piétiné. Puis, il se releva. Acceptant sa défaite, il revint en traînant la jambe, vers le groupe des chevaux qui n'avaient pas bougé durant tout le combat.

La manade reconnaissait son chef.

La tête dressée vers le ciel, Crin-Blanc lança un hennissement sonore : son cri de victoire. Désormais, c'était lui le meneur.

Sans plus attendre, Crin-Blanc prit la tête de la troupe et se mit lentement en route vers le fleuve.

C'est à ce moment que le tonnerre commença de gronder sur le marais.

A cette heure, Folco allait arriver au mas dont la lampe était déjà allumée.

*

* *

Toute la nuit, l'averse écrasa le toit de chaume de la cabane. L'orage tournait au-dessus du marais.

Quelques heures avant le jour, la pluie cessa. Et quand le soleil reparut, les petits buissons qui baignaient dans la plaine d'eau, devant le mas, luisaient d'un joli vert lavé.

Folco était déjà debout depuis longtemps. Il avait mis un peu d'ordre dans la maison qui sentait bon le pain grillé devant les braises.

Le petiot qui s'éveillait, bâillait et s'étirait sous ses couvertures. Le chat demandait son lait. L'alouette du grand-père, dont la compagne une fois guérie s'était envolée, picorait des miettes sur le vieux coffre.

Folco rêva de Crin-Blanc, et c'est encore à son ami qu'il pensait dès son réveil. Cet ami l'aurait vite oublié, au milieu de ses

frères sauvages, au beau royaume des chevaux.

Soudain, le garçon dressa l'oreille. Il lui sembla entendre, dehors, des pas dans l'herbe. Les pas s'approchaient. Et Folco perçut distinctement la voix amie. Il aurait reconnu entre mille ce hennissement doux, un peu plaintif qui faisait trembler les lèvres de Crin-Blanc quand il acceptait une caresse.

Le cœur du garçon sautait dans sa poitrine. Une grande joie l'assaillait tout d'un coup.

C'était Crin-Blanc qui revenait !

Folco courut à la porte, l'ouvrit....

Dans l'embrasure qui s'emplit de soleil, s'encadra la magnifique silhouette blanche. Lentement Crin-Blanc releva la tête. Il était las. Une lueur changeante troublait son regard au fond des grands yeux sombres.

« C'est toi... », murmura Folco

Il prit dans ses bras la tête de son ami. Il la serra contre sa poitrine. Il était si ému que des larmes de joie lui montaient aux yeux.

Son petit frère s'approcha à son tour. Il se tenait à côté de Folco, le regard tourné vers son aîné.

« Il est revenu... et tout seul! » répétait Folco, les deux bras au cou de son cheval. Il a traversé tout le marais. Il a retrouvé le chemin de notre cabane.

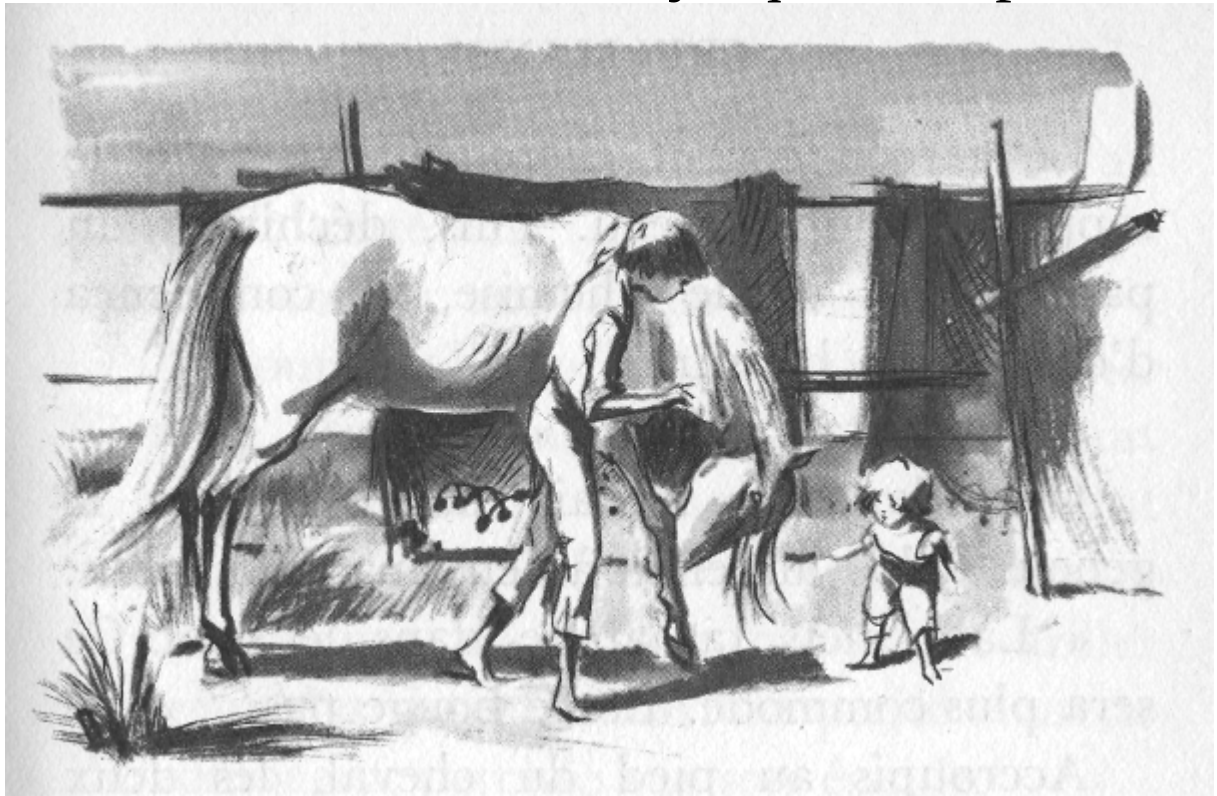
— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le grand-père de sa voix enrouée.

— C'est Crin-Blanc..., cria le petit. Crin-Blanc qui est revenu. Il est là. Viens le voir, grand-père !... »

Toute la maison était sens dessus dessous. Devant le feu, les rôties de pain brûlaient. Le chat se servait tout seul, lapant à même le pot à lait.

Devant la porte, Folco et son petit frère n'en finissaient plus de s'émerveiller. Ce n'est qu'au bout d'un moment, en voyant Crin-Blanc allonger le cou pour lécher sa jambe, que Folco s'aperçut que le cheval était blessé. Le sang suintait encore d'une longue

estafilade ouverte jusqu'au paturon.



« Vite, il faut le soigner. Tu t'es battu, Crin-Blanc.... Tu t'es battu avec les autres chevaux, et tu as été blessé. C'est pour cela que tu es revenu. Viens.... »

Crin-Blanc se laissa docilement conduire dans le petit enclos derrière la cabane. Cette fois, Folco ne prit même pas la peine de fermer la barrière.

Vite, il fallait panser la plaie.

Le garçon courut chercher un seau et le rapporta rempli d'eau. Puis, déchirant un pan

de sa vieille chemise, il commença d'éponger la blessure.

« Donne ta jambe !... »

Crin-Blanc se laissait faire. Il plia le genou. Folco lui tenait à deux mains le sabot.

« Là... mets ta jambe dans le seau. Ce sera plus commode. Et ne bouge pas.... »

Accroupis au pied du cheval, les deux enfants nettoyèrent délicatement la plaie. Elle était profonde, toute souillée de graviers et de terre que Crinc-Blanc avait fait voler à coups de sabot, pendant le combat.

« Là. Voilà qui est bien », dit Folco.

Il baigna encore longuement la jambe toute brûlante de fièvre. Puis, avec un torchon bien blanc que le petit frère était allé chercher dans le coffre, il enroula un pansement qu'il ligatura avec une ficelle.

Crin-Blanc fit entendre un hennissement joyeux.

« Tu vois, il est content..., dit Folco au petit. Et cette fois, il ne s'en ira plus. Je vais lui donner une bonne brassée de foin. »

Ce jour-là, Folco n'alla pas à la pêche. C'est le vieux grand-père qui, en geignant et en maudissant sa mauvaise jambe, voulut aller tendre ses filets. Il était heureux, le bonhomme, de la joie qui faisait briller les yeux des deux enfants. Sa petite alouette l'accompagna perchée sur son épaule.

Est-ce qu'on choisit ses amis? sans doute.... Celui de Folco était un grand cheval du marais de Camargue.

« Bonne journée, les petits.... Tu as tendu aux endroits que j'ai dit, Folco?...

— Oui, juste avant la grande mare.

— A ce soir.... »

Le barquet s'éloigna.

Folco ne devait jamais oublier cette merveilleuse journée et la semaine qui suivit.

Pour le tout petiot, c'était encore le conte magnifique qui se poursuivait.

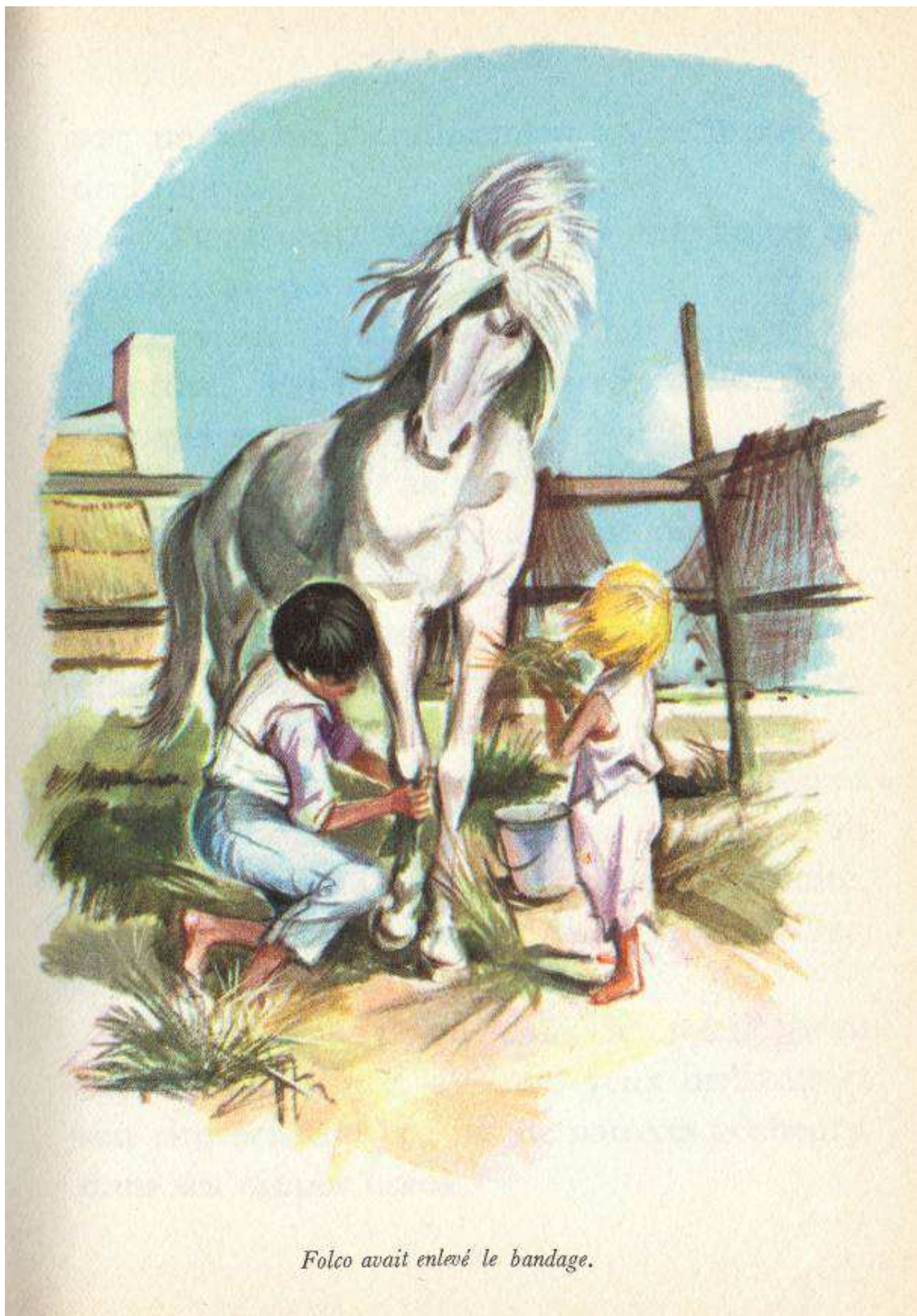
Folco était heureux. Le manadier lui avait fait cadeau du plus beau cheval de sa manade. Mais, surtout, Crin-Blanc s'était donné lui-même. Et il restait au mas par amitié.

Il accourait à la voix de Folco. Il venait manger dans sa main. Il l'aurait suivi jusque dans la maison. Il passait la tête, retenu par les épaules, dans l'étroite ouverture de la porte.

Maintenant Folco rêvait de monter son cheval, de se lancer avec lui dans de grandes randonnées. Mais il n'avait encore jamais osé l'enfourcher.

La blessure de la jambe une fois cicatrisée, Folco avait enlevé le bandage et attaché au jarret du cheval un bouquet de feuilles pour chasser les mouches.

Il y avait bientôt une semaine que Folco et Crin-Blanc vivaient les beaux jours de l'amitié, quand, un matin, Antonio passa au mas. Crin-Blanc, dans son enclos, répondit par un joyeux hennissement au salut sonore de Franqui.



Folco avait enlevé le bandage.

« Tu as vu, Antonio?... » cria Folco en courant au-devant de son ami.

Le vieux gardian rendit les rênes à sa monture. Par-dessus la barrière, les deux chevaux se frottaient le nez.

« Antonio... tu as vu Crin-Blanc....

— Non, justement, dit Antonio d'un air bougon. Non, je n'ai rien vu.... »

Il n'ajouta pas que ce n'était pas son affaire de voir ni de rapporter au manadier ce qu'il avait vu. D'abord un cheval de Camargue, un de ceux qui redoutent l'homme, obéir à un garçon comme s'ils avaient toujours vécu ensemble.... Ensuite, un petit sauvage, comme disait le manadier, que le bonheur avait comblé.

Car il était beau, dans le soleil, beau comme un prince, avec ses yeux brillants et son rire éclatant, ce fils de pauvres pêcheurs, dans ses nippes usées.

Le bonheur lui donnait fière mine.

Antonio descendit de cheval. Il resta un moment en compagnie d'Eusébio. Puis il

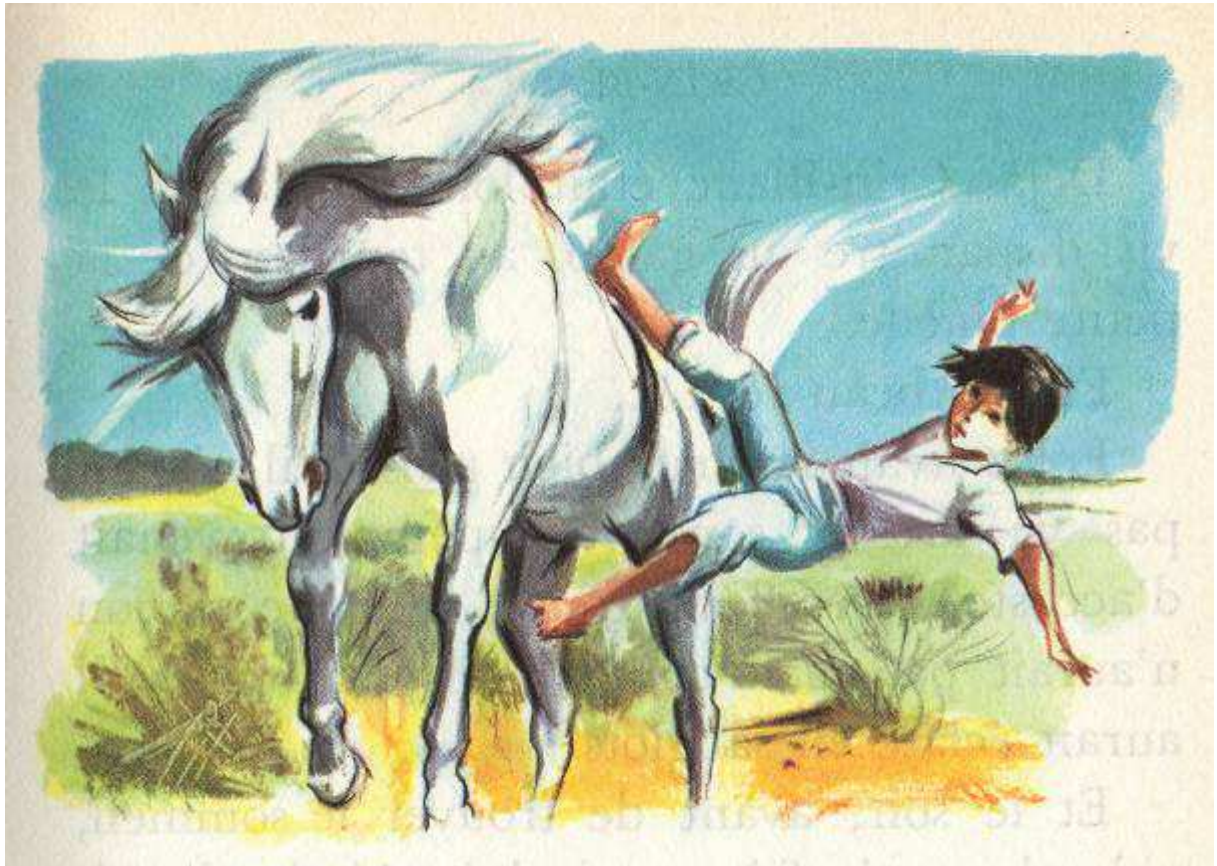
poursuivit sa tournée et s'éloigna en bordure du marais.

C'est ce soir-là que Folco décida de tenter ce qu'il n'avait pas osé jusque-là : enfourcher Crin-Blanc et se lancer avec lui dans une grande course.

Il choisit un moment où il était seul dans l'enclos avec son cheval. Alors, il lui parla doucement, le flatta du plat de la main tout le long des reins.

Folco n'avait pas de bride. Une corde ferait l'affaire. Crin-Blanc un peu ombrageux résista d'abord, puis céda et se laissa passer la corde autour des naseaux.

Debout contre l'épaule de son cheval, saisissant la crinière à deux mains, Folco prit son élan, s'enleva, retomba en se faisant aussi léger qu'il pouvait, sur les reins de sa monture.



Surpris, Crin-Blanc se cabra d'un seul coup et fit un écart. Il n'entendait plus la voix de son ami. C'était un cheval sauvage dont le sang s'affolait parce qu'on essayait de le monter.

Folco eut beau serrer les genoux, se cramponner à la crinière, Crin-Blanc en deux brusques sauts de mouton, se débarrassa de son cavalier et l'envoya rouler à terre.

Folco se retrouva la face dans la poussière et tout meurtri. Il se releva.

Déjà, Crin-Blanc était loin. Le garçon le vit disparaître au galop, au tournant de la petite pinède.

Fini le beau rêve !...

Folco avait le cœur bien gros. S'il n'avait pas vu arriver son grand-père qui venait d'accoster avec le barquet, le jeune garçon n'aurait pas eu le courage de se contenir. Il aurait éclaté en sanglots.

Et le soir, avant de trouver le sommeil, près du petit frère qui, lui, s'était depuis longtemps endormi, Folco se répétait tout bas :

« Il était mon ami. Il a cru que j'allais lui faire du mal.... Il est parti et c'est ma faute.. »



CHAPITRE VIII

CRIN-BLANC A DISPARU

DEUX longues semaines passèrent sans que Folco eût la chance de rencontrer Crin-Blanc.

Pourtant, chaque jour, le garçon partait sur sa barque et explorait le marais.

Il abordait aux terrains de parcours de la manade. Mais il était difficile d'arriver à

bonne distance de la troupe des chevaux sauvages.

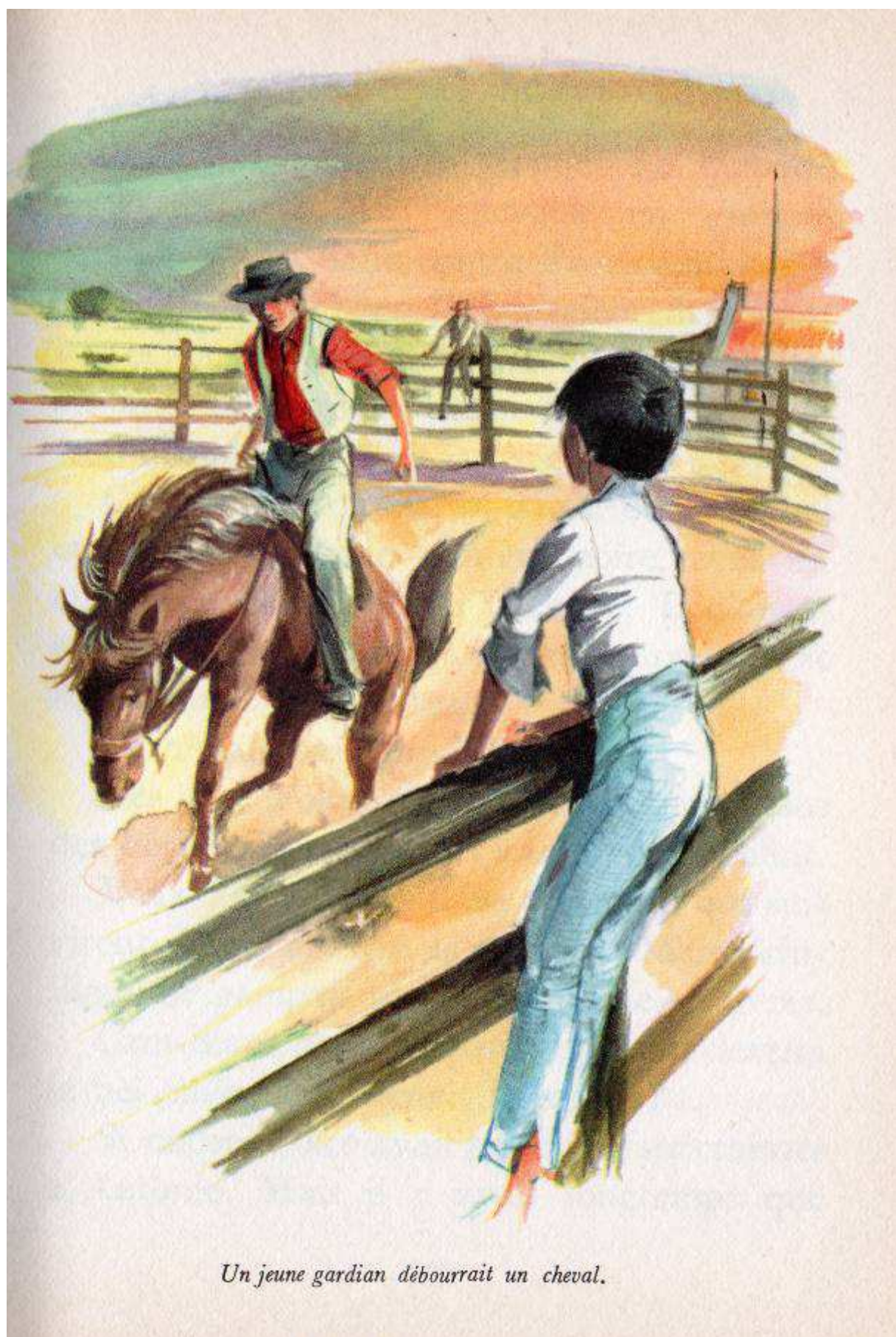
Un soir, pourtant, après avoir passé la grande mare, Folco, en longeant la berge découverte, aperçut au loin un groupe de chevaux, à contre-jour. Il amarra son bateau et sauta sur la rive. Puis en rampant dans la prairie et s'aplatissant derrière les touffes de salicornes, il commença son approche.

Pas un buisson qui lui permît de se cacher. Heureusement pour Folco, la plaine était coupée par une roubine, un fossé à sec envahi par les herbes. Le garçon s'y laissa glisser et suivit ce fossé.

Le soleil dorait les robes claires des chevaux. Soudain, ils s'enlevèrent pour un petit temps de galop et se rapprochèrent.

Crin-Blanc aurait dû galoper à la tête de son clan. Folco, qui l'aurait distingué même de très loin, ne reconnut pas la fière silhouette de son ami. .

Bien caché au creux de la roubine, Folco



Un jeune gardian débourrait un cheval.

observa longuement la troupe. La manade était inquiète. Les chevaux en groupe, presque serrés flanc contre flanc, semblaient pressentir un danger. Ils paissaient, arrachant ici et là une touffe d'herbe. Mais on les sentait impatients, prêts à s'enfuir à la moindre alerte.

Celui qui montait la garde était un bel étalon à l'opulente crinière noire, avec un cimier de crins couleur d'ébène. Il demeurerait immobile sur ses jarrets nerveux, portant la tête haut dans le vent.

Ce n'était pas Crin-Blanc.

Dès que Folco montra la tête au-dessus des herbes, la troupe des camargues s'enfuit.

Deux fois encore, dans les jours qui suivirent, Folco aperçut la manade. Mais Crin-Blanc ne galopait pas au milieu de ses frères.

Crin-Blanc avait disparu. Qu'était devenu le bel étalon qui menait la troupe?...

Si encore Folco avait pu confier ses craintes à Antonio. Mais il y avait longtemps

que le vieux gardian n'était pas passé au mas.

Folco se forgeait mille idées toutes plus folles les unes que les autres. Et une surtout qu'il voulait chasser à tout prix : si les gardians avaient capturé Crin-Blanc....

Enfin, n'y tenant plus, Folco, un soir, au lieu de pousser comme d'habitude du côté des grandes terres, dirigea son barquet vers les levées. Là, derrière les pinèdes, le manadier avait sa maison, son écurie et son parc à chevaux.

Dans l'enclos, un jeune gardian débourrait un cheval. L'étalon indompté opposait une résistance furieuse, pointant, essayant d'arracher les rênes des mains de son cavalier, et ruant.... Le gardian, la chemise trempée de sueur, faillit à maintes reprises être vidé de sa selle. Enfin, il réussit à maîtriser sa monture, la mit en rond autour de l'enclos, la poussant en plein galop pour la détendre. Puis, il sauta à terre et s'approcha de la barrière.

« Ah! c'est toi, Folco.... Tu viens voir notre vieil Antonio. Il a traversé une mauvaise passe, Antonio. Il s'en remet tout juste. Viens, mon gars, je vais te conduire. »

Folco suivit le gardian.

Il trouva son vieil ami étendu sur un Ht de sangle. Il avait les traits tirés et le regard fiévreux.

« Salut, petit... je t'attendais. Ah! vois-tu, ce sera bientôt fini, pour moi, les chevaux.... Assieds-toi.... »

Folco s'approcha du lit.

« Je me refais doucement, dit le vieux gardian. J'ai pris les mauvaises fièvres. Mais parlons de toi. Regarde-moi un peu.... Je te trouve une fichue mine. Qu'as-tu ? Il n'est rien arrivé chez toi?

— Non », dit Folco.

Antonio passa sa longue main sèche dans la toison en broussaille de Folco.

« Parle, mon gars.... Qu'est-ce qui te tourmente?..

Crin-Blanc..., murmura Folco. Crin-Blanc a disparu. »

Et le garçon confia ses craintes au vieux gardian qui l'écoutait en hochant la tête. Il lui dit qu'il avait exploré tout le marais et rencontré plusieurs fois la manade qui avait perdu son chef.

« Je devine à quoi tu as pensé, dit Antonio. Durant les deux semaines que j'ai passées cloué sur ma paillasse, le mana-dier a fait capturer deux ou trois jeunes chevaux. Mais Crin-Blanc n'a pas été pris. Je le saurais. On en aurait parlé, entre gardians.

Tu en es sûr, Antonio?

— Ça, mon gars, on n'est jamais sûr de rien.

— Tu vois bien, Antonio! Si le manadier a fait capturer Crin-Blanc.... S'il l'a vendu....

Tout est possible. Mais franchement, je ne le pense pas. Mon idée, vois-tu, c'est



que ton Crin-Blanc a le sang fou. Tout cela vient de ce qu'il a été cruellement châtié quand il n'était encore qu'un poulain. Alors, il provoque les autres chevaux. Il se bât.... Et puis, il s'en va ronger son frein, tout seul. Il ne peut supporter la compagnie des autres. Il fait une fugue. Il court le vent, comme on dit. »

Folco écoutait parler le vieux gardian.

« C'est mon idée, petit. Je la donne pour ce qu'elle vaut. Crois-moi, ton Crin-Blanc

n'est pas perdu. Et s'il se cache, il retrouvera bientôt sa manade. »

Mais Folco n'était pas convaincu. Il craignait toujours qu'il ne soit arrivé malheur à Crin-Blanc.

« Écoute, dit Antonio. J'ai une proposition à te faire. Cela te changera les idées.... A 1-a fin de la semaine, je serai sur pied, et je t'emmène à Arles.

— A Arles, Antonio!...

— Mais oui, mon gars. Eusébio sera d'accord, j'en fais mon affaire. Ce sera la fête là-bas. Tu n'es jamais sorti de ton marais. Tu verras la ville, les arènes, les courses, les taureaux.... Allez, c'est entendu. Dimanche, je passe au mas, et je t'enlève. Tu es content...?

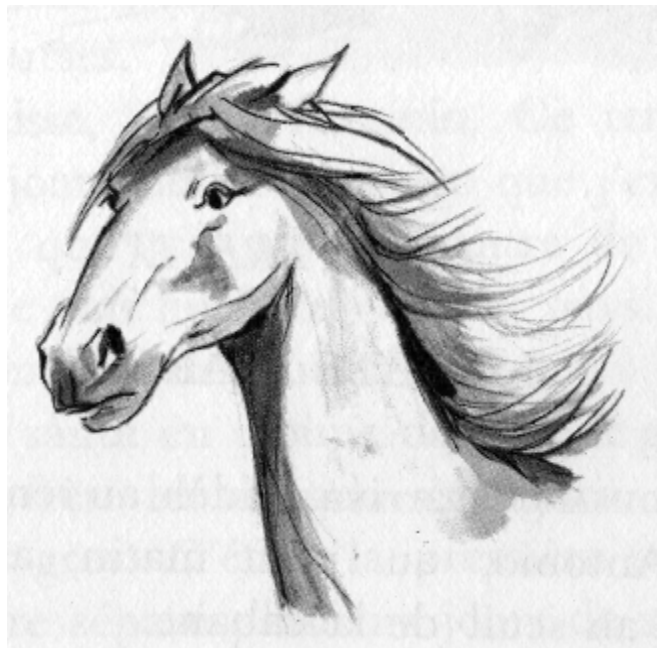
— Oh! oui, Antonio.

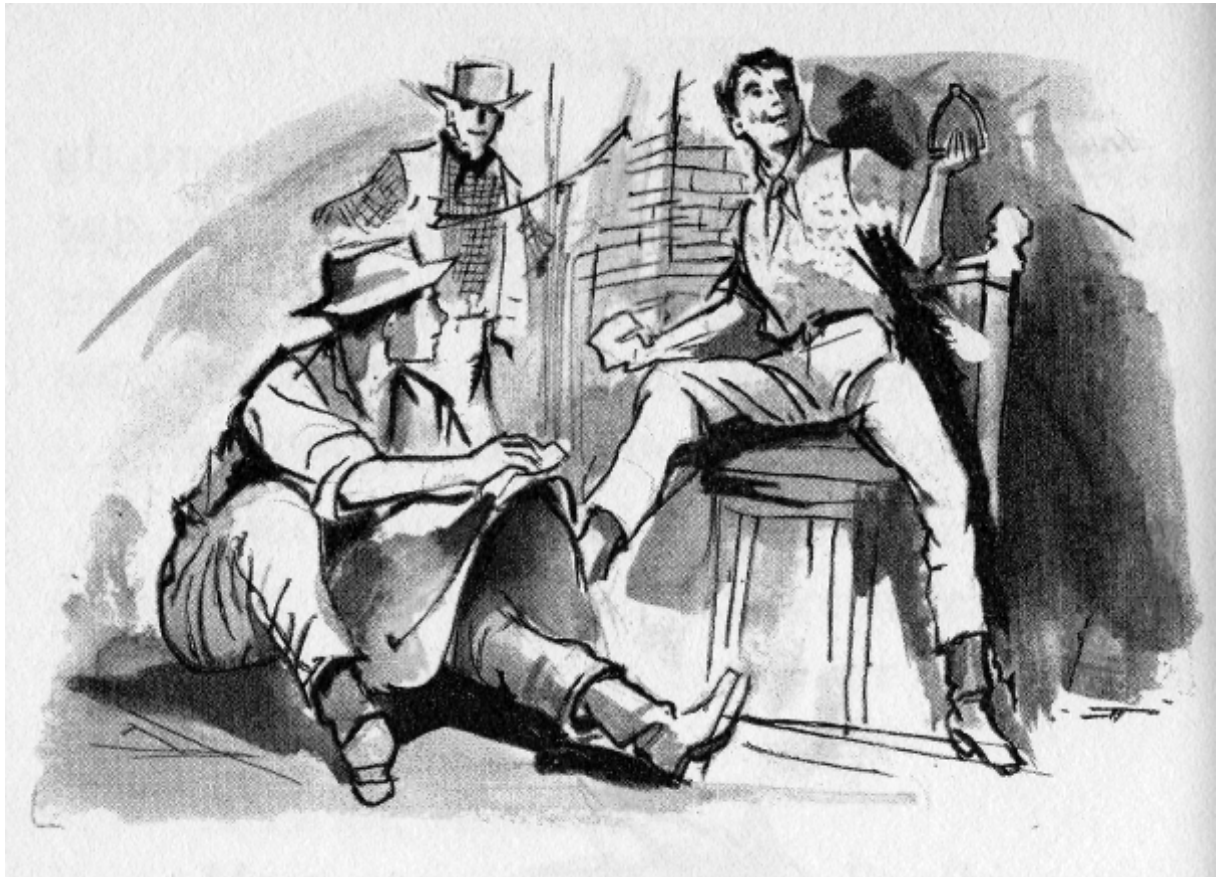
— Te fais plus de souci. Promis?...

— Promis, Antonio.

— Quel drôle de petit gars tu fais!... Allez, à dimanche. Tiens-toi prêt. »

En revenant vers la cabane au bord du marais, ce n'était pas à la fête d'Arles que rêvait Folco. Non.... Toutes ses pensées allaient à Crin-Blanc, à cet ami ombrageux qu'il craignait d'avoir perdu à jamais.





CHAPITRE IX

LA FÊTE A ARLES

LE DIMANCHE arriva. Fidèle au rendez-vous, Antonio, au petit matin, arrêta son cheval au seuil de la cabane.

« On ne va pas courir la poste, dit le gardian. On fera de courtes étapes. D'abord, il faut ménager Franqui.

— Et tu t'arrêteras en route chez les amis, conclut le grand-père.

— Comme de juste, Eusébio.

— Moi, je ne remonterai plus jamais à Arles, soupira le vieux pêcheur. Tu te rappelles, Antonio, la dernière fois que nous y sommes allés ensemble?

— Tu penses !...

— Tu ne craignais personne dans les jeux et les courses.

— Laisse, coup[^] Antonio. Ce temps est loin. Aujourd'hui, c'est Folco que j'emmène. Tu sais que ton gars est entre de bonnes mains. Je vais lui faire voir du pays.

— Bonne route, Antonio. »

Folco sauta en croupe derrière le gardian. Le petit frère les regarda s'éloigner. Il avait le cœur gros. C'était la première fois qu'il allait être séparé plusieurs jours de son aîné qui s'en allait au bout du monde.

Comme Antonio l'avait projeté, ils chevauchaient par brèves étapes. Le soir, ils

trouvaient le gîte et le couvert chez les manadiers. Tous connaissaient Antonio.

Les gardians qui devaient aussi se rendre à Arles étaient en pleins préparatifs pour la grande parade des fêtes. On faisait reluire les cuirs des harnachements. On astiquait les mors, les gourmettes. Les étriers et les éperons étincelaient comme de l'argent.

Il fallait faire aussi une visite aux écuries. Tous ces cavaliers étaient fiers de leurs montures. Antonio donnait son avis en connaisseur.

Le lendemain, on reprenait la piste à travers les pinèdes clairsemées. De loin, on apercevait parfois la masse noire des taureaux aux cornes effilées. On parcourait de vastes prairies où ne poussait qu'une maigre végétation d'enganes.

Franqui portait allègrement son cavalier et Folco qui, en croupe, jambes pendantes, devisait avec son vieil ami.

« Je n'ai pas prévenu Giusèpe, dit

Antonio. Je veux lui faire la surprise. »

Giusèpe habitait une maisonnette basse dans la campagne d'Arles, sur la pente d'un coteau pierreux. De loin, Antonio la désigna du doigt à Folco? Les murs blancs, passés à la chaux, se détachaient parmi la verdure argentée des oliviers.

Giusèpe, voyant ces cavaliers gravir l'étroit sentier, s'avança pour les recevoir sur la terrasse bordée d'un mur de pierres sèches.

« Quelle surprise, Antonio!... Et ce petit là? Un élève, sans doute.... Un que tu dresses pour les chevaux ?... »

Folco n'allait plus entendre parler d'autre chose que de chevaux, durant les jours qu'il passa dans cette maisonnette où deux vieux gardians échangeaient leurs souvenirs.

« Nous aurons une belle fête, cette année, Antonio, affirma Giusèpe. Après une petite sieste, nous descendrons en ville. Mais il faut d'abord panser ton cheval. Allez, Folco, mène Franqui à l'écurie. »

Franqui lança un hennissement joyeux. Aussitôt la voix d'un autre cheval répondit derrière la porte.

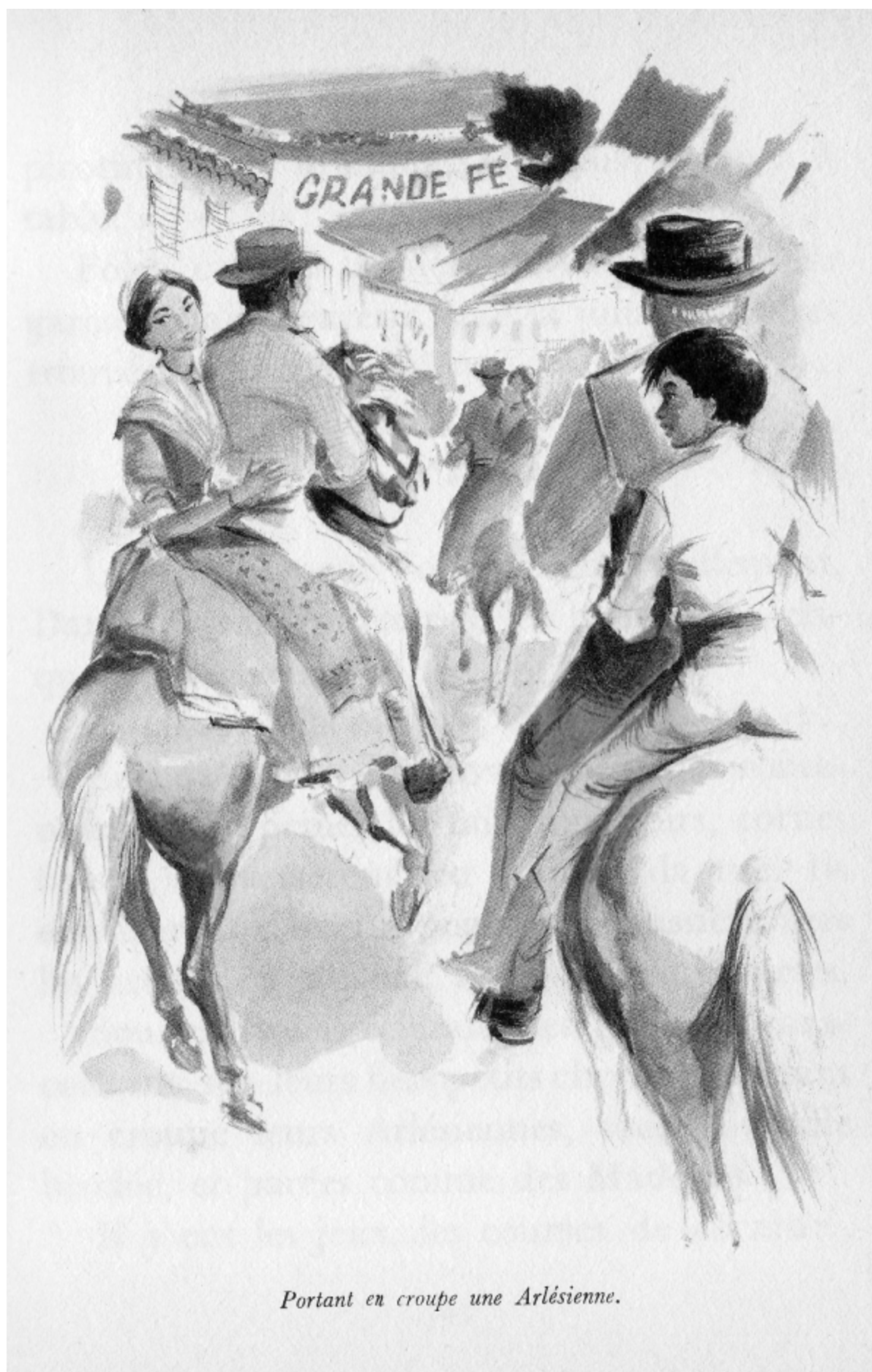
« C'est Rita, dit Giusèpe.... Oui, ma jument. Les bohémiens l'avaient volée. Ils ne pouvaient pas se douter que cette petite maison devant laquelle passe la route était celle de l'ancien maître de la jument. Je l'ai vue. Je n'en croyais pas mes yeux. C'était Rita. J'ai crié....

— Et à ta voix, elle t'a reconnu... dit Antonio.

— J'aurais voulu que tu voies ça.... Elle aurait brisé les brancards et ses traits. Imagine-toi qu'ils l'avaient attelée!...

— Tu la leur as reprise?

— Il y a eu tout de suite un attroupement, dit Giusèpe. Oh! je n'ai pas fait d'histoires! J'avais retrouvé Rita, tu comprends.... Alors, j'ai dit à ces malpropres, à ces voleurs de chevaux, d'aller se faire pendre ailleurs. Ils n'ont pas demandé leur reste. Allez, un



Portant en croupe une Arlésienne.

picotin pour Franqui, et nous passons à table. »

Folco caressa la mère de Crin-Blanc. Le garçon était heureux que la jument ait retrouvé son ancien maître.

*

**

La fête fut pour Folco un émerveillement. Dans les rues pavoisées, les banderoles claquaient au vent.

« Place.... Place!... »

Encadrés par des cavaliers qui les contenaient avec peine, les taureaux noirs, cornes basses, traversèrent en trombe la rue. Ils disparurent dans un nuage de poussière vers les arènes où allaient se donner les courses.

Sous un soleil éclatant, les gardians caracolèrent sur leurs fiers petits chevaux, portant en croupe leurs Arlésiennes, sous la coiffe brodée, et parées comme des Madones.

Il y eut les jeux, les courses de cocarde .

Folco, le petit pêcheur des marais de Camargue, était ébloui par ce spectacle, cette foule joyeuse, ces farandoles endiablées, ces musiques qui faisaient éclater leurs cuivres... et surtout par les étonnantes prouesses des cavaliers.

« Pour que la fête soit complète, Antonio, dit Giusèpe, après dîner, nous conduirons ton gars au cirque. »

Il avait dressé son chapiteau sur la grande place. Le soir, après les jeux, les chars avaient défilé par les rues, pour la parade.

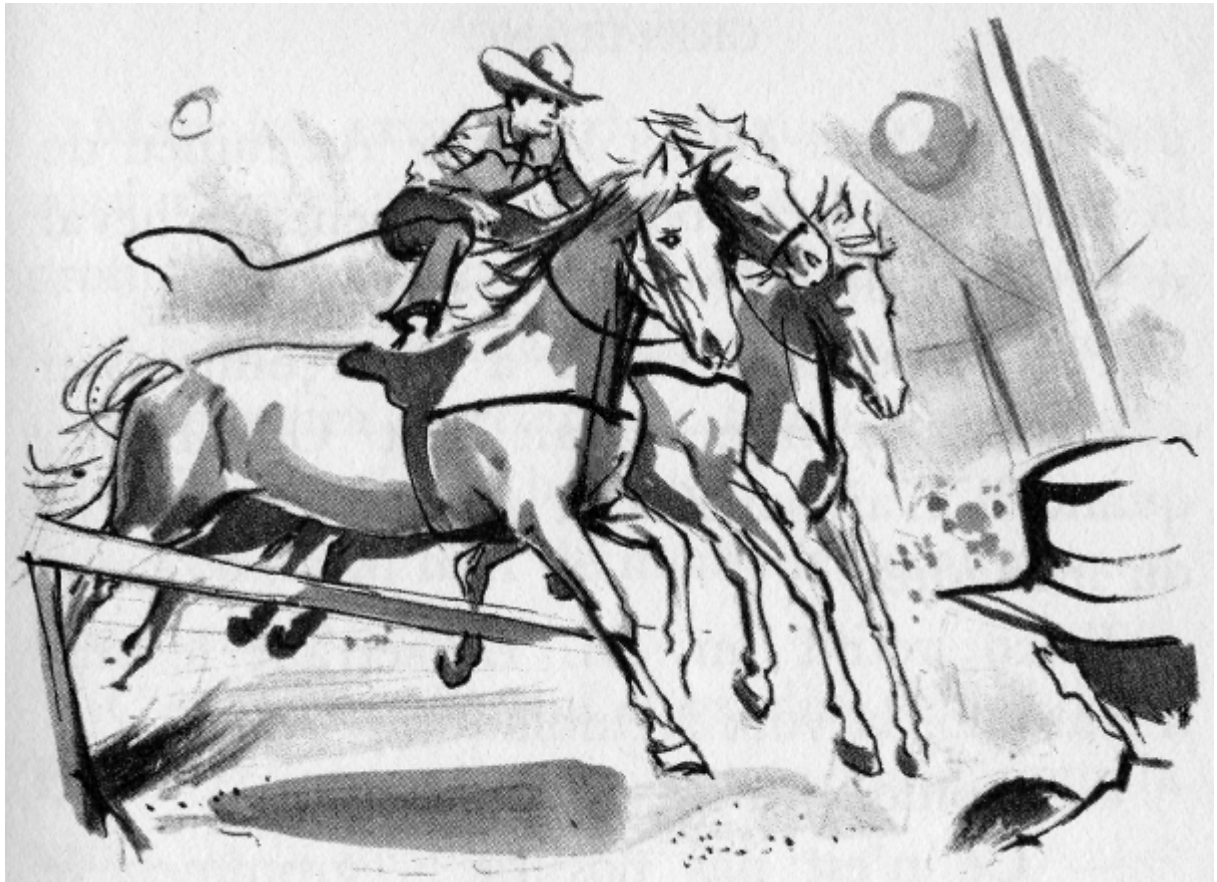
Folco n'avait jamais vu de cirque.

Tout en haut, aux derniers rangs des gradins, assis entre Antonio et Giusèpe, il regarda de tous ses yeux l'éblouissante féerie qui se déroulait sur la piste inondée de lumière.

Les clowns, les éléphants, les acrobates, les jongleurs....

Enfin, les chevaux!...

Un cavalier vêtu comme un prince, fit



des exercices de haute école. Il montait un immense cheval noir, bien plus grand que tous ceux que Folco avait vus dans les manades.

Puis ce furent des jeux de cowboys. Vêtus de cuir, bottés jusqu'au ventre, et sous leur large chapeau de feutre, ils déboulèrent au galop, lancés à la poursuite d'un magnifique étalon enveloppé dans sa crinière blanche.

Nu, dans sa robe d'un blanc de neige, c'était un cheval sauvage qui échappait à ses

poursuivants et évitait le lasso. Au milieu de la piste où les cowboys le cernaient, le cheval se dressa tout debout, prêt à combattre.

Prêt à combattre et à désarçonner son adversaire, comme avait fait Crin-Blanc, quand il avait sauté à la gorge de la jument du manadier.

Folco retint un cri. Et serrant le bras d'Antonio, la voix tremblante :

« Antonio... tu as vu !...

— Ce n'est pas possible !.. grommela le vieux gardian qui, lui aussi, avait été frappé par l'étrange ressemblance.

— Antonio... c'est lui! C'est Crin-Blanc!... - Mais non, mon petit... mais non. »

Sur la piste se poursuivait le jeu de la capture.

Le lasso siffla une dernière fois. Les deux jambes de devant liées ensemble, le magnifique cheval blanc s'abattit.

« Ils vont se faire assommer!... » gronda Giusèpe.

Mais les cavaliers du cirque savaient eux aussi manier les chevaux. Ils débarrassèrent promptement l'étalon de ses liens. Il se releva d'un bond. Pétaradant, faisant voler la sciure, il s'engouffra derrière la tenture rouge qui fermait l'entrée de la piste.

« J'en aurai tout de même le cœur net... », bougonna Antonio.

C'était l'entracte. Les gradins se vidaient. Folco et ses amis suivirent la foule, pour la visite de la ménagerie.

Les stalles des chevaux étaient tout au fond de la tente où les cages s'alignaient.

« Suivez-moi... », dit Antonio.

Derrière le grand cheval couleur d'ébène, on apercevait la silhouette blanche de l'étalon qui commençait à se calmer.

Le cœur battant, Folco s'approcha.

Ce n'était pas Crin-Blanc.

Tout joyeux, le garçon allait le dire à Antonio quand il vit son ami, le regard soucieux. Antonio ne quittait pas des yeux

un groupe de trois hommes qui discutaient à quelques pas de la stalle du cheval à crinière blanche.

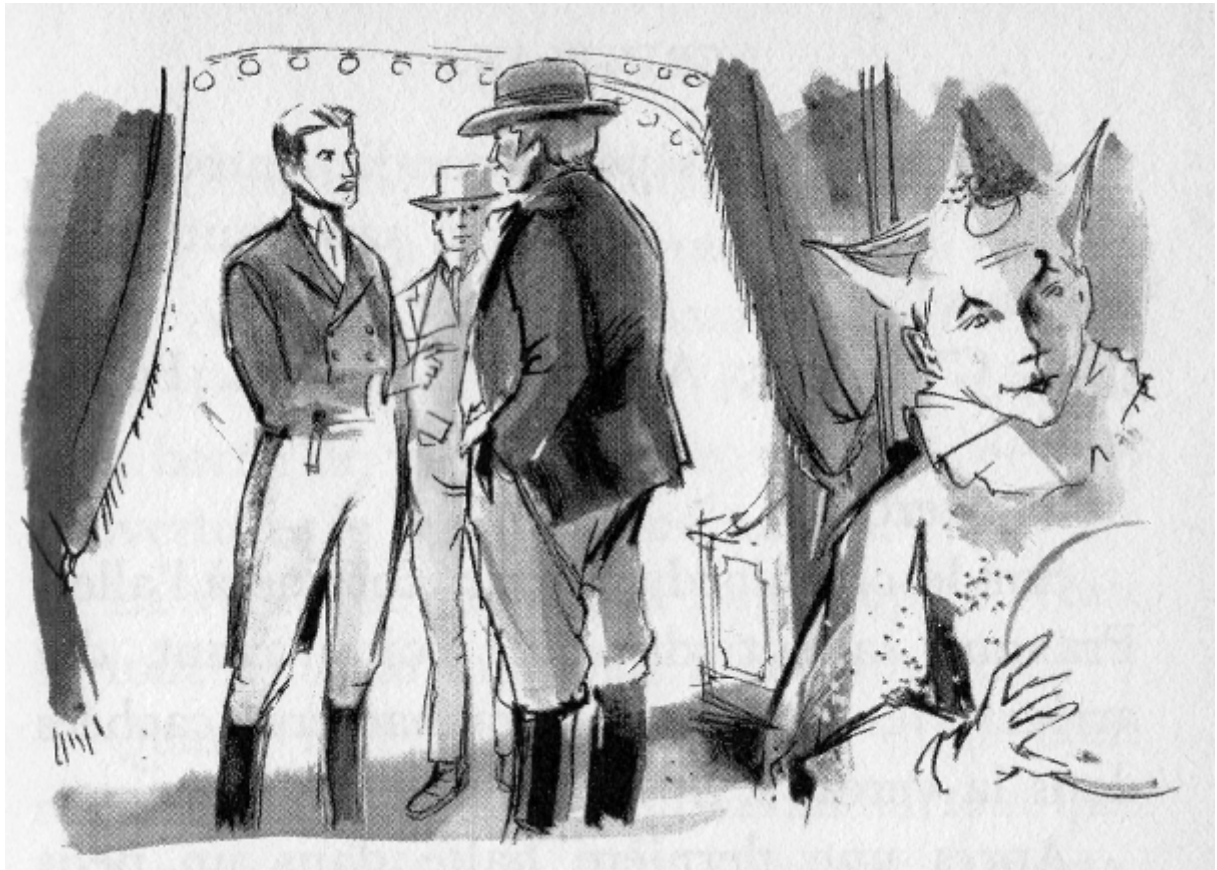
L'un d'eux, botté de cuir fauve, une cravache à la main, était le directeur du cirque. Folco reconnut aussitôt les- deux autres. C'étaient le manadier et le jeune gardian qui débourrait un cheval quand Folco avait rendu visite à Antonio.

« Quelle affaire peuvent-ils bien parler ? murmura Antonio. Est-ce qu'on va vendre maintenant nos camargues pour les cirques?... »

Le directeur et le manadier discutaient âprement. Ils faisaient de grands gestes. Le manadier prenait son gardian à témoin. De la main, il désignait dans sa stalle le cheval qui ressemblait à Crin-Blanc.

« Tout cela ne me dit rien de bon... », grommela Antonio entre ses dents.

Mais Folco ne prit pas garde à la mauvaise humeur de son ami. Il avait du baume au



cœur. Crin-Blanc courait toujours libre à travers les marais de Camargue. Un jour, bientôt, l'étalon et le garçon se retrouveraient de nouveau. Cette fois, ils ne se sépareraient plus.

Folco et Antonio demeurèrent deux jours encore dans la maisonnette de Giusèpe. Puis il fallut songer au départ.

« Quand tu seras décidé à te séparer de ton manadier, dit Giusèpe, tu sais que ma maison t'attend.

— Merci, Giusèpe, répondit Antonio. Je ne dis pas non.... Mais tu sais, quitter les chevaux!...

— C'est dur, Antonio. Je sais.... Bonne route !

— Merci. »

Sur le chemin du retour, comme à l'aller, Franqui saluait du plus loin, avant d'y arriver, les écuries des manadiers, cachées dans la verdure.

Après une dernière halte dans un petit mas près du Rhône, et toute une matinée de chevauchée, Folco reconnut les grandes terres, les vieilles roubines presque à sec et les dunes chargées de broussailles.

Franqui savait lui aussi qu'il revenait chez lui. Il salua d'un hennissement sonore une manade qui galopait dans le lointain. C'était peut-être celle de Crin-Blanc!...

Enfin, le soir, les deux cavaliers arrivèrent à la cabane au toit de roseaux. Sur le seuil de la porte, Eusébio et le

petit frère firent de grands gestes de bras.

« Il en aura à vous raconter..., dit en riant Antonio. Je vais passer la nuit chez vous. Franqui est fourbu. Folco, tu mettras une botte de paille dans un coin. Avec une couverture, je serai comme un roi. »

La veillée se prolongea longtemps. C'était surtout Antonio qui avait à en raconter.

Quant à Folco, maintenant qu'il était revenu dans son marais, il savait surtout que le barquet était à la chaîne devant la porte. Et demain, pas plus tard que demain, le garçon reprendrait sa perche. Il partirait à la recherche de Crin-Blanc qui avait peut-être retrouvé sa manade.



CHAPITRE X

LE MAITRE DES CHEVAUX

QUELQUES jours plus tard, les gardians étaient réunis autour de la table du manadier. Le dîner prenait fin. Ce soir-là, Antonio allait avoir l'explication qu'il cherchait depuis la soirée au cirque.

Le vieux gardian apprit ce qui faisait

l'objet de la discussion entre le manadier et le directeur de la troupe.

Antonio s'était bien douté qu'il s'agissait d'un marchandage.

Le manadier et l'homme du cirque étaient donc tombés d'accord.

« Il veut que je lui vende un Camargue indompté..., dit le manadier. Je n'ai rien contre, puisqu'il y met le prix. »

Antonio pensa à part lui que, tout compte fait, les chevaux n'étaient pas malheureux dans les cirques, qu'ils étaient bien pansés, étrillés jusqu'au cuir....

« Pas vrai. Antonio?

— Pour sûr, patron....

— Notre homme veut un cheval plein de feu. Il a envie de corser son numéro de capture au lasso. Il n'a pas pensé à la casse !... Il prend nos chevaux de Camargue pour des mulets! Il va voir.... »

Le manadier éclata de rire.

« J'ai mon affaire, dit-il. Vous devinez,

les gars! Non?... Et toi, Antonio?... Tu ne vois pas ! Eh bien, je vais vous le dire. »

Le manadier prit son temps. Il bourra sa pipe, l'alluma et en tira une longue bouffée. Puis, toujours avec son mauvais rire :

« Oui.... Je vous prie de croire que l'homme du cirque sera servi. Le cheval que je lui réserve, il pourra toujours l'enfarger avant de le présenter en piste.... Ah ! monsieur veut un cheval de feu ! »

Cette fois, Antonio et les gardians avaient deviné l'intention de leur maître.

« Qu'est-ce que vous avez à baisser le nez dans vos assiettes ? Ah ! tu as quelque chose à dire, Antonio ?... non ?... Alors, écoutez-moi bien. Le cheval que je destine à ce client, c'est la sale bête qui m'a fait vider les étriers... le grand blanc !

— Faudra-t-il encore le prendre?... laissa échapper un des gardians.

— On en viendra à bout, répliqua durement le manadier.

On en a maîtrisé de plus mauvais. »

Autour de la table, les hommes se taisaient.

Un peu tremblante, la voix d'Antonio s'éleva :

« Je pense aussi, dit-il, qu'en s'acharnant on viendra à bout du cheval. Mais il y a le gosse... Folco....

— Ah ! ton petit sauvage ! ricana le manadier. Qu'est-ce qu'il a à faire là-dedans?

— Ce cheval est à lui, patron.... Vous le lui avez donné.

— Donné!... s'exclama le manadier. Ma parole, tu es fou, Antonio. Donné!... Sous le coup de la colère j'ai lancé une parole en l'air. Mais même le gosse, tu entends, même le gosse ne l'a sûrement pas prise au sérieux.

— Vous ne connaissez pas Folco..., fit observer le vieux gardian. Pour lui, son Crin-Blanc....

— Ah ! il l'appelle Crin-Blanc, coupa le manadier.

— Oui. Crin-Blanc, c'est son cheval.... Quand vous avez envoyé l'étalon à tous les diables, vous le lui avez donné, au petit gars.

— Assez ! Qui est-ce qui commande ici ?

— Ecoutez-moi, dit Antonio. C'est sérieux, patron. Vous n'êtes pas un mauvais homme....

— Assez, Antonio ! J'ai dit. Dès demain on se met en campagne. Tout le monde à cheval au petit matin. Allez. Bonne nuit ! »

Le manadier se leva de table et sortit en claquant la porte. Restés seuls, les hommes se regardèrent sans mot dire.

La mort dans l'âme, Antonio prit le chemin des écuries. Il avait sa place dans la paille à côté de Franqui. Il s'étendit près de son cheval. Ce vieux compagnon allongea le cou et tendit le museau vers la main qui lui donnait chaque soir une caresse.

« Mon pauvre Franqui, nous sommes tous deux bons pour la retraite. »

Antonio pensait à la grande peine qui attendait son ami Folco. Il la partageait. Il enrageait d'être vieux, de ne pas avoir eu le courage de tenir tête au manadier et de parler haut.

Depuis son voyage en Arles, sa mauvaise jambe le faisait de nouveau cruellement souffrir. Il n'était plus remonté à cheval depuis cette longue randonnée.

A quelques pas de lui, le jeune gardian qui couchait dans un coin, sur un lit de sangle, dormait à poings fermés.

Les heures passèrent.

Étendu dans sa paille, les yeux fixés vers le carreau de la lucarne où la lune mettait une tache jaune, Antonio remuait dans sa tête mille pensées et remâchait sa colère.

« Je ne serai jamais capable de me mettre tout seul en selle... », pensa-t-il.

Car il venait de décider de galoper jusqu'à la cabane des pêcheurs et de prévenir Folco.



« Non, jamais je n'y arriverai.... Avec cette jambe qui est comme du plomb \ »

Pour seller Franqui, cela allait encore.

« Allons, ne te gonfle pas... », murmura le vieux gardian à l'oreille de son cheval, en serrant les sangles.

Antonio fit tomber le licol. Puis il passa le mors à Franqui.

Le plus dur était de se hisser jusqu'à la selle.

« Je n'ai plus de bras ! grommela le vieux

gardian. Une chiffre!... »

Il retomba lourdement sur le sol.

Impatient, Franqui, en se secouant, donna des sabots dans les bat-flanc.

« Qu'est-ce qu'il y a?... Ils vont encore se battre / » grogna le jeune gardian à demi endormi.

Il se frotta les yeux, prêt à se lever et à intervenir pour empêcher une bataille entre les chevaux.

« Ah / c'est toi, Antonio / Qu'est-ce qui te prend d'aller courir le vent?

— C'est mon affaire....

— Que tu dis, vieux ! Allons. Ce n'est pas toi qui commandes ici. Tu le sais bien. Le manadier....

— Une brute ! coupa Antonio. Ah ! je m'en veux, tiens. Ce soir, je l'avais belle pour lui dire ses quatre vérités. Mais il ne perd rien pour attendre.

— Tu te ronges les sangs pour rien, Antonio. Tiens-toi tranquille, cela vaut mieux.

— Non!

— Tu sais bien que tu ne seras pas le plus fort. Quand le manadier s'est mis quelque chose dans la tête, tu ne l'as jamais vu en démordre. Alors?...

— Écoute, dit Antonio.

— Qu'est-ce que tu voudrais faire, vieux?...

— Prévenir le gosse.

— Pour ce que cela changera!...

— Peut-être rien.

— Alors! dit le jeune gardian. Recouche-toi et tiens-toi tranquille.

— Quelle heure peut-il être? demanda Antonio.

— Le jour ne va pas tarder à se lever. La lune est basse. »

Antonio se taisait. Il fallait prendre une décision.

Rien, à cette heure, ne pouvait sans doute plus empêcher Crin-Blanc d'échapper à son destin.

Mais le vieux gardian qui, dans la colère,

retrouvait toute la fougue de sa jeunesse, était incapable de rester en place. Il fallait qu'il courût prévenir Folco. Il pensait :

« Franqui n'était pas sorti depuis plusieurs jours. Le cheval pourrait fournir une longue course. Accompagné de Folco, Antonio pourrait se lancer, à travers le marais, à la recherche de Crin-Blanc. Avec un peu de chance, s'ils réussissaient à devancer les hommes du manadier.... »

« Ecoute, toi..., dit Antonio au jeune gardian, tu vas m'aider à me mettre en selle. Tu ne peux pas me refuser cela.

— Puisque tu y tiens, Antonio.

— Je me fais lourd.... Allez, hisse! Merci.

— Tu n'as que le temps.

— Je sais », dit Antonio.

Passé la porte de l'écurie, il lança Franqui au galop.

Au levant, le jour s'annonçait. Un mince liséré clair s'étendait sur l'horizon noyé d'une fine brume. Les oiseaux s'éveillaient. Un

vol de canards passa, rasant les buissons.

Tant que la terre porta ferme, sous les sabots de son cheval, Antonio lui laissa la bride sur le cou. Aux premières mares embourbées il fallut ralentir l'allure.

Déjà le soleil montait, découpant la silhouette noire des pinèdes.

Antonio, après avoir traversé la longue plaine fleurie de bouquets blancs, aperçut la cabane de Folco. Un filet de fumée s'élevait entre les branches.

Le garçon était déjà debout. Il devait préparer le café devant le foyer.

Pas de temps à perdre....

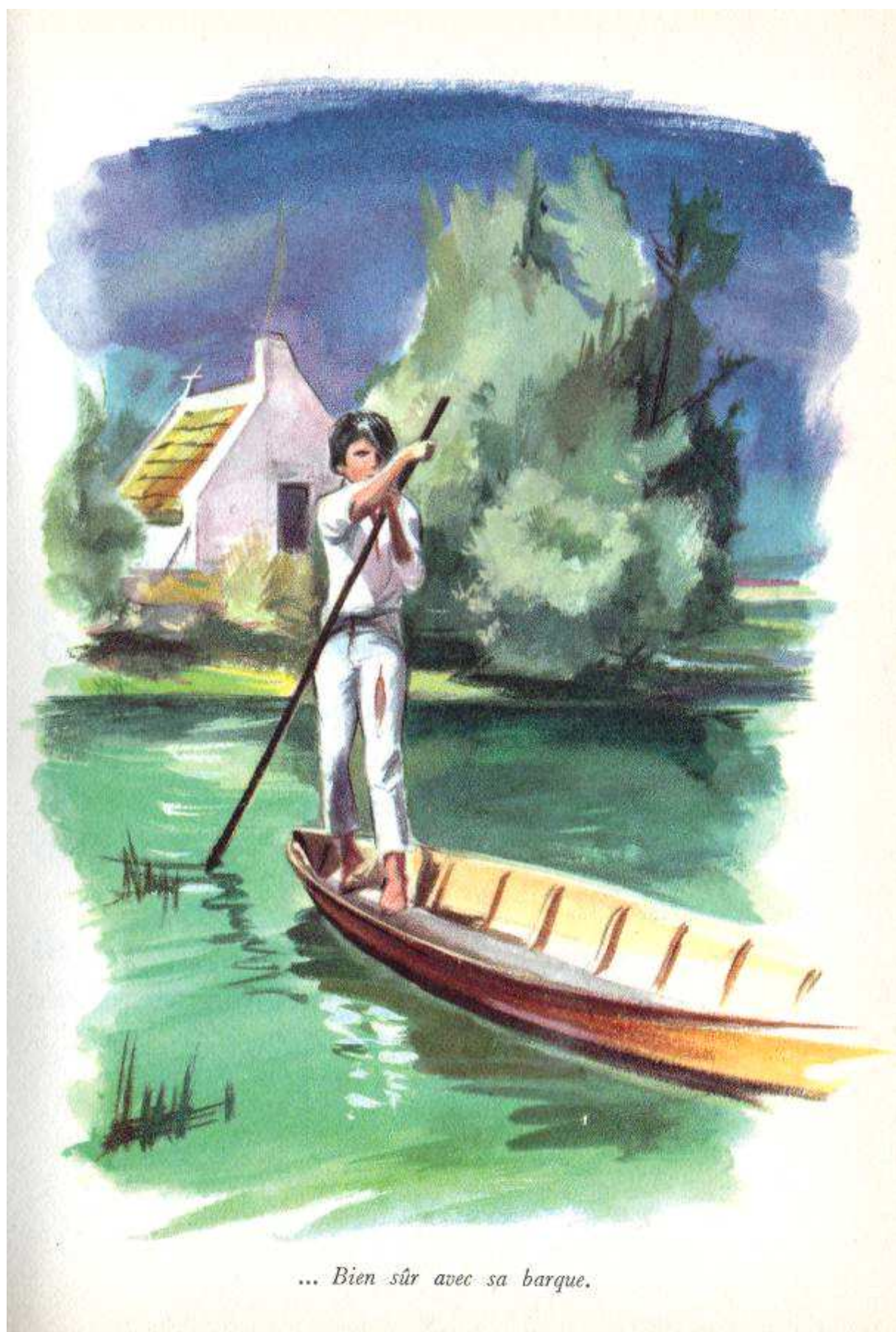
Poussant son cheval qui enfonçait dans la vase jusqu'à mi-jambes, Antonio arriva enfin au seuil du petit mas. Il appela :

« Folco!... Folco!... »

Pas de réponse. Puis au bout d'un moment :

« Voilà, Antonio.... Voilà!... »

C'était la voix du vieux pêcheur.



... Bien sûr avec sa barque.

« Folco n'est pas ici? demanda Antonio.

— Tu ne l'as pas rencontré?... dit le grand-père. Il vient de partir il y a un moment.

— Avec sa barque?

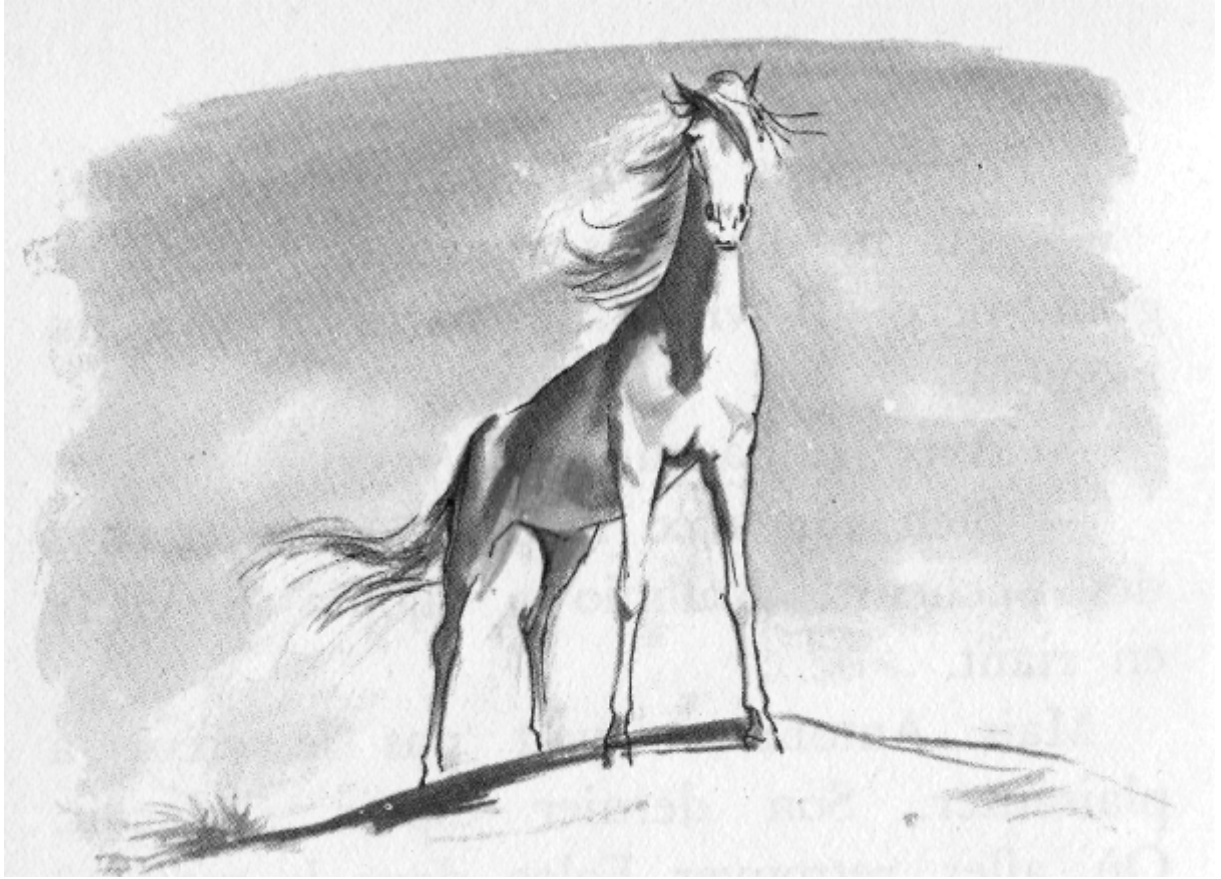
— Bien sûr avec sa barque... tu es chez des pêcheurs, Antonio », ajouta le vieux en riant.

Mais Antonio n'avait pas le cœur à plaisanter. Son dernier espoir s'effaçait. Où aller retrouver Folco dans le marais?

« As-tu quelque chose à faire dire au gars?... demanda le grand-père.

— Non, rien, répondit Antonio. A un de ces jours. »

Et mettant Franqui au trot, sans savoir de quel côté il allait diriger ses pas, Antonio s'enfonça dans les marais.



CHAPITRE XI

GOMME DANS UN BEAU RÊVE....

D'où revenait Crin-Blanc, ce matin?
Après quelle randonnée solitaire cherchait-il
à rejoindre sa manade?

Si Folco avait poussé son barquet en
direction du fleuve, il aurait pu apercevoir,
se dressant au sommet des dunes, la fière

silhouette de l'étalon.

Crin-Blanc, la crinière dans le vent, dominait de là-haut les étendues grises, les chapelets de mares : son domaine. Son instinct lui disait où se cachait la manade dont il allait reprendre la tête.

Son hennissement effraya une volée de petits oiseaux qui s'éparpillèrent dans les airs comme une poignée de mil. Puis, le cheval dévala la pente des dunes vers le marais.

Cette fois, la chance allait servir Folco. Il ne se doutait pas que la rencontre était promise. Crin-Blanc non plus ne savait pas qu'en coupant à travers la plaine d'eau, il marchait au-devant de son ami.

Il allait aussi au-devant des gardians du manadier!...

En selle depuis l'aube, les cavaliers, sous la conduite de leur maître, étaient décidés à battre toute l'étendue du marais. L'un d'eux, parti en éclaireur reconnaître la manade, revint rendre compte : Crin-Blanc

n'était pas dans la troupe des camargues.

En ligne comme des rabatteurs à la chasse, les gardians avançaient, scrutant le moindre buisson et les hautes touffes de joncs où un cheval aurait pu se cacher.

Le premier qui aperçut l'étalon donna l'alerte.

« Là, devant... droit dans le soleil.... »

Les hommes eurent juste le temps d'entrevoir une traînée claire, comme un nuage blanc emporté au-dessus de la plaine d'eau.

« Il est à nous ! » cria le manadier.

L'homme comptait que le cheval tenterait d'échapper dans la fuite. A ce jeu, Crin-Blanc était sûr de perdre. Les cavaliers le talonneraient jusqu'à ce qu'il se rendît. Pour des gardians, c'était facile de couper la retraite à un cheval affolé.

Mais comme s'il avait deviné la ruse des cavaliers, au lieu de se lancer en plein galop en direction de la plaine, Crin-Blanc piqua

droit vers un épais marais de roseaux. Il était sûr de trouver un refuge dans ce fouillis impénétrable. Les longues tiges aux feuilles en fer de lance étaient plus hautes qu'un homme à cheval.

Crin-Blanc s'enfonça au cœur des roseaux.

Folco qui poussait son bateau à trois cents pas de là, n'avait pas aperçu les cavaliers. Il contournait des îlots de boue où d'épais buissons lui cachaient la vue.

« Sur moi !... » cria le manadier.

Et il donna ses ordres.

« On va enfumer la sale bête. Il n'y a que le feu pour la sortir de là.... A vous, les gars! Boutez-moi le feu aux quatre coins de ce marais ! »

Les gardians sautèrent à terre, battirent leurs briquets. Bientôt, de longues flammes commencèrent à lécher les roseaux, qui, brusquement, s'embrasèrent.

« Au large, maintenant ! Il n'y a plus qu'à attendre qu'il sorte ! » cria le manadier.

Les cavaliers se remirent en selle, prêts à donner la chasse à Crin-Blanc.

Alerté par les cris, Folco vit ces fumées qui montaient du marais. Il aperçut les gardians à cheval et le manadier qui hurlait ses ordres.

Et aussitôt, le garçon comprit tout.... Ces hommes allaient capturer un cheval. Et ce cheval, Folco le vit de loin bondir en arrière du cercle de flammes, et retomber parmi les herbes en lançant des hennissements désespérés.

C'était Crin-Blanc!...

Crin-Blanc croyait avoir trouvé un refuge au milieu de ce fouillis de buissons et de roseaux, où il serait impossible de le poursuivre.

Le manadier allait lui montrer que les hommes sont toujours les plus forts. Les gardians n'avaient plus qu'à guetter la sortie de l'étalon. Ils étaient sûrs de le voir bientôt surgir, aveuglé par la fumée. Mais voilà



C'était Crin-Blanc.

que Crin-Blanc au lieu de prendre la fuite s'était enfoncé au cœur du marais.

Folco sauta de son bateau. Il courut à perdre haleine en direction du feu. La boue volait autour de lui. Il glissa, tomba, se releva tout souillé de vase.

Les gardians ne l'avaient pas encore vu. Effrayés, ils regardaient le feu dont ils n'étaient plus maîtres, jouer maintenant son jeu sauvage.

Les hommes avaient compté sans le vent.... Ils n'avaient pas prévu cet immense embrasement, cette furie du feu qui allait rapidement cerner le marais de toutes parts. Il courait au ras du sol, léchait les joncs et allumait brusquement de longues torches rouges dont le vent rabattait les flammes.

Les gardians n'allaient pas lancer leurs chevaux à travers ce brasier ! Prisonnier, l'étalon risquait de périr, enfermé dans le cercle de feu.

Ce n'était pas, bien sûr, ce que le

manadier avait voulu. Rien ne pourrait sauver le plus fier étalon de sa manade.

Comme les gardians, Folco avait tout de suite compris le danger qui menaçait son ami. Le garçon courait. Il avait traversé la plaine d'eau, avec une seule pensée : sauver Crin-Blanc.

Folco arriva en face de la barrière de flammes. Où trouver un passage?...

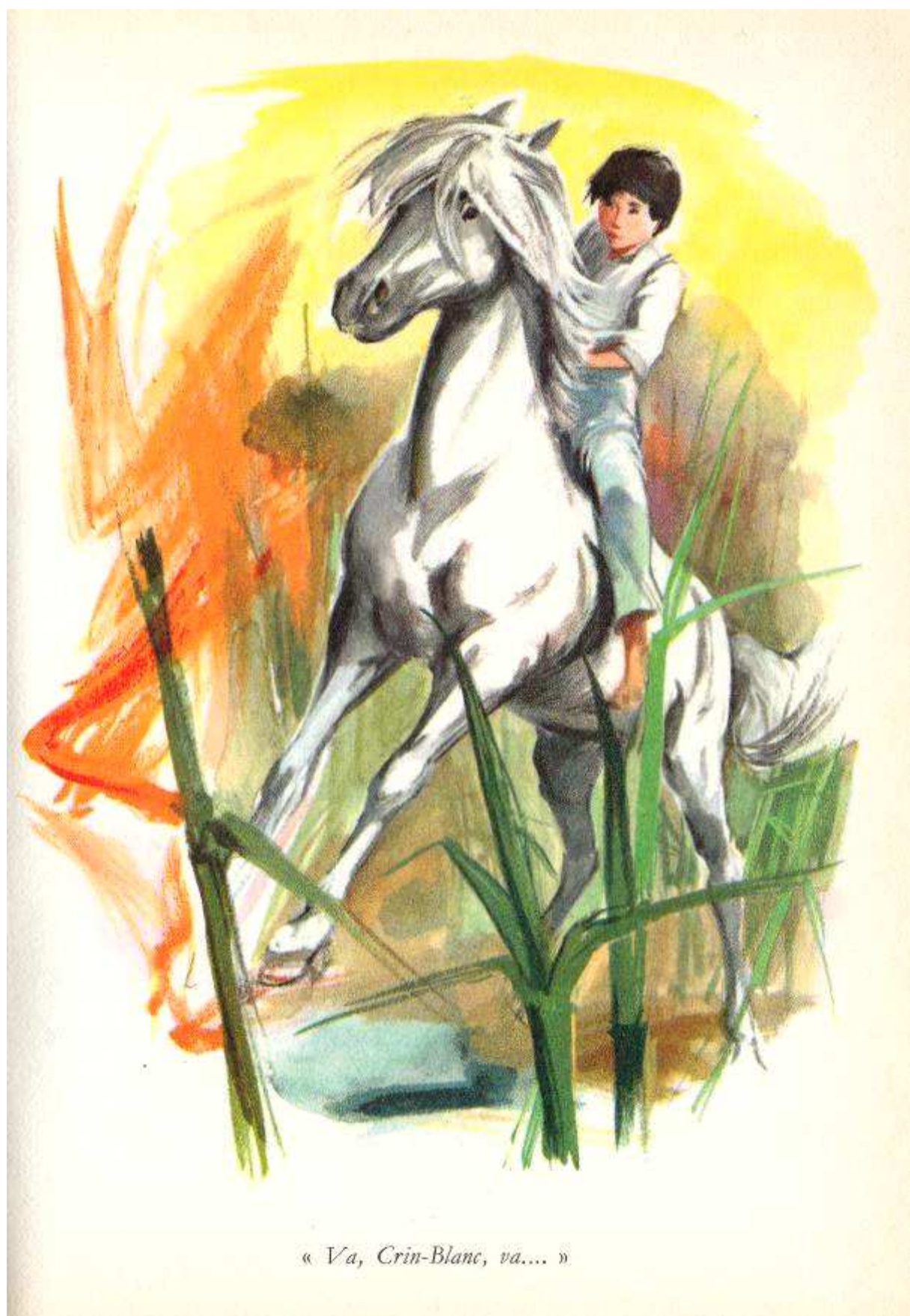
Le garçon s'allongea dans l'eau et rampant entre les touffes de roseaux calcinés, il se glissa sur le ventre, suivant à tâtons un étroit fossé de boue. Les cheveux roussis, les mains brûlées, il réussit à franchir cette haie de feu. Alors, il courut à travers les roseaux appelant désespérément.

« Crin-Blanc !... »

Une longue plainte lui répondit.

On n'y voyait plus à trois pas devant soi, au milieu de la fumée suffocante, et le feu gagnait.

Dans cette ombre rouge, Folco qui se



« Va, Crin-Blanc, va.... »

dirigeait avec peine vers l'endroit d'où partaient les hennissements de l'étalon, aperçut enfin Crin-Blanc environné de flammes. Le cheval épouvanté tournait sur lui-même, fauchant les roseaux. Affolé, étouffé par la fumée qui l'aveuglait, Crin-Blanc ne savait plus où se diriger.

Folco s'approcha. Le fier cheval dut bien sentir lui aussi que le salut ne pouvait lui venir que de ce petit bout d'homme qui, pour le sauver, s'était jeté à travers le marais en feu.

L'étalon tremblait de tous ses membres. Il se laissa flatter de la main le long du col, et empoigner par la crinière.

D'un bond, Folco était sur son dos.

Instinctivement, le cheval fit encore un écart. Mais il ne tenta pas de désarçonner son jeune cavalier.

« Allez, va!... »

Folco poussa Crin-Blanc de ses talons nus.

« Va, Crin-Blanc, va.... »

Gomme Folco, le cheval étouffait dans la fumée. Il fit un bond pour franchir un champ de braises. Les flammes enfermaient de toutes parts le marais.

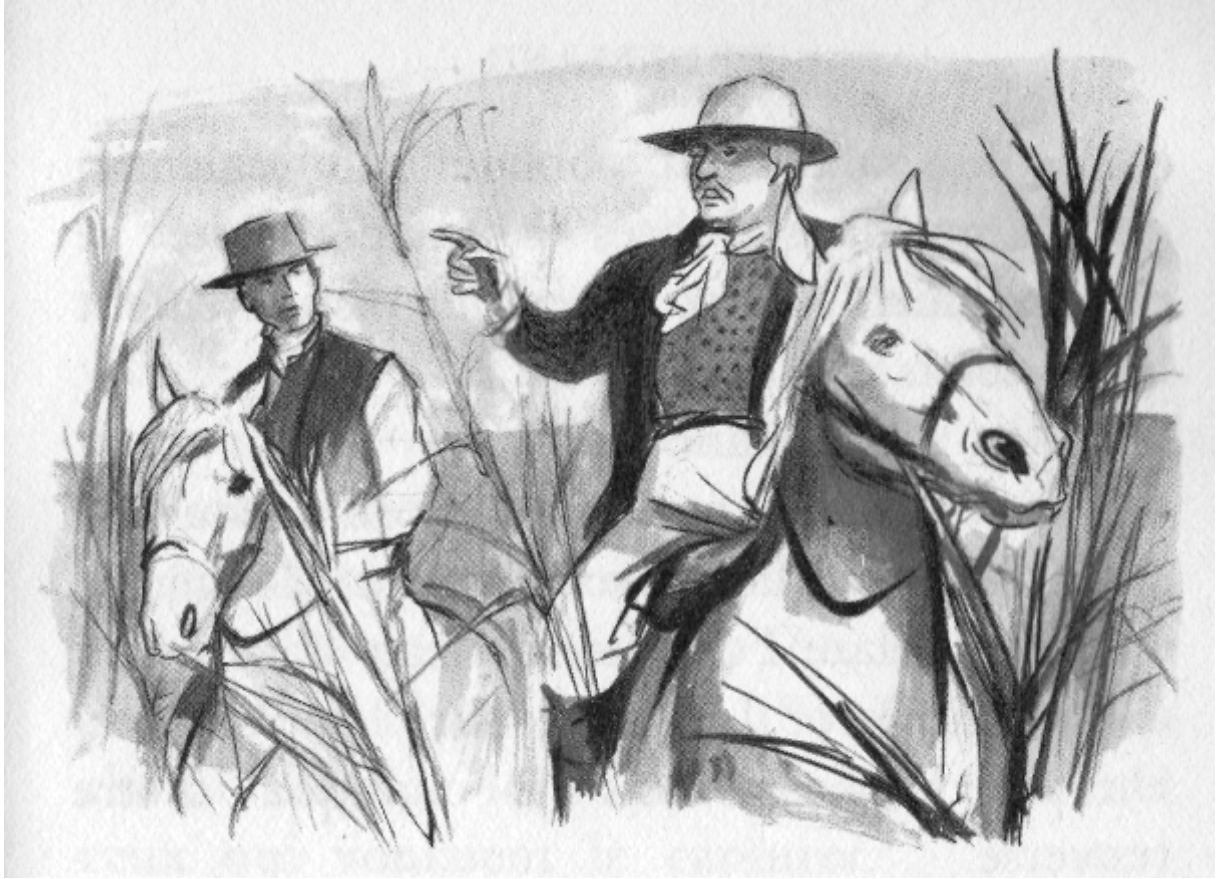
Deux fois, Crin-Blanc se cabra devant le mur de feu. Deux fois, Folco, lui parlant à l'oreille et le flattant, le ramena en face de la barrière rouge.

Enfin, pressé, obéissant à ce garçon volontaire qui, lui, n'avait peur de rien, Crin-Blanc franchit l'obstacle, les crins du cimier et la crinière à peine roussis.

Stupéfaits, le manadier et ses hommes virent sortir des flammes ce garçon tout noir de suie, couché sur l'encolure de son cheval lancé à fond de train.

« Vous voyez bien qu'il a su le prendre, ce cheval que vous lui aviez donné!... criait Antonio qui rejoignait la troupe des gardians. Il a été le prendre, jusque dans le feu !.. »

Pauvre vieil Antonio ! Croyait-il donc qu'à cause du courage que venait de montrer



le petit pêcheur, le manadier allait se rappeler sa promesse?... C'aurait été mal connaître le maître des chevaux.

« Allez ! Coupez-leur la route ! cria le manadier. Ils n'iront pas loin. »

C'était la première fois que Folco tenait son beau cheval entre ses jambes. Crin-Blanc filait comme le vent. Mais sur la pente des dunes, l'étalon qui s'enfonçait

dans le sable fut obligé de ralentir.

Les gardians lancés à sa poursuite se rapprochaient. Folco entendait distinctement leurs éclats de voix.

« Va, Crin-Blanc ! va !... »

Le cheval donnait tout ce qu'il pouvait. Mais son cavalier inexpérimenté le gênait dans son élan. Folco avait beau s'accrocher à la crinière, il roulait sur les reins du cheval. Plusieurs fois il manqua d'être renversé.

Une course folle.... Dans les vallonnements entre les dunes, Crin-Blanc reprenait de l'avance. D'instinct il chercha à revenir du côté du marais. Mais les gardians défendaient le passage.

Folco entendait le souffle rauque de son cheval qui, peu à peu, s'épuisait.

« Nous le tenons ! » cria le manadier.

Crin-Blanc dévalait la pente. Emporté dans une glissade qu'il freinait des quatre pieds, le cheval retrouva une étroite langue de terre ferme et força encore son galop.

Les jambes nues collées au flanc de sa monture, le souffle coupé, grisé par la vitesse, Folco se laissait emporter dans cette chevauchée vertigineuse. Le petit pêcheur oubliait presque que des hommes lui donnaient la chasse et qu'il était traqué.

Crin-Blanc se déroba de lui-même à l'approche d'un cavalier. Son instinct de cheval sauvage le guidait pour échapper à ceux qui voulaient le capturer.

« Va, Crin-Blanc !... »

A l'extrémité de cette étroite banquette de terre, le marais s'ouvrait. Là était le salut.

Lancé ventre à terre, Crin-Blanc frôla un des gardians qui débouchait de derrière les dunes. Devant, la voie était libre.

Tout à coup, alors que Crin-Blanc se ramassait pour franchir un large fossé, en face de lui qui était prêt à sauter, un autre cavalier apparut.



Antonio sur Franqui....

Le vieux gardian fit volter sa monture pour dégager le passage.

« Folco !... »

Antonio aurait laissé passer le garçon. Mais Folco ne dut pas entendre la voix amie que couvrait un long hennissement de Crin-Blanc. Il faillit rouler à terre. Sous lui, son cheval ployé sur les genoux, s'arrêta net devant le fossé. Puis, faisant volte-face, il repartit au galop.

Cette fois, la lutte n'était plus égale.

Crin-Blanc aurait bientôt usé tout son souffle. Dans le sable, au pied des dunes, son galop se faisait plus lourd.

Pour cerner l'étalon qui emportait sur son dos ce petit bout d'homme accroché à sa crinière, les gardians accouraient à la voix du manadier. Le maître des chevaux déboucha par un de ces vallonnements creusés entre les monticules de sable. Les éperons aux flancs, il poussa sa jument à demi aveuglée par la poussière qui volait sous les sabots de Crin-Blanc.

Ses hommes le suivirent.

Loin en arrière, Antonio essayait de rejoindre, à bride abattue.

Lui, Antonio, il avait peur, alors que le manadier et ses hommes, sûrs de leur victoire, se réjouissaient déjà.

Il n'y avait plus d'issue pour ce cheval sauvage qui, d'instinct, avait essayé de s'enfuir du côté du marais.

Maintenant, le cheval et l'enfant se

dirigeaient tout droit vers le Rhône. Il faudrait bien qu'ils s'arrêtent en face du courant infranchissable !... Et là, ils seraient pris....

Folco entendit les cris des gardians qui poussaient leurs chevaux.

En face de lui, il aperçut soudain l'immense nappe d'eau miroitante. Les vaguelettes ondulaient comme les herbes d'une prairie mouvante.

Crin-Blanc ne ralentit pas son allure. Folco durant toute cette course désordonnée s'était laissé conduire par son cheval. Il ne fit rien pour le retenir.

Crin-Blanc galopa jusqu'à la rive.

Les cris des hommes qu'il détestait, ces hommes qui l'avaient traqué et ne lui avaient fait que du mal, se rapprochaient.

Emportant avec lui l'enfant qui n'avait pas lâché prise, le cheval se jeta dans le fleuve. Et aussitôt, il se mit à nager.

Le courant était violent. Il eut bientôt emporté loin du bord le bel étalon blanc

et son ami inséparable, cet enfant de pêcheurs qui avait la passion des chevaux.

Sur la berge, derrière le manadier, les gardians s'arrêtèrent. Ils avaient vu le danger que courait Folco.

Effrayé et pris de remords, le manadier cria à pleine voix :

« Reviens, petit... reviens!... Je te le donne, ton cheval. Il est à toi.

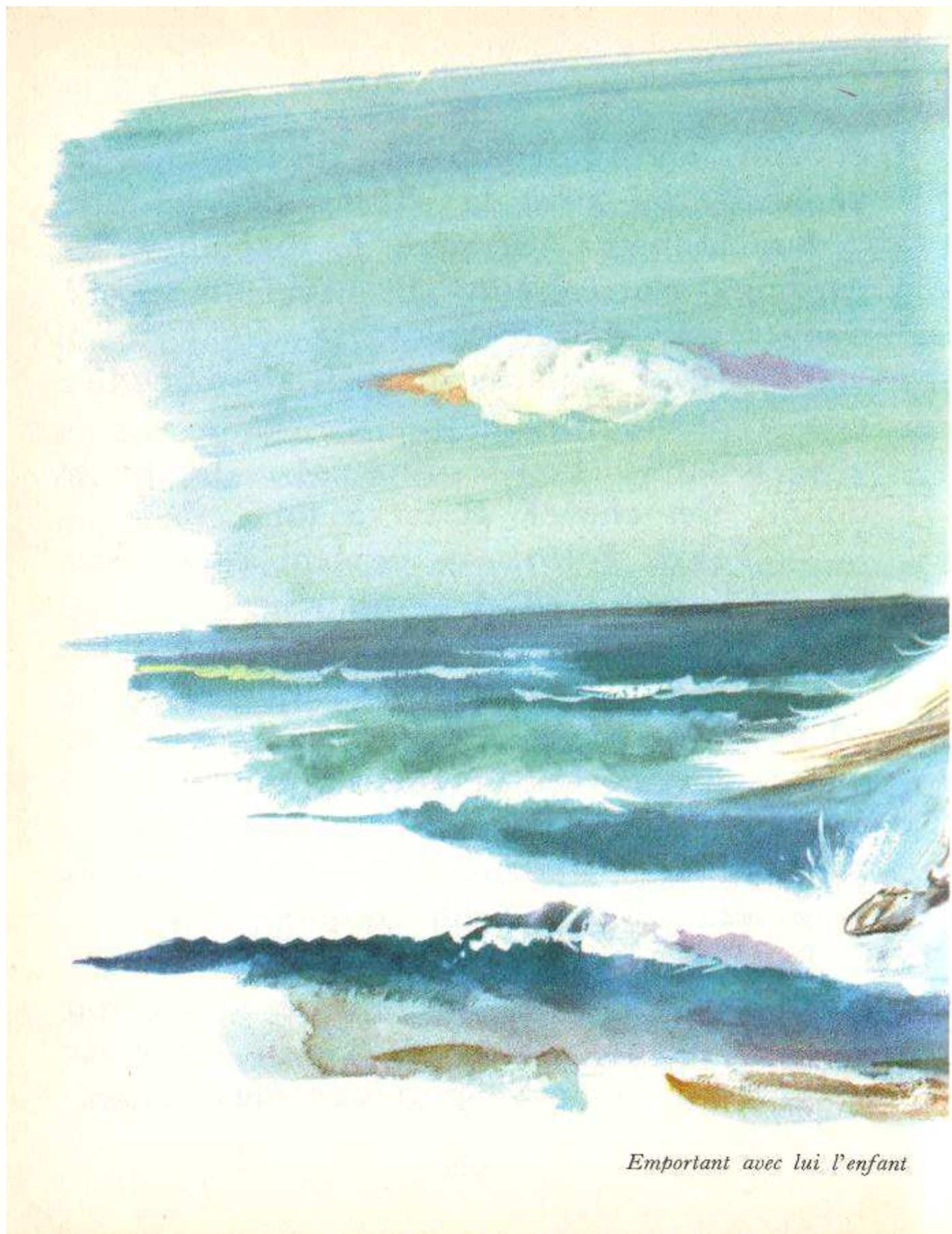
— Folco, Folco!... » criaient à leur tour les gardians.

Trop tard.

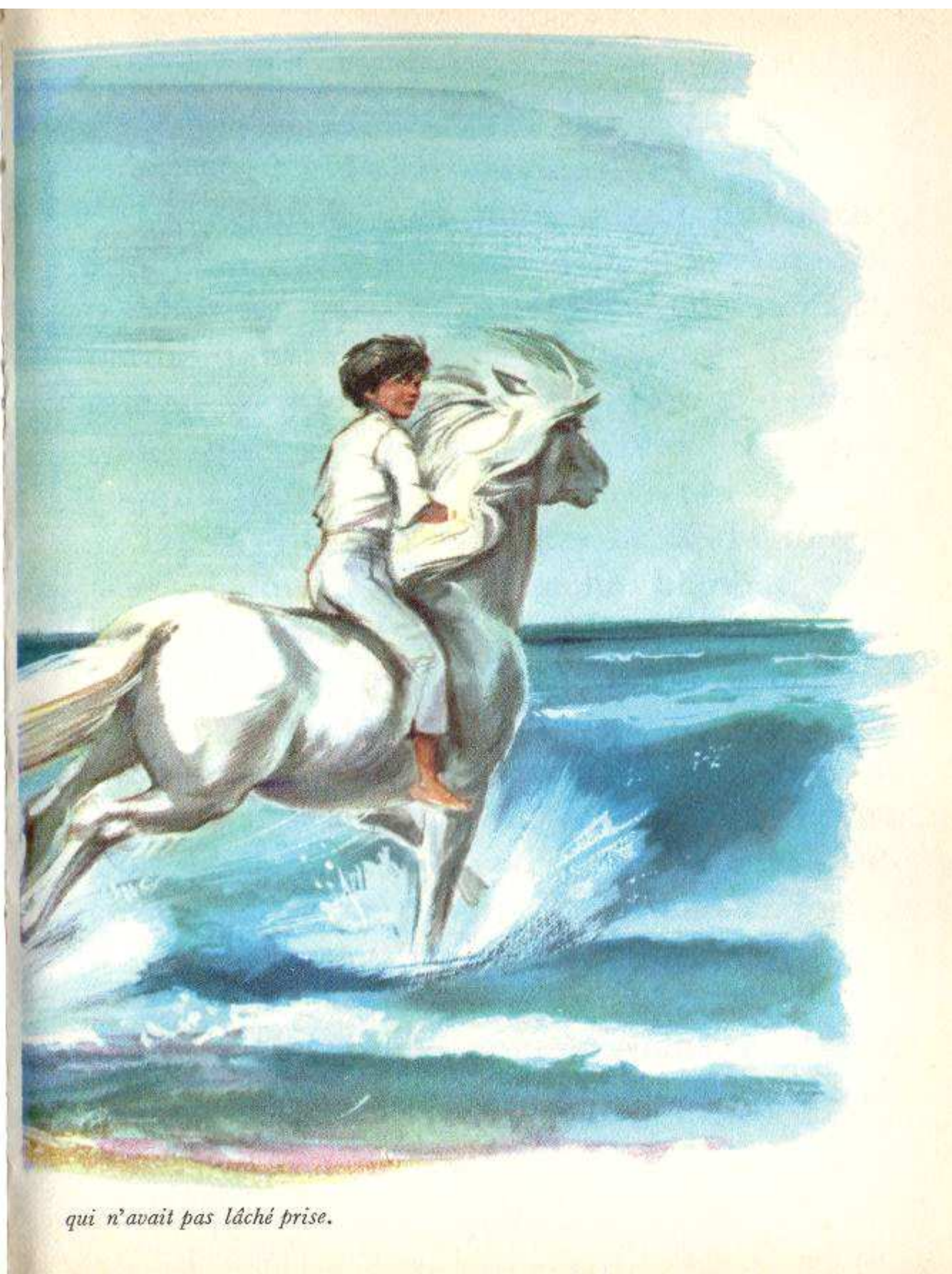
Ces hommes avaient menti au petit pêcheur qui aimait plus que tout au monde un merveilleux cheval blanc.

Sans doute Folco n'entendit-il même pas les appels désespérés des cavaliers impuissants à lui porter secours.

Ballotté dans les remous, les cheveux collés sur les yeux, un bras passé au cou de Crin-Blanc, Folco se laissait emporter par le courant qui l'entraînait vers la mer.



Emportant avec lui l'enfant



qui n'avait pas lâché prise.

« Folco ! Folco! reviens!... »

La dernière voix qu'il aurait pu entendre était celle de son vieil ami Antonio.

Mais le garçon était loin, maintenant, perdu dans le clapotis des vagues. Il écoutait la sourde chanson de l'eau, pareille à celle qui se gonfle au creux des gros coquillages.

De la rive, les hommes ne distinguèrent plus, bientôt, qu'une tache blanche : la tête du cheval qui nageait toujours, la joue du garçon collée contre sa joue.

Puis, cette tache même disparut aux yeux des gardians, dans le remous des vagues.

Toujours accroché au cou de son cheval, Folco se sentait envahi d'un engourdissement bien doux, comme quand on s'endort....

L'eau ruisselait sur son visage.

Il avait fermé les yeux.

Il allait, léger, comme dans un rêve, avec son ami Crin-Blanc qui ne le quitterait plus jamais.

Ils nagèrent longtemps, longtemps....

L'eau chantante du Rhône les berçait doucement. La belle eau les emportait tous deux dans le courant du grand fleuve, jusqu'à une île merveilleuse où les enfants et les chevaux sont toujours des amis.





René Guillot

Né à Courcoury en 1900
Décédé à Paris le 26 mars 1969 .

Biographie et informations.

C'est un écrivain français, auteur de livres pour la jeunesse.

René Guillot a eu un destin hors du commun. Il s'embarque en 1925 pour le Sénégal où il enseigne les mathématiques. Il parcourt l'Afrique, (y passant 20 ans et se passionnant pour son folklore, sa faune, sa flore), continent qui lui inspire de nombreux ouvrages, recueils de contes et romans : *Contes d'Afrique* (1933), *Contes de la brousse fauve*, *Chasse de brousse: savanes et sortilèges* (1948), ...

Il reçoit en 1946 le Prix du Roman d'Aventures avec *Les Équipages de Peter Hill*. Durant l'année scolaire 1949-1950 il était Professeur de mathématiques au Petit Lycée Condorcet (Av d'Amsterdam) à Paris. En 1959, il publie le roman *Crin-Blanc* d'après le film d'Albert Lamorisse : *Crin-Blanc* (1952). Il reçoit le Prix Hans Christian Andersen en 1964.

Deux de ses romans ont été adaptés au cinéma par Patrick Grandperret : *L'Enfant lion* (1993, d'après *Sirga la lionne*) et *Le Maître des éléphants* (1995, d'après le roman du même titre de 1960).

Quand la guerre survient, il s'engage dans les forces armées américaines, et reçoit la légion d'honneur. De retour en France, il décide de se consacrer entièrement à l'écriture et publiera plus de cent titres pour la jeunesse. L'essentiel de sa production (romans d'aventure, histoire d'animaux) s'inspire de son expérience africaine avec un intérêt réel pour la culture et un point de vue non occidental, qui fait qu'on l'a souvent comparé à Kipling. Il est le premier et jusqu'ici le seul auteur français à avoir été distingué par le prix Andersen, en 1964, la plus haute distinction internationale de littérature pour la jeunesse.

Quelques titres

- *Contes d'Afrique*, Gorée, Imprimerie du Gouvernement général, 1933.
- *Contes de la Brousse fauve*, Arthaud, 1945.
- *Les Équipages du Peter Hill*, Le Masque, 1946
- *Chasse de brousse, savanes et sortilèges*, Librairie des Champs-Élysées, 1948.
- *Sama, prince des éléphants* (Prix Jeunesse 1950).

- *Sirga la lionne*, illustrations de J. de La Fontinelle, Magnard, 1951.
- *Bêtes sauvages, mes amies*, illustrations de J. de La Fontinelle, Magnard, 1952.
- *Les Cavaliers du vent*, Magnard, 1953.
- *Plein nord*, Editions Magnard, 1953.
- *La Petite Infante*, Delagrave, 1953
- *Shrimp, le corsaire*, 1954
- *Kpo la Panthère*, illustrations de Paul Durand, Magnard, 1955.
- *Les Eléphants de Sargabal*, illustrations de Paul Durand, Delagrave, 1956.
- *Le Clan des Bêtes Sauvages*, illustrations de Pierre Probst, Hachette, 1956
- *Tam-tam de kotokro*, 1956
- *La route des éléphants*, 1957
- *Bleu de cobalt*, Librairie des Champs-Élysées, 1957.
- *Grichka et son ours*, Hachette, 1958.
- *Crin-Blanc*, Hachette, 1959.
- *Le Maître des éléphants*, illustrations de Maurice Raffray, Magnard, 1960.
- *La Planète ignorée*, Bibliothèque verte, 1963.
- *L'Étranger du port*, Hachette, coll. Bibliothèque verte, 1965.
- *Le Champion d'Olympie*, Hachette, 1965, coll. Bibliothèque Verte
- *Fodé Koro et les hommes-panthères*, illustrations de Michel Jouin, Hachette, 1966.
- *La Nuit des contrebandiers*, 1968.
- *Grichka et les loups*, Hachette, 1968.
- *Un petit chien chez les lutins*, Hachette 1969.